SECTION XI,

PAR M. COSTAZ.

Description des Tombeaux des Rois.

LE palais de Medynet-abou, le tombeau d'Osymandyas qu'on appelle aussi quelquefois le *Memnonium*, et la suite des monumens qui existent dans la partie occidentale de Thèbes (1), sont placés au pied de la montagne Libyque, hors des terres que le Nil peut baigner dans les plus grandes inondations : l'intervalle compris entre ces terres et la montagne est en général fort resserré ; comme il ne participe jamais aux bienfaits du fleuve, il est condamné à une stérilité éternelle et fait partie du désert. Cet espace est chargé d'antiquités sur une longueur qui, depuis l'extrémité méridionale de l'hippodrome jusqu'aux grottes de Qournah, comprend plus de huit kilomètres (2). La montagne Libyque, qui s'élève derrière ces monumens, est composée d'énormes bancs de rochers calcaires coupés à pic, et présentant, du côté du Nil, des paremens escarpés et très-élevés. D'immenses travaux ont été faits dans l'intérieur de la montagne; et quelque idée que l'on ait conçue de l'activité prodigieuse et de la patience infatigable des Égyptiens, après qu'on a parcouru la multitude de grands édifices qu'ils nous ont laissés, on ne peut cependant se défendre d'un étonnement profond, lorsque l'on vient à considérer la multiplicité et la grandeur de leurs ouvrages souterrains.

Quand on est auprès du *Memnonium*, si l'on élève ses regards vers la montagne, on aperçoit de tous les côtés et à toutes les hauteurs une multitude d'ouvertures semblables à des fenêtres, percées dans le rocher, qui en paroît comme criblé. J'eus un jour la curiosité de les compter. Je montai sur le comble du monument; je trouvai que le nombre des ouvertures visibles de cette position étoit de deux cent cinq : le nombre de celles que je ne pouvois apercevoir, est peut-être plus considérable; c'est du moins l'opinion que j'ai prise après avoir fait, dans les anfractuosités de la montagne, des reconnoissances plus détaillées.

Les ouvertures dont je viens de parler, servent d'entrée à des grottes creusées de main d'homme. Il ne faut pas imaginer que ces grottes soient des excavations grossièrement exécutées, comme celles que l'on peut voir dans quelques carrières : leurs formes sont régulières et symétriques; leur intérieur est orné de sculptures et de peintures; le travail y est presque toujours soigné comme dans les monumens exposés au grand jour. Des quantités innombrables de momies humaines et de momies d'animaux sacrés, déposées dans la plupart de ces grottes, annoncent

(1) Voyez la *planche 1, A, vol. II.*

(2) Deux lieues de poste.

qu'elles ont servi de sépulture aux habitans de Thèbes. Il paroît certain que la religion des Égyptiens enseignoit que les hommes ressusciteroient un jour, et qu'il importoit de conserver à leurs corps les formes qu'ils avoient eues pendant leur première vie; c'est sans doute cette idée qui a fait inventer l'art des embaumemens, et creuser dans la profondeur des rochers ces dernières demeures où les momies étoient déposées sous la sauvegarde de la religion et à l'abri de la plupart des causes naturelles de destruction. Parmi tant de sujets d'étonnement, ce n'est pas un des moins frappans que la conservation des restes inanimés de la nation Égyptienne, auprès des magnifiques édifices qu'elle a bâtis : les cadavres sont encore entiers; ils ont conservé leurs formes, comme s'ils étoient vivans; ils ont duré autant que ces grands monumens qui semblent avoir été construits pour une durée éternelle. On diroit que les Égyptiens se sont fait un jeu de braver le temps en tout, et qu'ils s'étoient orgueilleusement proposé de soustraire à son action destructive et leurs ouvrages et leurs personnes.

DE LA GRANDE GROTTE OU SYRINGE.

Il paroît cependant que toutes les grottes n'ont pas été uniquement creusées pour servir de sépulture : nous en avons vu qui semblent avoir eu une autre destination. La plus remarquable se trouve à la distance d'environ sept cents mètres du tombeau d'Osymandyas, en suivant une direction peu différente de celle du nord-nord-est (1) : l'entrée de cette grotte fait face au Nil; elle est précédée d'un grand espace découvert, qui a été taillé dans le roc, et qui forme le parvis de la grotte : de là on pénètre dans un vestibule qui est aussi à ciel ouvert (2). Toutes les autres pièces sont souterraines; elles sont au nombre de vingt-huit. Quelques-unes ont seize à dix-sept mètres (3) de longueur : il y a même une galerie de vingt-cinq à vingt-six mètres (4). Les unes sont de plain-pied; d'autres appartiennent à un étage inférieur, auquel on arrive par un escalier doux et commode, composé de cinquante-six marches et de deux paliers.

Il existe au pied de l'escalier (5) un puits profond de plus de neuf mètres (6) : on y descendit; lorsqu'on fut au milieu de la hauteur, on reconnut avec surprise une ouverture percée dans l'un des murs; c'étoit une porte qui conduisoit dans une petite salle taillée régulièrement comme tout le reste de la grotte (7).

L'entrée d'un autre puits plus intéressant se trouve à l'étage supérieur, dans une galerie que l'on a sur sa droite avant d'arriver à l'escalier (8). La bouche du puits occupe toute la largeur de la galerie, à l'exception d'une berme étroite qui a été

(1) Voyez le plan général de la vallée de Thèbes, *pl. 1, A. vol. II*, et le plan topographique des monumens situés au nord du tombeau d'Osymandyas. Pococke, ce voyageur infatigable et sincère, a eu connoissance de cette grotte; mais le plan qu'il en a donné, est incomplet dans ses parties et inexact dans ses dimensions. Voyez *Description of the East*, London, 1743, pag. 100.

(2) Il paroît que l'intention primitive étoit que ce vestibule fût une pièce couverte comme toutes celles qui viennent ensuite; mais que la matière qui composoit le plafond s'écroula, parce qu'il y avoit trop d'intervalle entre les appuis sur lesquels cette matière portoit.

(3) Environ cinquante pieds.

(4) Environ quatre-vingts pieds.

(5) *Planche 39, fig. 1, au point* d.

(6) Environ vingt-huit pieds.

(7) Voyez, *pl. 39, fig. 3*, le profil de cette salle.

(8) *Planche 39, fig. 1, au point* f.

réservée sur la gauche. Il faut que les voyageurs aient toujours présente à l'esprit l'existence de ces puits, et qu'ils se tiennent sur leurs gardes, lorsqu'ils en approcheront : ils pourroient y trouver la mort, soit par leur imprudence, soit par la trahison de leurs guides. En général, il est peu de grottes qui ne présentent quelque fosse dangereuse : on ne sauroit marcher avec trop de précaution, lorsqu'on fait la première reconnoissance.

Au fond du puits dont nous venons de parler, est une galerie faisant retour en équerre ; elle conduit à une salle où il y a un second puits : en descendant jusqu'au fond, on trouve la porte d'une chambre qui conduit à deux salles d'une assez grande largeur ; de sorte que voilà trois étages de souterrains. Les deux pièces de l'étage inférieur ne sont pas de plain-pied ; le sol de la salle la plus reculée s'élève au-dessus de l'autre d'environ deux mètres (1), sans qu'il y ait cependant un escalier pour y monter (2).

Le lecteur qui voudra avoir une connoissance détaillée de l'étendue de la grotte, de la disposition de ses différentes parties, est invité à consulter les dessins, où tous les détails sont exactement rendus. Je dois me borner à quelques considérations qui ne peuvent se présenter à l'esprit de ceux qui n'ont pas vu les lieux.

Le travail de ce singulier monument est extrêmement soigné ; tous les paremens des murs sont exactement dressés et parfaitement verticaux ; les galeries s'emmanchent les unes dans les autres exactement en équerre : les ciels sont quelquefois à plafond droit ; quelquefois ils sont taillés en berceaux d'une courbure agréable. Dans certaines pièces, les ouvriers ont épargné sur la matière du rocher des masses façonnées en forme de pilier avec beaucoup de correction. Les portes qui séparent les pièces, sont d'une proportion agréable ; leurs chambranles ont été maintenus dans un aplomb parfait, et les linteaux sont coupés avec pureté. Toute la surface, à l'exception des puits et des caveaux, est entièrement couverte d'hiéroglyphes exécutés avec une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en Égypte : ceux de l'entrée sont en relief et peints ; ils l'emportent sur ceux de l'intérieur, qui sont en général creux ; mais par-tout le trait est de la plus grande correction. Il est vrai que la matière du rocher s'y prête admirablement : c'est une pâte calcaire, blanche et douce, qui se coupe et se polit avec facilité ; les traits les plus déliés et les plus délicats peuvent y être tracés avec sûreté et sans effort. Cette pâte contient çà et là des masses isolées de matière siliceuse. Lorsque, dans le cours du travail, cette matière étrangère se rencontroit sur le parement, on prenoit le parti d'extraire les silex ou de les briser jusqu'à une certaine profondeur ; cette extraction produisoit un creux ; pour le masquer, on y plaquoit un morceau de la pierre calcaire, sur laquelle on pouvoit continuer la sculpture avec toutes ses délicatesses. Ces pièces de rapport sont encastrées avec beaucoup d'adresse ; les joints sont si parfaitement faits, qu'on les aperçoit à peine.

Pendant notre séjour dans la haute Égypte, nous avions, pour en étudier les monumens, des facilités qui ont manqué aux voyageurs qui nous ont précédés :

(1) Six pieds.

(2) Voyez, *pl. 39, fig. 4*, le profil de ces étages.

isolés et sans défense, ils étoient en butte à l'avarice et à la jalousie d'une population ignorante, fanatique et cruelle; leur vie étoit continuellement menacée; ils ne pouvoient faire un pas sans être rançonnés : ce n'est qu'à la hâte et en courant qu'ils ont pu voir les monumens. Notre position étoit plus heureuse : la prévoyance du grand homme sous la protection duquel nous avons fait ce voyage, nous avoit mis à l'abri de tout danger et de toute inquiétude. Nous sentions bien le prix de l'occasion unique qui nous étoit donnée : nous nous regardions comme comptables, envers l'Europe savante, du parti que nous saurions en tirer, et nous mettions au nombre de nos devoirs le soin de distribuer nos occupations de manière à mettre tout notre temps à profit. Les jours étoient employés à l'étude des monumens accessibles à la lumière du soleil; ce fut la nuit, à la lueur des flambeaux, que je visitai la grotte Syringe, et que je pénétrai dans ce palais souterrain où règnent des ténèbres éternelles. Au milieu de ses galeries mystérieuses, je fus assailli d'une multitude de sensations dont la nouveauté et la vivacité me laissoient à peine la disposition de ma pensée; à chaque pas, je trouvois un nouveau sujet d'étonnement et de méditation : je me représentois avec stupeur combien il avoit fallu de travail pour enlever au rocher la matière qui remplissoit autrefois les salles spacieuses que je parcourois; combien il avoit fallu de temps et de patience pour travailler avec tant d'art dans un lieu où la lumière du jour ne pénétra jamais. Quels motifs poussèrent ce peuple à tailler ainsi les rochers, à porter dans le sein des montagnes et à une si grande profondeur les ornemens de l'architecture et le luxe de la sculpture! Quel étoit l'usage de cette grotte! Le nombre et l'étendue de ses galeries, dont quelques-unes rentrent sur elles-mêmes après plusieurs détours, les puits qui conduisent à d'autres galeries, toute cette complication extrêmement favorable pour produire des illusions, des surprises et des terreurs, me font penser que c'est un de ces lieux souterrains appelés *Syringes* chez les anciens, et que cet antre servoit à rendre des oracles ou à célébrer des mystères. Un passage de Pausanias favorise singulièrement cette conjecture. « J'ai » encore plus admiré, dit-il, le colosse qui se voit à Thèbes en Égypte, au-delà du » Nil, non loin du lieu nommé *Syringes* : c'est la statue d'un homme assis; plusieurs » lui donnent le nom de *Memnon* (1). » La statue dont parle Pausanias, est sans doute le colosse qui subsiste encore au milieu de la plaine, et que tous les voyageurs anciens et modernes appellent *Memnon*. Ce colosse, qui représente effectivement un homme assis, est dans le voisinage de la grotte qui nous occupe en ce moment.

Il est vrai que l'on a trouvé, dans quelques parties de la grotte Syringe, des dépouilles de momies; ce qui sembleroit annoncer qu'elle a servi de sépulture : mais ce fait n'exclut point l'usage que nous venons d'indiquer; on sait que les anciens Égyptiens vivoient au milieu des momies de leurs ancêtres, qu'ils les conservoient dans leurs maisons, et même qu'ils les faisoient apporter auprès d'eux pendant leurs festins.

(1) Pausanias, *Attica*.

TOMBEAUX DES ROIS.

Les grottes appelées dans le pays *Bybân el-Molouk*, et désignées par tous les voyageurs sous le nom de *tombeaux des rois*, méritent effectivement la dénomination de tombeaux; car plusieurs circonstances prouvent qu'elles étoient destinées à la sépulture de personnages de la plus haute importance.

Pour se rendre aux tombeaux des rois, il faut quitter la plaine du Nil et s'enfoncer dans les gorges de la montagne Libyque. Au nord et à cent mètres de distance des ruines du palais de Qournah, sur la limite du désert, vous trouvez un carrefour où quatre chemins viennent aboutir (1). L'un de ces chemins prend sa direction vers le nord-ouest, et s'engage bientôt dans une gorge étroite entre deux montagnes hautes et escarpées; il suit les sinuosités de cette gorge, et décrit une ligne courbe qui rentre continuellement sur la gauche, de sorte que la route qui, au point de départ, regarde le nord-ouest, finit par se tourner vers le sud-ouest. Après avoir marché pendant quelque temps dans cette dernière direction, vous découvrez une autre gorge, venant de l'ouest, qui s'embranche sur celle que vous avez suivie jusqu'alors; il faut laisser cet embranchement à droite, et continuer votre route dans la gorge principale, qui devient de plus en plus étroite: tout annonce qu'elle se terminoit autrefois en cul-de-sac. La dernière portion du chemin, sur une longueur d'environ cent cinquante mètres, a été taillée par la main des hommes: les traces de ce travail sont encore apparentes; elles font juger que le rocher a été coupé, et qu'on y a ouvert une tranchée profonde de seize à vingt mètres (2): au bout de cette tranchée, on voit un passage étranglé, semblable à une porte, donnant entrée dans une enceinte particulière, qui forme ce qu'on appelle *la Vallée des tombeaux des rois*. Depuis le carrefour de Qournah jusqu'à la porte de la vallée, on compte à peu près trois mille six cents mètres de chemin (3).

La vallée des tombeaux se divise en deux rameaux faisant presque l'équerre: l'un regarde le sud-est; l'autre, beaucoup plus considérable et plus riche en antiquités, suit assez généralement la direction du sud-ouest, et se subdivise en quelques autres rameaux secondaires. La porte par laquelle on entre dans la vallée, est la seule ouverture qui existe dans tout son contour; et comme cette ouverture est un ouvrage des hommes, il faut que la vallée ait formé autrefois un bassin isolé, où l'on ne parvenoit qu'en gravissant des montagnes escarpées; et peut-être ce fut cet isolement qui donna l'idée d'y placer les sépultures royales pour les mettre de plus en plus à l'abri de ces violations que les anciens Égyptiens paroissent avoir tant redoutées.

Aucune trace de végétation ne se fait apercevoir dans ce lieu solitaire; tout y présente l'aspect aride et désolé des plus affreux déserts. De hautes montagnes, couronnées de rochers, bornent l'horizon de tous côtés, et ne laissent voir qu'une partie du ciel. Vers le milieu du jour, quand le soleil a dardé pendant quelques heures ses rayons jusqu'au fond de la vallée, la chaleur s'y concentre

(1) Voyez *planches 1, 40 et 77, A. vol. II.*
(2) Cinquante à soixante pieds.
(3) Une petite lieue de poste.

et devient excessive; les vents, qui pourroient la tempérer, n'ont aucun accès dans cette enceinte; on est comme dans une fournaise; on respire un air embrasé: toutes les fonctions de la vie languissent et sont au moment de s'éteindre. Deux hommes qui faisoient partie de l'escorte du général Desaix, lorsqu'il visita les tombeaux des rois, le 2 septembre 1799, y moururent d'étouffement. Je ne crois pas qu'il fût possible d'y séjourner vingt-quatre heures, si les catacombes n'offroient un asile contre cette chaleur accablante.

Un sentier frayé sur les flancs de la montagne, au fond du rameau sud-est de la vallée, excita ma curiosité; j'entrepris d'en faire la reconnoissance avec MM. les ingénieurs Corabœuf et Saint-Genis. Nous suivîmes le sentier dans tous ses détours: après avoir monté et descendu plusieurs pentes difficiles, nous arrivâmes au pied de la chaîne de rocs qui est assise sur tout le contour du bassin; un rocher coupé à pic s'élevoit devant nous, et formoit une barrière qui nous sembla d'abord insurmontable. En approchant, nous reconnûmes, derrière une masse de pierre, un couloir roide et escarpé, qu'il étoit possible de gravir en s'aidant des mains: nous suivîmes cette route, et nous arrivâmes, non sans peine et sans danger, sur un étroit plateau qui forme dans cet endroit le sommet de la chaîne Libyque et qui domine la vallée de Thèbes. Notre vue embrassoit toute la plaine où exista cette grande cité. Le *Memnonium*, dont nous pensions être bien éloignés, se voyoit à une petite distance au bas de la montagne; les colosses de Memnon et le palais de Medynet-abou paroissoient plus loin sur la droite; au-delà du fleuve, nous voyions les ruines immenses de Louqsor et de Karnak avec leurs grands obélisques; dans le lointain, tout près de la chaîne Arabique, qui borne la plaine du côté de l'orient, nous apercevions Med-a'moud. Le Nil, portant avec lui l'abondance et la vie, divise la vallée en deux parties à peu près égales; les monumens antiques sont répandus de part et d'autre avec profusion. Il est impossible de décider quelle est celle des deux rives qui a le plus de droits à la curiosité des voyageurs. Le soleil, au milieu d'un ciel pur et bleu, étincelant d'une clarté inconnue dans nos climats, embellit cette scène par la chaleur du coloris qu'il répand sur tous les objets et par l'éclat qu'il communique aux eaux du fleuve. Il n'est, sur le globe, aucun autre point où l'on puisse contempler réunies autant de choses qui parlent aussi puissamment à l'ame et qui la remplissent d'aussi grandes pensées. Ce sont les restes de l'antique Thèbes aux cent portes, de cette ville que les plus anciens poëtes citent comme le séjour des dieux et la merveille du monde. Quelle prodigieuse antiquité! Que de générations se sont écoulées depuis que ces grands édifices sont debout! Cette ville étoit déserte long-temps avant que l'on songeât à bâtir les plus anciennes villes qui existent aujourd'hui sur la terre; et depuis que ses ruines sont l'objet de l'admiration des hommes, on a vu commencer et finir des empires puissans, qui ont rempli pendant plusieurs siècles l'univers du bruit de leur nom.

Sur la position élevée où nous étions, on respire un air frais et agréable, bien différent de l'atmosphère embrasée de la vallée des tombeaux; nos forces abattues par la fatigue et par l'excessive chaleur se rétablirent promptement, et nous pûmes jouir, avec toute la plénitude de nos facultés, de la richesse et de la variété

des tableaux que nous offroit ce point de vue. Il est impossible d'imaginer un contraste plus frappant que celui des deux scènes que nous avions alors sous les yeux : d'un côté, la solitude, l'aridité, la désolation et la mort; de l'autre, des temples, des palais, un beau fleuve, la verdure, les champs cultivés, des troupeaux, des hommes et tout le mouvement de la nature animée.

A l'époque où Strabon visita les tombeaux des rois, on connoissoit onze catacombes que l'on voit encore de notre temps; nous en connoissons aujourd'hui une douzième dont l'existence a été ignorée de Strabon et de tous ceux qui ont écrit sur cette partie des antiquités de l'Égypte. Elle est située dans une autre vallée, à laquelle conduit l'embranchement que nous avons laissé sur la droite avant d'arriver à la vallée principale. Ce douzième tombeau a été découvert par nos compagnons de voyage, MM. Jollois et Devilliers, les deux voyageurs connus qui ont fait le plus long séjour à Thèbes, où ils ont habité pendant plusieurs mois.

Les tombeaux des rois sont faits sur un plan à peu près uniforme, moins compliqué que celui de la grotte Syringe. Il faut se les représenter comme une suite de longues galeries et de salles de différentes grandeurs. Une de ces salles, qui, par ses dimensions et par les soins qu'on a donnés à sa construction, se distingue de toutes les autres, paroît être la pièce principale du souterrain : c'est là que reposoit l'ombre royale.

Toutes les catacombes ne sont pas égales en grandeur et en magnificence : leur longueur varie depuis seize mètres jusqu'à cent vingt (1); il en est qui sont achevées et couvertes d'ornemens, pendant que d'autres, à peine ébauchées, sont entièrement nues : c'est annoncer assez que toutes ne présentent pas le même intérêt. Certainement, si le moins fini et le moins considérable des tombeaux des rois se trouvoit loin de cette terre, si riche en antiquités, on le regarderoit comme une relique précieuse; il seroit l'objet de la vénération et des études des antiquaires : mais le rapprochement d'un si grand nombre de ces monumens, sur un si petit espace, conduit nécessairement à établir entre eux un ordre de préférence. Il a donc fallu se borner et ne parler avec quelques détails que des catacombes qui ont paru les plus remarquables. Quant aux autres, j'engage le lecteur à consulter les planches et leur explication.

CATACOMBE DES HARPES.

Cette catacombe est désignée, dans le plan topographique de la vallée et dans les autres planches, sous le nom de *cinquième tombeau de l'est :* la facilité de son accès, ses grandes dimensions, le nombre de pièces dont elle est composée, la variété des sujets peints sur ses parois, et la belle conservation des peintures, tout semble se réunir pour piquer la curiosité; aussi c'est celui des tombeaux qui attire le premier l'attention des voyageurs.

Il s'est présenté, dans la confection de cette grotte, un accident assez singulier :

(1) Quarante-neuf pieds jusqu'à trois cent soixante-neuf pieds.

l'architecte n'a pas pu continuer le percement du rocher sur la direction qu'il avoit d'abord projetée; il rencontra dans la matière des difficultés qui le forcèrent à se détourner vers la droite et à y faire un coude; là on recommença les travaux, qui furent poussés parallèlement à la direction primitive jusqu'au fond de la catacombe.

L'ensemble de la grotte est composé d'une longue suite de galeries et de salles séparées les unes des autres par d'épaisses cloisons, dont la matière est celle du rocher même, qui a été laissée en place et taillée en forme de mur. Des portes sont percées au milieu de ces murs; et à une exception près, causée par l'accident dont je viens de parler, elles forment enfilade : leurs ouvertures sont d'une proportion agréable; les chambranles et les linteaux sont coupés avec correction et richement décorés.

Les différentes parties de la grotte ne sont pas toujours de plain-pied. Le fond des galeries est assez généralement taillé en pente, et va en descendant à mesure qu'on s'enfonce dans la grotte; mais cette pente ne forme pas une surface continue. Il y a, vers le milieu du souterrain, une pièce plus profonde que les autres : c'est comme un fossé qui occupe toute la largeur de la pièce; il paroît avoir été creusé pour établir une séparation entre les premières salles de la grotte et celles du fond qu'on vouloit soustraire plus particulièrement aux regards du vulgaire. On s'exposeroit à faire une chute dangereuse, si l'on avançoit vers cette pièce sans précaution. Au-delà, le sol du couloir reprend son cours à la hauteur qu'il avoit précédemment, et se continue en pente jusqu'au fond de la catacombe.

La salle sépulcrale se fait remarquer par sa grandeur et par son plafond taillé en berceau et soutenu sur huit piliers. Un sarcophage se trouve à l'entrée; imaginez une grande cuve oblongue de granit rose de Syène, ornée en dehors et en dedans d'hiéroglyphes et de peintures : ses dimensions sont telles, qu'un homme debout dans l'intérieur est à peine aperçu de ceux qui sont au dehors; un coup de marteau la fait résonner à la manière des cloches, et en tire des sons que les parois de la grotte et ses longues voûtes répètent sur un ton lugubre. Ce sarcophage a dû être fermé autrefois par un couvercle qui a disparu, et dont il ne reste pas un seul fragment. Nous pouvons juger de sa forme d'après un couvercle qui existe dans la seconde catacombe de l'ouest (1); il est de la même matière que la cuve, creusé en dedans, et taillé de manière que ses bords peuvent s'ajuster exactement sur ceux de la cuve : sa partie supérieure est ornée d'une figure couchée, semblable à une momie, sculptée avec un relief si fort qu'on la croiroit détachée. Ce couvercle formoit une masse considérable et difficile à déplacer; ce qui donnoit une assurance de plus que le mort ne seroit pas troublé dans son dernier asile. Nous avons remarqué que les Égyptiens attachoient la plus grande importance à la conservation de leurs restes; nous en voyons une preuve frappante dans la catacombe des harpes : pour arriver jusqu'à la salle qui recéloit le sarcophage, il falloit franchir dix portes, toutes fermées par des battans qui tournoient sur des pivots d'airain, comme le témoigne une rouille

(1) *Planche 97, fig. 10, 11 et 12, A. vol. II.*

verte

verte qu'on aperçoit auprès des trous où ces pivots étoient logés. Mais tous ces soins ont été inutiles : sur douze catacombes, il en est six dont les sarcophages ont entièrement disparu; d'autres sont réduits en débris, tous ont été violés : l'avarice a cru trouver des trésors dans ces grandes cuves travaillées avec art et mystérieusement déposées au fond d'une grotte creusée dans l'épaisseur des rochers, richement décorée et fermée avec les précautions les plus recherchées. Convenons aussi que la destruction a pu être accélérée par des hommes animés de motifs plus nobles, et qui auront été poussés à briser ces tombeaux, par le desir de surprendre quelques-uns des secrets de cette philosophie occulte des anciens Égyptiens, si vantée dans tous les âges.

La comparaison des dimensions du sarcophage avec celles de la porte d'entrée de la vallée fournit un nouveau sujet de surprise et un nouvel exemple du goût que les Égyptiens avoient pour les choses difficiles; la porte n'est pas assez large pour qu'on ait pu y faire passer le sarcophage, de sorte que cette grande masse a dû être guindée sur le haut des collines qui circonscrivent la vallée, et redescendue le long de leurs flancs.

A chacun des angles de la salle sépulcrale, est une porte qui conduit à une petite chambre; on y a trouvé beaucoup de débris de momies : ces quatre pièces étoient sans doute destinées à la sépulture des membres de la famille du monarque ou à celle de ses plus fidèles serviteurs. La grotte ne se termine pas à la salle sépulcrale, elle se prolonge au-delà par un couloir long de plus de vingt mètres : ce couloir est d'abord très-étroit; il va en s'élargissant, et se divise en plusieurs compartimens qui ont eu probablement une destination analogue à celle des quatre chambres dont nous venons de parler.

La vue de la grande salle sépulcrale glace d'épouvante : dans tout son pourtour règne une frise couverte de peintures qui représentent une suite d'hommes alternativement rouges et bleus, ayant la tête tranchée; au-dessus on voit des bourreaux armés de couteaux et coupant des têtes; les patiens sont liés dans les attitudes les plus pénibles; le sang jaillit de tous côtés (1) : des serpens coupés par morceaux sont mêlés à toutes ces scènes d'horreur et de dégoût. Dans le voisinage sont des figures qui sans doute paroîtroient moins étranges, si nous pouvions pénétrer le sens caché dont elles sont les emblèmes : l'une d'elles a les bras démesurément longs, étendus et dans une position verticale; elle porte sur sa tête une femme debout, et un homme sur chaque main (2). Quelle est la signification de ces tableaux de carnage! Ne seroit-ce pas un reste des temps barbares où l'on croyoit honorer les funérailles des rois en immolant des esclaves sur leur tombe!

Lorsqu'à la foible lueur de quelques bougies on parcourt ces longues enfilades de pièces spacieuses et sombres, on ne peut se défendre d'une sorte d'étonnement religieux; on est stupéfait de la quantité prodigieuse de sculptures et de peintures dont on est environné; tout en est couvert, les murs, les plafonds, les piliers, et jusqu'aux moindres réduits : à chaque pas, on découvre des sujets

(1) *Fig. 10, pl. 85; et fig. 7, 8, 10, pl. 86, A. vol. II.* (2) *Fig. 6, planche 86, A. vol. II.*

extraordinaires, énigmatiques, et les représentations les plus bizarres. On ne peut réfléchir sans admiration à la longue durée de ces ornemens, qui subsistent encore après l'écoulement de plusieurs milliers d'années, et l'étonnement redouble lorsqu'on observe que les sculptures et les peintures reposent sur un frêle enduit de plâtre. Ce n'est pas ici comme à la grotte Syringe, où tous les ornemens sont taillés et peints sur le roc vif. La partie de la chaîne Libyque où sont les tombeaux des rois, est composée d'une matière calcaire feuilletée et tendre; c'est moins une masse compacte qu'un amas de lames disposées par lits horizontaux. Si l'on coupe cette matière en paremens verticaux, on obtient une surface qui n'est pas propre à recevoir des bas-reliefs ou des peintures; c'est pour cela que tout l'intérieur de ces grottes a été couvert d'un enduit sur lequel les sculpteurs et les peintres ont fait leur travail. Cependant, quelque fragile que fût un tel fond, les bas-reliefs et les couleurs s'y sont conservés sans avoir rien perdu de leur finesse ou de leur éclat : des ouvrages faits depuis quelques mois seulement dans nos contrées Européennes n'auroient ni plus de blancheur dans les fonds, ni plus de vivacité dans les teintes. Mais cette étonnante conservation n'est pas un effet de l'art; elle est due à la constance de la température, à la sécheresse de l'atmosphère, à la beauté du climat, pour lequel une pluie est un phénomène extraordinaire : ajoutez que la lumière solaire, ce grand agent de la destruction des couleurs, ne pénètre jamais dans ces cavités profondes.

Deux tableaux entièrement symboliques se font remarquer dès l'ouverture de la grotte par la beauté de leurs couleurs; ils ornent l'embrasure de la première porte, et sont placés à la droite et à la gauche du spectateur, lorsqu'il met le pied sur le seuil. On peut juger de leur bel effet par la copie de celui de gauche que l'on voit dans les planches (1).

Si, après avoir franchi l'entrée, le spectateur continue sa marche, il trouvera, vers l'extrémité de la première galerie, quatre portes basses ouvertes dans le mur de droite, et faisant face à quatre portes pareilles situées de l'autre côté : ces portes donnent entrée dans huit petites loges dignes de toute l'attention des curieux; elles sont remplies de peintures extrêmement intéressantes : c'est là que l'on voit deux joueurs de harpe dont le voyageur Bruce a parlé le premier, et qu'il a dessinés infidèlement, en leur prêtant des formes Grecques. Ce tableau est dans la troisième loge à gauche.

Les joueurs de harpe font partie d'une scène religieuse plus étendue, que l'on a été obligé de diviser en plusieurs parties, à cause du format des planches (2). Pour rétablir ce tableau dans son ensemble, il faut concevoir que les deux divinités de la *planche 90* occupent le fond de la loge; les harpistes sont placés sur les murs latéraux. Celui qui porte une tunique noire est à la gauche; il paroît adresser ses chants, non-seulement à la divinité qui est en face sur le même mur que lui, mais encore à celle qui est sur le mur de fond et qui se fait remarquer par une tête d'épervier. Le harpiste vêtu de blanc est sur le mur latéral de la droite; comme l'autre, il fait face à deux divinités. La gravure représente fidèlement et

(1) *Planche 87, fig. 7, A. vol. II.*

(2) Voyez *fig. 1, pl. 90, et fig. 1 et 2, pl. 91, A. vol. II.*

avec leurs couleurs les joueurs de harpe, leurs instrumens et toutes les autres parties du tableau.

Cette scène semble annoncer un art musical très-avancé : une des deux harpes n'a pas moins de vingt-une cordes. Les deux harpistes sont posés avec aisance, et leurs mains parcourent les cordes comme cela est pratiqué de nos jours par les musiciens qui jouent de cet instrument. Les harpes sont décorées avec une richesse et une élégance que nos facteurs modernes les plus renommés ne désavoueroient point, quoique nous soyons dans un temps où cet instrument, devenu à la mode, a été soigné plus encore sous le rapport de la décoration que sous celui de la perfection musicale. Rien dans ce dessin ne montre que les harpes Égyptiennes aient eu des pédales : nos harpes modernes sont supérieures en cela; supériorité d'autant plus importante, qu'elle augmente les moyens d'exécution.

En étudiant la scène générale dont les deux harpistes font partie, on reconnoît facilement qu'elle représente un sacrifice offert aux quatre divinités assises en face des musiciens. Chaque divinité a son autel particulier, sur lequel sont déposées des offrandes. Les autels qui appartiennent aux deux divinités du fond, sont plus grands que les autres; ils sont chargés d'oblations plus abondantes : ces emblèmes semblent caractériser des divinités d'un ordre supérieur; il est vraisemblable que les deux autres figures sont des dieux inférieurs placés comme intercesseurs entre les mortels et les grandes divinités. Le sacrifice est indiqué dans les peintures par les animaux et par les fruits qui couvrent les autels des divinités : il est aussi caractérisé dans les hiéroglyphes; les trois haches qui se voient en tête de la colonne placée derrière le harpiste vêtu de noir, sont, ainsi que M. Monge l'a prouvé, l'emblème d'un sacrifice. Il semble probable que la prière chantée par les harpistes est écrite dans la colonne d'hiéroglyphes placée au-dessus des têtes formant le couronnement des bases des harpes. S'il étoit permis de faire quelques conjectures, je penserois que le harpiste vêtu de noir demande aux dieux une bonne crue du Nil et une moisson abondante : en effet, le trait ondulé, qui désigne l'eau, se trouve trois fois dans sa prière; on y voit la faucille, qui, comme je l'ai montré dans mon Mémoire sur Elethyia (1), est le symbole de la moisson, et une main droite, avec les doigts étendus, qui, au rapport de Diodore, signifioit l'abondance. La petite divinité assise en face du harpiste paroît lui transmettre une réponse favorable; je le conjecture d'après les hiéroglyphes qui remplissent la colonne placée près de cette divinité : il y a dans la partie supérieure, au-dessus du symbole de l'eau, un vase porté sur des jambes; il a l'air de marcher et d'apporter les eaux desirées. Au bas de la colonne, on trouve deux disques qui paroissent représenter des œufs; c'est une figure qui se reproduit souvent, et que tout me porte à regarder comme le symbole de la fécondité. La portion de la scène, située du côté du harpiste vêtu de blanc, ne présente pas des indices aussi clairs. Je me borne à faire remarquer que l'on voit une croix parmi les hiéroglyphes placés auprès de la grande divinité qui fait face à droite. Cette divinité a les attributs ordinaires d'Horus.

(1) *Voyez* les Antiquités-Mémoires, *page 58.*

A. D.

L'effet du tableau des harpes est agréable; on éprouve, en le voyant, une sensation mêlée de surprise et de douceur; après l'avoir vu, on sent le desir de le revoir, et l'on y revient avec un nouveau plaisir : il est environné de sujets gais et familiers qui vous font oublier ce qu'il y a d'austère dans les sombres demeures où vous êtes descendu. Cette peinture sera toujours un des objets principaux de l'empressement des voyageurs. L'intérêt qu'elle présente m'a fait penser qu'on pourroit y trouver un motif pour imposer un nom à la catacombe qu'elle embellit; c'est ce qui m'a déterminé à adopter la dénomination de *catacombe des harpes*.

Si l'on entre dans la loge qui fait face à celle des harpes (1), on trouve des peintures qui représentent une collection de meubles et d'ustensiles : ici, nous nous trouvons en quelque sorte admis dans l'intimité des anciens Égyptiens; nous sommes initiés au secret de leurs habitudes familières, et nous pouvons saisir quelques détails de leur manière de vivre dans l'intérieur de leurs maisons. Les regards se portent d'abord sur une suite de vases qui se distinguent par la pureté et l'élégance de leurs formes et par la vivacité des couleurs dont ils sont revêtus. Parmi ces vases, on distingue celui qui est encore de nos jours d'un usage général et habituel en Égypte; il est connu sous le nom de *gouleh* ou *bardaque* (2). J'ai annoncé ce dessin dans le Mémoire sur les grottes d'Élethyia, où, après avoir parlé de la propriété réfrigérante des bardaques, j'ai prouvé que les anciens Égyptiens l'avoient connue, en avoient fait usage, et avoient même su augmenter son effet par des procédés aujourd'hui tombés en désuétude (3). Il faut remarquer dans notre dessin une bordure noire placée autour de l'orifice des *gouleh*. Les Égyptiens modernes mettent une bordure semblable aux *gouleh* destinés à la classe aisée; ils mêlent à la couleur noire un peu de musc, afin de couvrir, par l'odeur de ce parfum, l'odeur d'argile que conservent toujours ces vases qui n'ont subi qu'une cuisson légère, et pour masquer le goût de limon dont l'eau du Nil ne peut être dépouillée qu'avec des soins qu'on n'a pas toujours le temps de prendre.

C'est dans la même loge que se trouvent les lits de repos, les fauteuils et les trônes représentés dans la *planche 89*. On peut remarquer dans ces différens meubles que les formes sont élégantes, la décoration riche, et que tout est bien prévu pour la commodité. Les deux premières figures répondent à la description du trône de Salomon, qui se trouve dans l'Histoire des rois : *La partie élevée vers le derrière de ce trône étoit ronde; il y avoit des bras de chaque côté du siége, et deux lions étoient auprès des bras* (4). Il est dit, au verset précédent, que le trône de Salomon étoit d'ivoire et revêtu d'un or très-pur : les teintes jaunes et blanches de la première figure représentent probablement ces deux matières. La Bible ajoute que le trône étoit élevé sur une estrade à six gradins; deux lions étoient placés sur chaque gradin, l'un à droite et l'autre à gauche, de sorte que, pour arriver

(1) Cette loge est marquée k, *planche 78, fig. 5, A. vol. II.*

(2) *Planche 87, fig. 1, A. vol. II.*

(3) *Voyez* les Antiquités-Mémoires, *pag. 57 et 58.*

(4) *Summitas rotunda erat solio à parte posteriori, et manus hinc et inde ad locum sessionis, et duo leones stabant apud manus.* (Rois, liv. III, chap. 10, *v.* 19. *Bible de Vatable, Paris, 1729.*) La version de Sanctès Pagnini, que je viens de citer, est plus littérale que la Vulgate, et présente une description plus claire.

jusqu'au trône, il falloit passer entre deux lignes de lions. Cette circonstance rappelle les nombreuses avenues de sphinx que nous retrouvons parmi les ruines de Thèbes.

Il ne faut pas s'étonner de cette ressemblance entre les meubles de Salomon et ceux des Égyptiens; le grand commerce qui se faisoit sous le règne de Salomon, son alliance avec le Pharaon, dont il avoit épousé une fille, le voisinage de l'Égypte et de la Palestine, ont dû établir des relations continuelles entre les deux pays : l'Égypte étoit alors la puissance prépondérante de cette partie du monde; elle surpassoit toutes les autres en gloire, en puissance et en richesses : ses voisins ont dû être empressés d'imiter ses usages et sa magnificence.

Les figures enchaînées, peintes sur les panneaux du second et du troisième trônes, semblent dire que ces trônes ont appartenu à des rois guerriers qui avoient remporté des victoires sur quelque nation ennemie des Égyptiens. Deux figures semblables sont représentées dans une position encore plus humiliante sur les panneaux d'une escabelle (1). On voit dans un bas-relief du *Memnonium* un héros Égyptien assis, dont les pieds reposent sur une escabelle semblable à celle-ci (2) : ce héros foule aux pieds les images de ses ennemis vaincus. Ces peintures nous donnent le motif d'une locution figurée employée dans la Bible : *Je ferai de tes ennemis l'escabelle de tes pieds* (3).

Les figures enchaînées sont vêtues de longues robes; des pièces d'étoffe pendent de leurs épaules et descendent sur leurs bras comme des mantelets : quelques-unes de ces figures sont barbues. Les mêmes costumes se retrouvent dans un bas-relief de Karnak, qui représente une marche de prisonniers (4) : si l'on parvenoit à déterminer le pays d'où ces captifs sont originaires, on obtiendroit une donnée qui seroit de quelque intérêt pour l'histoire des anciens Égyptiens.

Les bas-reliefs de Persépolis, publiés par Chardin et par Corneille le Bruyn, pourront nous fournir des lumières utiles. Parmi les figures dont ces bas-reliefs sont composés, il en est plusieurs qui portent un habillement semblable à celui de nos captifs. Dans les tableaux de Thèbes, ce costume semble être l'attribut de l'abaissement et de l'humiliation : dans ceux de Persépolis, au contraire, il est réservé aux personnages qui remplissent les fonctions les plus honorables; c'est le costume qui s'y reproduit le plus souvent; il est porté par les militaires qui défilent armés de toutes pièces, et par les chefs de cérémonie qui conduisent des hommes que la différence de leurs vêtemens désigne comme étrangers. Les personnages qui font preuve de force et de courage en domptant des animaux à grande stature, en sont revêtus. On voit dans un autre bas-relief un roi assis sur son trône et donnant audience; un homme de guerre fait la garde derrière lui. L'individu admis à l'audience porte un habit particulier; mais le roi et l'homme de guerre ont celui qui fait l'objet de nos recherches. D'après toutes ces circonstances, on peut affirmer que ce costume étoit celui du peuple qui bâtit Persépolis : comment supposer, en effet, que, dans ses sculptures monumentales, ce peuple ait donné aux étrangers

(1) *Planche 89, fig. 6, A. vol. II.*
(2) *Planche 31, fig. 2, A. vol. II.*
(3) *Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* (Ps. 109.)
(4) *Fig. 2, planche 33, A. vol. III.*

les rôles les plus nobles, et qu'il ait réservé pour lui-même ceux qui annoncent l'infériorité! Une telle abnégation de tout amour-propre national n'est pas vraisemblable. Au surplus, s'il pouvoit exister quelque incertitude, elle seroit entièrement levée par deux bas-reliefs (1) où l'on voit un homme qui se tient debout et dans une attitude religieuse devant un autel sur lequel un feu est allumé : cette figure représente incontestablement un adorateur du feu, c'est-à-dire, un Perse; or elle porte le costume en question : elle est appuyée sur un arc; les Perses étoient renommés dans l'antiquité par leur habileté à manier l'arc et par l'usage qu'ils faisoient de cette arme à la guerre; et c'est peut-être pour caractériser encore mieux l'origine Persane des captifs, que le peintre Égyptien a placé la figure d'un arc auprès d'eux sur les panneaux des escabelles. Ces peintures me semblent donc prouver que, même à l'époque où l'on creusa la catacombe des harpes et où l'on bâtit le palais de Karnak, les Égyptiens avoient eu des guerres contre les Mèdes, dont on sait que les Perses avoient pris l'habit (2). Ces guerres avoient probablement pour objet la possession de la Syrie, qui, par sa situation entre les deux puissances, a dû tenter également leur cupidité. La vue du théâtre de la guerre, dont quelques parties sont représentées dans les bas-reliefs de Karnak (3), fortifie cette conjecture : les opérations militaires ont lieu dans un pays où il y a des forêts; on y voit des montagnes boisées; circonstance qui ne se rencontre jamais en Égypte et qui est très-commune en Syrie.

Qu'on imagine quelle dut être la rage de Cambyse, lorsqu'il trouva sur les monumens des Égyptiens, de cette nation qu'il venoit de subjuguer et qu'il méprisoit, ce grand nombre de tableaux où des hommes portant le même habit que lui étoient représentés, sous toutes les formes, dans les postures de la peur, de l'asservissement et de l'humiliation. Combien cette vue dut exalter la fureur de ce prince colère et ivre d'orgueil! Il ordonna que les monumens Égyptiens seroient brisés; et quoique cet ordre insensé n'ait pu obtenir une exécution entière, il a produit plus de destruction dans une courte durée que la main du temps n'en a opéré pendant des milliers d'années. On attribue ordinairement à l'intolérance religieuse les ravages faits en Égypte par Cambyse; mais cette passion n'étoit pas dans le génie des peuples anciens. La cause que je viens d'assigner est bien plus naturelle et paroît plus vraisemblable.

Quant aux batailles navales dont on voit la représentation dans plusieurs bas-reliefs de Thèbes, je suis porté à croire qu'elles ont été données contre les Phéniciens. Lorsque de grandes querelles divisoient les maîtres du Nil et ceux de l'Euphrate, il étoit difficile aux Phéniciens, placés entre ces deux puissances, de conserver la neutralité. Des circonstances accidentelles ont pu jeter quelquefois ce peuple navigateur dans l'alliance des Égyptiens; mais on sent que son intérêt permanent devoit finir par le ramener aux Perses, dont l'agrandissement menaçoit moins son indépendance, et qui, par leur position géographique, lui donnoient moins de jalousie sur l'empire de la mer. Les histoires anciennes parlent

(1) Voyage de Chardin, *planches 67 et 68.*
(2) Hérodote, *Hist.* liv. 1, chap. 135.
(3) *Fig. 5 et 6, planche 40, A. vol. III.*

effectivement assez souvent des alliances des Phéniciens avec les Perses; et nous savons par Hérodote, que, lorsque Cambyse marcha à la conquête de l'Égypte, la flotte des Phéniciens formoit la principale partie de son armée navale : cette combinaison de forces pour la destruction de l'empire des Égyptiens fait supposer des relations plus anciennes entre Tyr et Babylone.

Les autres loges sont également très-intéressantes; on y voit une grande variété d'armes offensives et défensives (1), et des scènes agricoles que je me dispenserai de détailler, ne pouvant que répéter sur ce sujet ce que j'ai dit dans le Mémoire sur les grottes d'Elethyia. Ces huit loges ne sont pas la partie la plus grande de la catacombe des harpes, mais elles en sont la partie la mieux conservée : en y entrant, on est émerveillé de la fraîcheur des peintures; on est agréablement surpris de la foule de sujets piquans et gracieux qui se présentent aux regards.

Tout ce qu'on voit dans la catacombe des harpes, donne une grande idée de la magnificence des costumes chez les anciens Égyptiens. Il y a beaucoup de variété dans les étoffes et dans les ornemens : les broderies sont multipliées et riches; elles ont été peintes d'un ton jaune et brillant qui annonce l'intention d'imiter l'or. De beaux modèles de costumes se présentent à peu de distance de l'entrée, en un réduit pratiqué dans le premier couloir sur la gauche (2). On en trouve encore dans une pièce dont le plafond est soutenu sur quatre piliers, et qui, après la grande salle sépulcrale, paroît être la partie la plus importante de la catacombe (3).

CATACOMBE DE LA MÉTEMPSYCOSE.

La catacombe de la métempsycose est désignée, dans les planches, sous le nom de *cinquième tombeau de l'ouest :* elle est la seule grotte de la vallée où l'on trouve deux grandes salles sépulcrales semblables à la salle principale du tombeau des harpes; comme celle-ci, elles ont un plafond taillé en berceau et soutenu par huit piliers. La première de ces deux salles est au milieu de la catacombe; elle est moins grande que celle du fond : son sol est abaissé au-dessous du sol général de la grotte; on y descend le long d'un plan incliné, dont la pente est assez roide. Une pente pareille existe du côté opposé, et facilite la sortie de ceux qui veulent se rendre au fond de la grotte. Un stylobate sur lequel reposent les bases des huit piliers, règne tout autour de la pièce; on a ménagé, entre les piliers et le mur, un espace libre, de sorte que l'on peut circuler sur le stylobate comme sur un balcon et faire ainsi le tour de la salle. Le stylobate est décoré d'une corniche Égyptienne, et produit un effet agréable; il a été fort ingénieusement imaginé pour racheter les défauts de proportion que l'enfoncement du sol auroit produits entre les parties de cette pièce et celles des pièces voisines.

La grande salle sépulcrale du fond surpasse en grandeur celle du tombeau des

(1) On en a représenté la collection, *planche 88, A. vol. II.*

(2) *Planche 85, fig. 2, 3 et 5, A. vol. II.* Ces figures sont peintes dans la place marquée b, *fig. 6, pl. 78, A. vol. II.*

(3) *Planche 86, fig. 2, 3 et 4.* Ces figures sont peintes dans la salle p, *fig. 6, planche 78, A. vol. II.*

harpes, à ne considérer que les dimensions horizontales; mais elle lui est inférieure en élévation. La galerie qui lie entre elles les différentes parties de la grotte de la métempsycose, n'est, à proprement parler, qu'un couloir long et étroit; à la vérité, ce couloir, qui s'étend en ligne droite, depuis l'entrée de la grotte jusqu'à son fond, et qui divise toutes les pièces en deux parties parfaitement symétriques, donne au plan général une élégance particulière : néanmoins la catacombe des harpes produit plus d'effet; elle a quelque chose de plus grandiose dans ses proportions, et de plus imposant dans son style.

Les peintures de la catacombe de la métempsycose sont remarquables par le goût du dessin et par le fini de l'exécution. Le lit de repos, qui a pour accoudoir une figure couchée (1), présente une composition gracieuse. La tête de lion qui sert de chevet, et les pieds dont la forme a été empruntée du même animal, sont ajustés avec goût; les ornemens dont ce meuble est enrichi, lui donnent un air de légéreté. Le double sphinx (2) figureroit agréablement dans une frise, et pourroit même être employé avec succès dans la composition de quelques meubles; c'est une figure qui n'a été vue nulle part ailleurs : elle se trouve au plafond de la grotte, ainsi que celle du lit de repos.

Un tableau dans lequel le dogme de la métempsycose est en quelque sorte mis en action (3), se fait apercevoir dès l'entrée de la catacombe.

Une divinité assise sur un trône placé au haut d'une estrade fait peser dans une balance les actions des hommes. Neuf figures qui ont passé le Styx, montent les degrés de l'estrade et s'avancent vers le redoutable tribunal. Le dieu vient de prononcer la sentence fatale contre un méchant; il l'a condamné à recommencer sa vie sous la forme d'un animal immonde : Mercure, conducteur des ames, préside à l'exécution du jugement. L'intervention de ce dieu est figurée par deux singes cynocéphales (4) : le condamné est placé dans une barque qui paroît retourner vers le séjour terrestre; car son mouvement se fait en sens contraire de celui des neuf figures qui sont censées s'éloigner de la vie. M. Jomard a donné, dans son Mémoire sur les hypogées, toutes les preuves qui justifient cette explication, et je me dispenserai de les répéter ici (5).

Un autre tableau de la même grotte, quoiqu'il ne présente pas un sens aussi facile à reconnoître (6), paroît se rapporter à la métempsycose. On y reconnoît des traces de ce dogme, malgré le voile dont cette allégorie est enveloppée.

Vers la droite, une main colossale, appartenant à une puissance invisible, entraîne vers la partie inférieure un corps humain qui a déjà la forme de momie. Au-dessous du mort, on voit des larmes et un œil qui pleure. Sur un plan supérieur est une barque tirée par sept éperviers à figure humaine; elle est précédée par une autre barque prête à tomber dans une région inférieure. Une figure costumée d'une manière particulière soutient cette barque, comme si elle vouloit en modérer la chute. Vers la gauche, on aperçoit la même barque, qui, après avoir

(1) *Fig. 3, planche 84, A. vol. II.*
(2) *Fig. 2, planche 84, A. vol. II.*
(3) *Fig. 1, planche 83, A. vol. II.*
(4) Le cynocéphale est l'emblême de Mercure.
(5) *Voy.* la description des hypogées, *sect. X, p. 379.*
(6) *Fig. 4, planche 84, A. vol. II.*

parcouru

parcouru l'espace inférieur, remonte à la hauteur d'où elle étoit descendue. Une figure vêtue comme celle qui l'a soutenue dans sa chute, semble l'aider à remonter.

Cette suite d'emblèmes exprime la nécessité de mourir, la douleur qui accompagne une mort récente, la descente au séjour ténébreux que les ames doivent habiter après la mort, et le retour aux régions supérieures. Beaucoup d'autres circonstances viennent à l'appui de cette conjecture. Les barques ont le gouvernail à deux avirons qui caractérise les barques symboliques et mystérieuses (1). Dans la barque qui descend aux régions inférieures et dans celle qui remonte, se trouvent le scarabée qui est l'emblème de la vie, et l'épervier à figure humaine que l'on croit être le symbole de l'ame. On voit, au milieu du tableau, deux grands bras élevés avec les mains ouvertes. Au-dessus des mains est un disque qui n'a pas été dessiné, mais dont on peut se former une idée en jetant un coup-d'œil sur la figure 6 de la planche 86. On croit que le disque représente la boule que le scarabée entraîne avec lui, dans laquelle il enferme ses œufs, et que l'on est autorisé par plusieurs circonstances à regarder comme le symbole de la régénération. Ces deux bras sont d'une proportion colossale; ce qui annonce un pouvoir supérieur, capable de ravir à la mort sa proie.

Avant de quitter ce tableau, nous remarquerons qu'il fournit le moyen d'interpréter un signe hiéroglyphique; il est évident que l'œil représenté avec trois traits verticaux, descendant de la paupière inférieure, est l'hiéroglyphe de la douleur accompagnée de larmes.

J'ai cru pouvoir m'autoriser de ce tableau, et sur-tout du précédent, dont le sens est beaucoup plus déterminé, et dans lequel on ne peut méconnoître le dogme de la transmigration des ames dans différentes vies et sous différentes formes, pour donner à cette grotte le nom de *catacombe de la métempsycose.*

CATACOMBE ASTRONOMIQUE.

Cette catacombe a son ouverture dans un petit enfoncement que l'on trouve sur la droite, immédiatement après qu'on est entré dans la vallée; les planches la désignent par le nom de *premier tombeau de l'ouest:* elle est fort intéressante, quoiqu'elle ne soit pas remarquable par ses dimensions. Une fosse creusée dans la roche servoit de sarcophage; elle étoit recouverte par une cuve de granit posée l'ouverture en bas (2). Ce sarcophage, fait avec moins de recherche et de luxe que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici, semble, par cela même, appartenir à une époque antérieure: la catacombe dans laquelle il se trouve, est peut-être la plus ancienne de la vallée. La tombe a été violée, la momie a disparu avec tout ce qui l'accompagnoit. Pour y pénétrer, on a fracassé une des parois de la cuve qui fait fonction de couvercle; il est facile de reconnoître que l'effraction a été faite à dessein.

Au-dessus du sarcophage est un plafond taillé en forme de berceau: il est orné d'une espèce de camaïeu, qui produit un effet agréable. Le fond est bleu parsemé

(1) *Voyez* le Mémoire sur les grottes d'Elethyia, *Antiquités-Mémoires, pag. 67 et 68.*

(2) *Voyez* le plan et le profil de cette tombe, *fig. 13 et 14, planche 79, A. vol. II.*

d'étoiles; les figures sont d'une seule teinte jaune ou plutôt fauve : cette composition, par son effet général, rappelle les peintures communément désignées sous le nom de *peintures Étrusques*. Mais ce tableau (1) présente un autre intérêt qui lui donne plus d'importance : le ciel bleu, parsemé d'étoiles, annonce un sujet puisé dans l'astronomie. Ce premier aperçu se confirme, dès que l'on vient à considérer les scènes qui remplissent les milieux des deux bandes du tableau : on reconnoît dans la scène de la bande inférieure quatre signes du zodiaque; savoir, le *taureau*, le *lion*, le *scorpion*, et l'*amphore*, autrement appelée le *verseau*. Le rapprochement de ces quatre signes est remarquable : considérés dans le zodiaque, ils sont éloignés l'un de l'autre de trois signes, c'est-à-dire qu'ils divisent ce cercle en quatre parties égales, de sorte que, si l'on supposoit que l'un de ces signes, le taureau, par exemple, occupât un point équinoxial, le scorpion, qui lui est diamétralement opposé, seroit à l'autre équinoxe pendant que le lion et le verseau seroient placés aux solstices. Dans la bande supérieure, on retrouve le signe du lion; on y retrouve aussi celui du taureau et celui de l'amphore, mais réunis en une seule figure, sous la forme d'un vase terminé par une tête de taureau.

M. Jomard, qui a fait une étude approfondie de ce tableau, pense qu'il représente la position des équinoxes et des solstices à l'époque de l'excavation du tombeau. Le taureau est l'objet le plus en évidence dans la scène qui occupe le milieu de la bande inférieure; il est placé sur un support dont la figure, semblable au fléau d'une balance, est le symbole de l'égalité des jours et des nuits. On conclut de cette circonstance que la peinture se rapporte à une époque où un des deux équinoxes étoit dans la constellation du taureau. Si l'on supposoit que cet équinoxe fût celui d'automne, on donneroit au monument une antiquité qui pourroit aller jusqu'à 17012 ans avant Jésus-Christ, sans être au-dessous de 14641. Une antiquité aussi reculée n'est pas vraisemblable. Il faut donc admettre qu'il s'agit ici de l'équinoxe du printemps : alors l'antiquité du monument rentre dans des limites beaucoup plus rapprochées de nous; elle pourroit ne pas excéder 3520 ans, c'est-à-dire que l'origine du monument pourroit ne pas remonter au-delà du XVIIe siècle avant Jésus-Christ. Il est vrai que, le temps nécessaire à l'équinoxe pour parcourir toute la constellation du taureau étant de plus de vingt-deux siècles, il reste encore un champ considérable d'incertitude; et tout ce qu'on pourroit conclure, c'est que ce monument a été fait entre le XLe et le XVIIe siècle avant Jésus-Christ : alors l'invraisemblance disparoît. Les autres emblèmes qui font partie de cette scène, semblent tous s'accorder pour faire croire qu'il s'agit d'un printemps, et concourent ainsi à confirmer l'explication. Lorsque l'équinoxe du printemps est dans la constellation du taureau, le solstice d'été arrive dans celle du lion. Cette dernière époque est figurée par les emblèmes rassemblés au milieu de la bande supérieure du tableau. M. Jomard a donné à cette explication tous les développemens nécessaires pour la motiver : on peut en prendre connoissance dans ses Observations, que l'on trouvera dans la suite de cette collection (2).

(1) Voyez la *planche 82, A. vol. II*, et le volume de l'explication des planches.

(2) *Voyez* le volume des Mémoires d'antiquités.

SUJETS DIVERS.

AVANT de finir, je m'arrêterai un moment sur des sujets isolés, copiés dans diverses catacombes. Parmi ces sujets, quelques-uns sont emblématiques, d'autres représentent des choses usuelles qui ne sont pas sans intérêt.

Une collection de vases (1) présente treize modèles qui, à l'exception de trois, sont différens de ceux que nous avons déjà remarqués dans la catacombe des harpes; on ne peut s'empêcher d'être surpris de la variété des formes agréables que les anciens Égyptiens avoient su donner à cet ustensile.

Une figure de femme avec des ailes (2) mérite d'être citée, à cause du soin avec lequel tous les détails de son ajustement ont été traités. C'est la déesse Isis; elle est reconnoissable au globe placé sur sa tête, entre deux cornes de génisse.

La représentation d'un embaumeur en activité de travail, au moment de terminer son opération (3), forme un tableau curieux, qui cependant ajoute peu aux notions que nous avons sur l'art des embaumemens.

Enfin trois compositions étranges sont bien faites pour piquer la curiosité (4); et je ne puis me dispenser d'en entretenir le lecteur.

Ce seroit tout-à-fait méconnoître l'esprit de l'antiquité que de voir dans ces peintures des intentions de lubricité et des sujets de plaisanterie : il faut se souvenir que, d'après le rapport d'Hérodote, qui en a été témoin oculaire (5), il y avoit chez les Égyptiens des cérémonies religieuses dans lesquelles l'organe viril de la génération étoit porté en procession avec solennité; il semble que les Égyptiens aient voulu par-là rendre hommage à la puissance reproductrice des êtres et réparatrice du genre humain. Une figure qui est un emblème énergique de cette puissance (6), est très-multipliée parmi les bas-reliefs des temples, et sur-tout à Thèbes, dans le grand édifice de Karnak. Il y existe une enceinte qui, par son caractère mystérieux, paroît avoir été vouée, d'une manière particulière, à l'exercice des choses sacrées : nous avions pris l'habitude de la désigner sous le nom de *sanctuaire* (7). Elle contient deux chambres construites avec une grande recherche. Les murs sont formés de blocs de granit parfaitement équarris et polis, qui sont assez grands pour qu'un seul fasse toute l'épaisseur du mur et toute la longueur de la chambre : ces murs étoient couverts de bas-reliefs peints. Le plafond, également en granit, est semé d'étoiles d'or sur un fond bleu. L'emblème de la génération est répété avec profusion dans toute cette enceinte; deux cippes carrés, placés à l'entrée du sanctuaire, sont ornés de bas-reliefs représentant des hommes et des femmes qui se caressent. Dans l'intérieur de la première pièce, soixante-quatre tableaux sont encore visibles; la figure en question est dans trente-un : elle est prodigieusement multipliée dans le propylée; on l'y voit sur les murs d'enceinte et sur toutes les colonnes; elle est encore

(1) *Planche 92, A. vol. II.*
(2) *Figure 2, planche 92, A. vol. II.*
(3) *Figure 3, planche 92, A. vol. II.*
(4) *Figure 6, planche 84; figure 1, planche 86; figure 11, planche 92, A. vol. II.*
(5) Liv. II, chap. 48 et 49.
(6) Voyez *A. vol. II, pl. 8 et 11; A. vol. III, pl. 14, 32, 46 et 47; A. vol. IV, pl. 24 et 27.*
(7) Voyez *planche 16, A. vol. III.*

très-nombreuse sur la porte de granit située au sud du palais vers l'avenue de sphinx à tête de belier et corps de lion. Par-tout cette figure est adorée avec les démonstrations de la crainte et du respect; on se prosterne devant elle : attitude extrêmement rare, et dont je n'ai vu d'autre exemple que dans un bas-relief d'Esné, où le crocodile est représenté recevant cet hommage. Les anciens Égyptiens avoient donc sur la pudeur des idées différentes des nôtres : les Égyptiens modernes, et en général tous les Orientaux, semblent avoir conservé à cet égard les habitudes antiques; ils attachent peu d'importance à la nudité des organes de la génération; lorsqu'ils sont dans le cas de les nommer, ils le font sans détour et avec une naïveté de langage qui rappelle la chaste simplicité de celui de la Bible.

Revenons aux peintures des tombeaux des rois qui nous ont donné occasion de faire ces réflexions. Le tableau gravé dans la planche 84 nous montre un homme dont la taille est colossale, relativement à toutes les figures qui l'environnent; il est représenté avec le membre viril en érection, lançant un jet de liqueur séminale : un petit homme ou embryon tombe avec une portion de la liqueur, et paroît lui devoir sa naissance. Un autre individu, placé au-dessous d'une rangée de six petites momies, paroît recevoir la vie d'un jet de liqueur séminale lancé plus loin que le premier. Ces deux individus, nés de la même semence, sont deux frères. Celui qui est debout a été produit par l'émission séminale la plus forte : sa taille est plus grande; ce qui, dans les peintures Égyptiennes, marque toujours une supériorité : il est sans doute l'aîné. Il est bien difficile d'établir des conjectures plausibles sur les figures de momies disposées de chaque côté le long de plans inclinés. Si j'osois en hasarder une, je dirois que cette peinture est le tableau généalogique de la dynastie qui avoit ses sépultures dans la catacombe; la figure principale seroit le fondateur de la dynastie. Sa taille colossale annonce quelque chose de divin. Les familles puissantes de l'antiquité se plaisoient à attribuer ce caractère aux auteurs de leur race. Des lignes ponctuées partent de la figure principale, et se dirigent sur les figures placées derrière elle. Ces lignes expriment la trace de petits globes qui sont le symbole de la vie, de sorte que toutes les figures de la gauche paroissent avoir puisé la vie dans une source commune; il en est quatre qui semblent recevoir directement l'existence de la figure principale : dans les petites momies de la droite, au contraire, rien ne marque une origine commune. D'après ces données, on peut supposer que les figures placées à gauche représentent la ligne masculine dont tous les individus ont dû appartenir à une même race, pendant que les autres représentent les femmes qui ont pu être prises dans autant de familles différentes : la différence de sexe que je suppose ici, n'est pas indiquée par le costume; mais il est à remarquer que les figures de la gauche sont toutes d'une proportion plus forte que celles de la droite.

Quant aux astérismes que l'on voit dans le champ du tableau, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en assigner la signification. Peut-être sont-ils l'expression d'idées astrologiques et ont-ils pour objet de faire connoître les dieux ou les astres qui présidoient aux destinées de cette famille.

Le tableau de la planche 92 *(fig. 11)* a une très-grande analogie avec celui

que je viens d'examiner; il y a cependant des différences à remarquer. Les étoiles y sont plus nombreuses, et l'on n'y voit point de lignes ponctuées qui lient la figure principale aux petites figures : mais il n'est pas certain que ces lignes ne se trouvent pas dans l'original. La liqueur séminale ne donne naissance qu'à un seul embryon. Les petites figures disposées le long des plans inclinés, sur la droite et sur la gauche, sont alternativement des hommes et des femmes; il y a trois couples de chaque côté : si c'étoit-là un tableau généalogique, il comprendroit six générations. Le tableau de la planche 84 indique également six générations : je dois avouer que cette concordance, loin de confirmer l'explication que j'ai hasardée, me paroît former contre elle une véritable objection, à moins que les deux tableaux ne se rapportent à la même famille ou aux mêmes faits; ce que je n'ai aucun moyen de décider. Je prie le lecteur de se souvenir que ce n'est qu'avec la plus extrême défiance que je me suis risqué à proposer quelques conjectures sur le sens de ces peintures mystérieuses.

Le tableau gravé dans la planche 86 *(fig. 1.re)* me semble présenter un sens plus déterminé. Il est composé de trois scènes qui ne diffèrent entre elles que par quelques signes hiéroglyphiques. La figure principale est un homme dont le corps est ployé à la hauteur des hanches et renversé en arrière : l'organe génital lance un jet de semence qui produit un petit homme. La ligne que décrit la liqueur séminale, est figurée par une suite de globules rouges; des globules semblables partent de la patte d'un scarabée, et vont se rendre dans la bouche de la grande figure humaine. Comme la naissance du petit homme rouge est, sans nul doute, le dernier résultat de toute cette opération, il est constant qu'elle a son commencement dans le scarabée. Ce tableau exprime donc que le scarabée est la source première de l'existence que reçoit l'embryon, et que la grande figure à laquelle cet embryon paroît devoir la vie, n'est qu'un intermédiaire par le moyen duquel elle lui a été transmise.

D'après plusieurs témoignages historiques, on étoit autorisé à regarder le scarabée comme l'emblème de la vie et de la régénération (1). Voilà un monument qui confirme cette opinion : on y voit la peinture vivante des fonctions attribuées à la figure du scarabée dans l'écriture hiéroglyphique; on ne pouvoit pas les représenter d'une manière plus expressive.

Nous devons regretter que le temps n'ait pas permis de copier une plus grande portion des peintures qui ornent les tombeaux des rois, et d'en faire des recueils méthodiques. C'est une riche moisson que nous avons laissée à nos successeurs : si l'on réussit un jour à percer le voile qui couvre les sciences et les institutions des anciens Égyptiens, ce sera sans doute en étudiant les peintures qui ornent les catacombes, qu'on y parviendra. On trouve des grottes dans toutes les parties de l'Égypte; il n'en est aucune qui ne présente de l'intérêt et qui ne puisse fournir quelque notion importante : cependant les tombeaux des rois tiennent le premier rang parmi ces monumens; c'est là que le génie mystérieux des anciens Égyptiens se montre dans toute sa force; c'est là que sont le plus fortement empreintes les

(1) *Voyez* la description des hypogées, par M. Jomard, *s. XII, pag. 377 et suiv.*

traces des croyances extraordinaires sous l'empire desquelles ce peuple incompréhensible a vécu.

Lorsque je visitai les tombeaux des rois, j'étois déjà familiarisé avec les antiquités Égyptiennes; j'avois parcouru les deux rives du Nil, depuis Philæ jusqu'à Thèbes, et j'en avois étudié tous les monumens; j'avois passé vingt-quatre jours auprès des ruines de Thèbes, ardemment empressé et sans relâche occupé de rechercher tout ce qui méritoit d'être connu : la multitude de choses extraordinaires et grandes que je rencontrois tous les jours, en exaltant continuellement mon enthousiasme, finit par l'épuiser; la vue de tant de merveilles m'avoit comme blasé; j'en étois rassasié, je me sentois las d'admirer. Lorsque nous levâmes nos tentes pour les transporter à la vallée des tombeaux, je n'imaginois pas qu'il fût possible de rencontrer encore des objets capables de me donner des sensations nouvelles. Le premier coup-d'œil que je jetai sur les tombeaux des rois, suffit pour me détromper : j'éprouvai une sorte de saisissement; mon ame fut vivement ébranlée; ma curiosité, prête à s'éteindre, se ranima et reprit son ardeur première.

DISSERTATION

SUR LA POSITION GÉOGRAPHIQUE ET L'ÉTENDUE

DE THÈBES,

ET

RECHERCHES HISTORIQUES

RELATIVES A CETTE ANCIENNE CAPITALE,

PAR MM. JOLLOIS ET DEVILLIERS,

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES.

§. I.er

Détermination de la Position géographique de Thèbes, résultant de la comparaison des Observations modernes avec les Témoignages de l'antiquité.

CINQ lieux principaux conservent, comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, des restes de la splendeur de Thèbes : ce sont Karnak, Louqsor, le tombeau d'Osymandyas ou palais de Memnon, Medynet-abou et Qournah. Les longitudes et les latitudes des quatre premiers ont été déterminées par les observations de M. Nouet. Le tableau suivant en offre les résultats :

	LONGITUDES.	LATITUDES.
Karnak	30° 19′ 34″	25° 42′ 57″
Louqsor	30 19 38.	25 41 57.
Tombeau d'Osymandyas	30 18 6.	25 43 27.
Medynet-abou	30 17 32.	25 42 58.

Le même astronome a lié par des triangles les palais de Karnak et de Louqsor, les édifices de Medynet-abou, le tombeau d'Osymandyas ou palais de Memnon, la statue colossale de Memnon et le palais de Qournah. Il a rapporté toute cette opération trigonométrique à une méridienne et à une perpendiculaire passant par

l'angle sud-ouest (1) de la façade du premier pylône du tombeau d'Osymandyas. Voici le résultat de son travail :

	DISTANCES	
	à la PERPENDICULAIRE.	à la MÉRIDIENNE.
Le milieu de la porte du premier pylône de l'ouest du palais de Karnak.....	892m,10, à l'est de la méridienne.	4596m,80, au sud de la perpendiculaire.
Le petit obélisque ou obélisque occidental de Louqsor.....	2728m,00, à l'est de la méridienne.	2650m,40, au sud de la perpendiculaire.
La colonne nord-est des propylées de Medynet-abou.....	890m,50, à l'ouest de la méridienne.	893m,30, au sud de la perpendiculaire.
La tête de la statue colossale de Memnon....	686m,20, à l'ouest de la méridienne.	70m,00, au sud de la perpendiculaire.
Le point du palais de Qournah marqué en *a* sur le plan particulier (voyez la *pl. 41, A. vol. II*).	631m,00, à l'est de la méridienne.	1714m,00, au nord de la perpendiculaire.

Les distances calculées en ligne droite entre les points dont nous venons de donner les positions, sont, savoir :

De Karnak à Louqsor.....	2675m60.
De Karnak à Qournah.....	3260,20.
De Qournah au tombeau d'Osymandyas.....	1826,60.
Du tombeau d'Osymandyas à Medynet-abou.....	1261,30.
De Medynet-abou à Louqsor.....	3991,10.
Du tombeau d'Osymandyas à Louqsor.....	3803,50.
Du tombeau d'Osymandyas à Karnak.....	4682,50.
De Louqsor à Qournah.....	3487,00.
De Karnak à Medynet-abou.....	5490,10.

En considérant l'ensemble des ruines dont nous venons d'assigner les positions, on ne peut douter qu'elles n'appartiennent toutes à l'ancienne capitale de l'Égypte: des restes de temples magnifiques et de vastes palais, des hippodromes, des statues colossales et des obélisques l'annoncent assez. Mais nous allons voir les témoignages de l'antiquité se réunir pour donner à cette opinion tout le caractère de la certitude.

Le plus ancien des historiens voyageurs dont les ouvrages nous sont parvenus, Hérodote (2), fixe la position de la première capitale de l'Égypte par ses distances à la mer et à Éléphantine. Il avoit donné précédemment la distance d'Héliopolis à la mer, évaluée à quinze cents stades (3). Dans le cours de sa narration, il indique positivement qu'il fait usage du stade Égyptien. C'est une mesure astronomique que l'on s'accorde généralement à considérer comme contenue quatre cent mille fois dans la circonférence de la terre (4). Les derniers travaux de M. Gossellin

(1) *Voyez* le plan général de Thèbes, *planche 1.re, A. vol. II.*

(2) *Voyez* la citation n.° 1, à la fin de cette Dissertation, *pag. 440.*

(3) *Voyez* les citations n.os II et III, *pag. 440.*

(4) *Voyez* la Géographie des Grecs analysée, et les Observations préliminaires et générales mises en tête de la traduction de Strabon, par M. Gossellin.

mettent

mettent cette vérité dans tout son jour. Comme, dans notre nouveau système métrique, nous divisons la circonférence du cercle en quatre cents degrés, la longueur d'un degré décimal du méridien terrestre, qui est de cent mille mètres, correspond exactement à mille stades Égyptiens : d'où il suit que la longueur du stade astronomique Égyptien est de cent mètres. Évalué d'après les résultats des dernières opérations faites en France pour déterminer la longueur du méridien terrestre, il équivaut, en anciennes mesures Françaises, à $51^t\ 1^d\ 5^o\ 1^l,421$. Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de remarquer l'emploi du stade de cent mètres dans les monumens de l'Égypte (1) : ce que nous allons dire va confirmer encore le fréquent usage que les Égyptiens en ont fait.

Après avoir donné la distance de quinze cents stades d'Héliopolis à la mer, Hérodote rapporte que, *d'Héliopolis à Thèbes, on remonte le fleuve pendant neuf jours ; ce qui fait quatre mille huit cent soixante stades, ou quatre-vingt-un schœnes.* Ici l'auteur, par une sorte de récapitulation, fait connoître le nombre de stades qui entre dans l'étendue de l'Égypte; il rappelle que ce pays a trois mille six cents stades le long de la mer, ainsi qu'il l'a dit auparavant (2). Il annonce qu'il va donner la distance de Thèbes à la mer à travers les terres [μεσόγαια], c'est-à-dire, en ligne droite, et il la fixe en effet à six mille cent vingt stades : il donne également la distance de Thèbes à Éléphantine, qu'il évalue à dix-huit cents stades. Il résulte donc de l'examen attentif du texte, que les distances de la mer à Héliopolis, de la mer à Thèbes, et de Thèbes à Éléphantine, sont comptées en ligne droite. Or, si l'on prend, sur la grande carte d'Égypte levée par les ingénieurs de l'armée d'Orient, l'intervalle qu'il y a du milieu des ruines de Louqsor, Karnak, Medynet-abou et Qournah, à l'emplacement de l'ancienne ville d'Éléphantine, sur lequel il ne peut y avoir aucune incertitude, on trouve une longueur de cent quatre-vingt mille mètres, mathématiquement égale aux dix-huit cents stades d'Hérodote. La distance de la mer à Thèbes ne peut se vérifier tout-à-fait avec la même exactitude, attendu que l'auteur n'indique pas d'une manière précise le point de départ vers la mer : elle coïncide toutefois fort bien avec celle qu'on prendroit en ligne droite sur la carte d'Égypte, entre la bouche d'Omm-fâreg, près de Peluse, et les ruines maintenant occupées par les villages de Louqsor, Karnak, Medynet-abou et Qournah. Quant aux quinze cents stades comptés par Hérodote, d'Héliopolis à la mer, bien qu'ils ne se rattachent point immédiatement à l'objet que nous avons en vue, nous ferons cependant remarquer qu'ils s'accordent avec la distance qui se trouve sur la carte entre Héliopolis et la bouche d'Omm-fâreg, à une différence près de quelques centaines de mètres, qui peut provenir de l'accroissement qu'a pris le Delta.

Quelques savans (3) ont pensé qu'il y avoit dans le passage d'Hérodote une erreur de calcul, et que le texte devroit indiquer six mille trois cents, et non pas six mille cent vingt stades de la mer à Thèbes : ils se fondent sur ce que

(1) *Voyez* la description de l'hippodrome de Medynet-abou, *sect. I.re, pag. 69*, et la description de Karnak, *sect. VIII, pag. 282.*

(2) Herodot. *Hist.* lib. II, cap. 6.

(3) *Voyez* la note 27 du livre II de la traduction d'Hérodote, par M. Larcher, 2.e édit., *tom. II, pag. 181.*

l'auteur auroit eu l'intention de composer la distance de Thèbes à la mer, de celle de quatre mille huit cent soixante stades, résultant de l'évaluation des neuf journées de navigation comptées pour le trajet d'Héliopolis à Thèbes, et de la distance d'Héliopolis à la mer, déterminée précédemment à quinze cents stades. Nous ne croyons pas qu'on puisse interpréter ainsi le texte d'Hérodote, dont l'examen approfondi nous semble annoncer seulement l'intention de faire une sorte de récapitulation des stades qui entrent dans les principales dimensions de l'Égypte, mais non pas d'indiquer une addition de mesures partielles pour en former une mesure totale. Nous sommes d'autant mieux fondés à nous en tenir à cette opinion, que, d'après l'interprétation que nous avons donnée du texte d'Hérodote, la coïncidence des mesures anciennes et des mesures modernes est plus frappante.

Avant de quitter cette discussion, nous ferons observer qu'Hérodote a fait de la journée de navigation une évaluation qui paroîtra certainement trop foible à ceux qui ont parcouru l'Égypte : en effet, il ne la porte qu'à cinq cent quarante stades ou cinquante-quatre mille mètres (1). En suivant les contours du fleuve sur la carte d'Égypte, on trouve que la distance d'Héliopolis à Thèbes est de six cent quatre-vingt mille mètres environ, ou six mille huit cents stades; ce qui feroit, pour la journée de navigation, sept cent cinquante-cinq stades, ou soixante-quinze mille mètres. Cette évaluation n'est certainement pas trop forte; car nous avons éprouvé nous-mêmes que, dans la saison favorable, on parcourt jusqu'à dix myriamètres (2) par jour : mais il s'agit ici d'un terme moyen, qui présente toujours un certain vague. Aussi ne croyons-nous pas devoir faire usage de cette mesure de quatre mille huit cent soixante stades pour retrouver la position de Thèbes, qui d'ailleurs est fixée avec une exactitude parfaite, par les rapprochemens que nous avons faits précédemment.

Il résulte donc de ce qui précède, que le témoignage d'Hérodote donne le droit de conclure que l'emplacement occupé par les ruines de Karnak, Louqsor, Medynet-abou et Qournah, est bien celui de Thèbes.

Strabon (3), sans donner la distance absolue de Thèbes à quelque point connu, détermine cependant bien la position de cette première capitale de l'Égypte par l'ordre dans lequel il nomme les différentes villes qui bordent l'une et l'autre rive du fleuve. Il place *Abydus* au-dessus de *Ptolemaïs*. Après *Abydus* viennent *Diospolis parva*, aujourd'hui Hoû, ensuite *Tentyra*, *Coptos*, *Apollinopolis parva*, et enfin la ville de Thèbes, connue, au temps de Strabon, sous le nom de *Diospolis magna*. La position de Thèbes, relativement aux villes voisines, est ici trop bien indiquée pour qu'on puisse s'y méprendre; et l'ordre dans lequel se suivent Kous, qui renferme quelques vestiges d'antiquité, et Karnak, qui montre d'immenses débris, est bien le même que celui d'*Apollinopolis parva* et de *Diospolis magna*.

Diodore de Sicile ne détermine point la position géographique de Thèbes; mais les divers rapprochemens déjà faits ne permettent pas de douter que ce qu'il

(1) Environ quatorze lieues de deux mille toises.
(2) Environ vingt-cinq lieues de deux mille toises.
(3) *Voyez* la citation n.° IV, à la fin de cette Dissertation, *pag.* 440.

rapporte de cette ville célèbre ne convienne aux ruines de Karnak, Louqsor, Medynet-abou et Qournah (1).

Ptolémée (2) place le nome de Thèbes et sa métropole, la grande cité de Jupiter ou *Diospolis*, sous le 62.e degré de longitude, compté du méridien de l'île de Fer, et le 25.e degré 30 minutes de latitude. On sait quelle source d'erreurs renferme la détermination des points fixés par Ptolémée, à cause de la fausse évaluation qu'il a faite du degré de longitude, en le fixant à cinq cents stades, au lieu de sept cents qu'il auroit dû lui conserver. On peut consulter à ce sujet les savans ouvrages de M. Gossellin (3). Il ne nous est donc pas possible de conclure rien de précis de la comparaison des longitudes données par Ptolémée, et de celles qui ont été déterminées par les observations les plus récentes; mais on peut remarquer que la latitude de 25° 30′ assignée à *Diospolis* par Ptolémée ne diffère que de douze minutes de la latitude observée à Karnak par M. Nouet. D'ailleurs, l'ordre dans lequel Ptolémée cite les villes qui se trouvent dans les régions élevées de l'Égypte, s'accorde parfaitement avec les ruines que l'on y voit encore; et leur identité ne peut laisser aucune incertitude, si l'on reconnoît dans les villages modernes d'Erment et de Kous les restes des antiques cités d'*Hermonthis* et d'*Apollinopolis parva*.

L'Itinéraire d'Antonin (4) donne la distance de *Contra-Lato* à Thèbes. Nous la rapporterions ici, et nous ferions voir qu'elle diffère peu de celle que l'on prendroit sur la grande carte d'Égypte, s'il ne nous paroissoit plus convenable de déterminer la position de *Contra-Lato*, en partant de celle de Thèbes une fois bien établie.

S. Clément d'Alexandrie, Étienne de Byzance, Eusèbe, Ammien-Marcellin, parlent de la ville de Thèbes sans donner aucun détail sur sa position géographique: ils semblent s'être bornés à ce qu'en ont dit les écrivains qui les ont précédés. Mais nous avons rapproché assez d'autorités pour justifier l'opinion que nous avons avancée, et qui se présentera d'elle-même à tous les voyageurs, que les antiquités renfermées dans Karnak, Louqsor, Medynet-abou, le *Memnonium* et Qournah, sont les restes de la splendeur de Thèbes : cherchons maintenant quelle a pu être l'étendue de cette ville célèbre.

§. II.

De l'Étendue de Thèbes, et de la nature de ses Constructions.

Les écrivains de l'antiquité nous laissent dans quelque incertitude sur l'étendue

(1) *Voyez* la description de Karnak, *sect. VIII de ce chapitre, pag. 281.*

(2) Ptolem. *Geogr.* lib. IV, pag. 108, edit. Francofurt. 1605.

(3) *Voyez* la Géographie des Grecs analysée, et les Observations préliminaires et générales qui sont en tête de la nouvelle traduction de Strabon, par M. Gossellin.

(4) L'Itinéraire d'Antonin marque de Contra-Lato à Thèbes quarante mille pas; ce qui donne 59240 mètres, en évaluant, comme le fait M. Gossellin, le pas Romain à 1m,481 [4pi,561], ou, ce qui est la même chose, le mille Romain de huit stades Olympiques, ou de six cents au degré, à 1481 mètres [760t,107]. Si l'on mesure sur la grande carte d'Égypte la distance qui se trouve entre la position de Contra-Lato, en face d'Esné, et les ruines de Karnak, en suivant les contours du fleuve, on trouve, à peu de chose près, la même distance de 59240 mètres.

de Thèbes, par la contradiction apparente des faits qu'ils avancent. Nous allons tâcher de répandre quelque lumière sur cette question.

Diodore de Sicile (1) donne à la ville de Thèbes un circuit de cent quarante stades. Nous avons eu déja beaucoup d'occasions (2) de faire remarquer que ses récits sont tirés des annales des prêtres de l'Égypte, ou des écrits de voyageurs plus anciens que lui, qui paroissent avoir puisé à la même source. Ainsi il n'y a point de doute qu'il ne fasse mention de stades Égyptiens qui doivent être évalués à cent mètres, d'après les raisons que nous en avons apportées. Il résulte de là que le circuit donné par Diodore à la ville de Thèbes seroit de quatorze mille mètres (3). Cette mesure convient très-bien au contour d'une ligne qui envelopperoit Karnak, Louqsor, Medynet-abou, le *Memnonium*, le tombeau d'Osymandyas, ou palais de Memnon, et Qournah, sans y comprendre Med-a'moud et l'hippodrome de Medynet-abou, qui n'étoient probablement que des dépendances de la ville. Mesuré effectivement sur le plan général de Thèbes (4), ce contour est plus grand que quatorze et moindre que quinze mille mètres, en y comprenant la largeur du fleuve: mais on sent bien qu'après tous les ravages dont Thèbes a été le théâtre depuis tant de siècles, il est difficile maintenant d'en retrouver les limites; et, dans l'état actuel des choses, le résultat auquel nous parvenons, approche trop près de la vérité, pour que nous ne le considérions pas comme entièrement exact.

Strabon (5) rapporte que, de son temps, on retrouvoit des vestiges de la grandeur de Thèbes dans une étendue en longueur [τὸ μῆκος] d'environ quatre-vingts stades. On sait que le stade dont Strabon fait le plus fréquemment usage, est celui qui est contenu deux cent cinquante-deux mille fois dans la circonférence de la terre, et qui, d'après les dernières évaluations faites en France, est de cent cinquante-huit mètres soixante-treize centièmes (6). Les quatre-vingts stades forment donc une longueur de douze mille six cent quatre-vingt-dix-huit mètres (7). C'est en effet là, à peu près, l'étendue qu'occupent, le long des bords du fleuve, toutes les ruines que l'on peut considérer comme appartenant à Thèbes, depuis Med-a'moud jusqu'au petit temple situé au sud de l'hippodrome de Medynet-abou (8); car, bien que ces deux points extrêmes ne soient pas compris dans l'enceinte proprement dite, cependant il est hors de doute qu'ils étoient des dépendances de la ville.

Étienne de Byzance (9) rapporte, d'après Caton, qu'avant que la ville de *Diospolis*, appelée *Hécatompyle*, eût été ruinée par les Perses, elle avoit quatre cents stades de longueur [τὸ μῆκος].

(1) *Voyez* la citation n.° V, *pag. 441.*

(2) *Voyez* principalement la description du tombeau d'Osymandyas, *sect. III de ce chapitre.*

(3) Sept mille cent quatre-vingt-trois toises: un peu plus de trois lieues et demie de deux mille toises.

(4) Voyez la *planche 1, A. vol. II.*

(5) *Voyez* la citation n.° VI, *pag. 441.*

(6) Quatre-vingt-une toises deux pieds sept pouces huit lignes.

(7) Six mille cinq cent quinze toises: trois lieues et un cinquième à peu près.

(8) Voyez *pl. 1, A. vol. II.* Il est difficile de vérifier cette mesure avec une exactitude mathématique, l'auteur ne fixant pas avec précision les points entre lesquels la distance est comptée. Strabon, en indiquant quatre-vingts stades environ, ne paroît point avoir voulu donner une mesure rigoureuse. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait observer, l'incertitude actuelle des limites de Thèbes s'opposeroit toujours à une vérification d'une exactitude parfaite.

(9) *Voyez* la citation n.° VII, à la fin de cette Dissertation, *pag. 441.*

Eustathe, dans ses Commentaires sur Denys le Périégète (1), dit que la ville occupoit un espace de quatre cent vingt stades, sans déterminer si cette étendue doit être considérée comme une longueur ou un contour.

D'Anville (2), pour concilier à-la-fois ces quatre autorités, qui semblent si peu d'accord, propose de substituer, dans Diodore, au mot περίβολον, celui de μῆκος, et au mot μῆκος dans la citation de Caton, celui de περίβολον. Par ces transpositions, qui, suivant le géographe Français, seroient nécessaires pour rétablir les textes altérés, les cent quarante stades de Diodore, considérés comme le diamètre d'une circonférence, étant triplés, donneroient un circuit de quatre cent vingt stades, qui coïncideroit exactement avec la mesure d'Eustathe, et qui ne différeroit que de vingt stades de celle de Caton. Cette explication est ingénieuse, sans doute; mais elle n'est guère probable. Comment supposer, en effet, qu'une altération de texte, de la nature de celle qu'il faut admettre, ait pu avoir lieu dans trois écrivains différens? Quant à nous, nous conviendrons de la difficulté de concilier ces quatre autorités: mais il nous suffit d'avoir montré que les témoignages de Diodore de Sicile et de Strabon n'impliquent point contradiction, et que même ils sont vérifiés par les restes encore subsistans de la splendeur de Thèbes; car il s'agit ici des deux plus anciens écrivains qui parlent de l'ancienne capitale de l'Égypte, qu'ils avoient vue, ou dont ils font mention d'après des voyageurs et des historiens qui l'avoient aussi visitée. Ceux-là seuls peuvent donner des notions exactes sur les lieux dont il nous importe de reconnoître l'état dans la plus haute antiquité. Nous ne voyons pas comment on pourroit faire accorder Caton et Eustathe avec Strabon et Diodore, en admettant même une évaluation différente pour les stades qu'ils emploient; car le plus petit de tous ceux dont on ait fait usage dans l'antiquité, est le stade Égyptien de cent mètres. Évalués d'après ce module, les quatre cents stades de Caton et les quatre cent vingt stades d'Eustathe donneroient quarante à quarante-deux mille mètres [près de onze lieues de deux mille toises]; ce qui excède de beaucoup le contour effectif des ruines de Thèbes, et passe toutes les bornes de la vraisemblance. C'est cependant là l'opinion à laquelle s'est arrêté d'Anville, et qui a été vivement combattue par M. de Pauw (3).

Nous manquerions le but que nous nous sommes proposé, de bien faire connoître l'étendue de la ville de Thèbes, si nous négligions de la comparer, non-seulement aux capitales qui lui ont succédé en Égypte, mais encore à quelques-unes des villes de l'Europe les plus renommées par leur étendue.

Memphis avoit, au rapport de Diodore (4), un contour de cent cinquante stades; ce qui fait quinze mille mètres. Il n'est plus possible maintenant de vérifier cette mesure; car cette ville est, de toutes les capitales de l'Égypte, celle qui a le plus éprouvé les ravages des hommes et du temps. Les débris de ses temples, de ses palais et de tous ses édifices publics, ont servi aux embellissemens d'Alexandrie et

(1) *Voyez* la citation n.° VIII, à la fin de cette Dissertation, *pag. 441.*

(2) *Voyez* les Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, *pag. 201.*

(3) Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois, *tom. II, pag. 55 et suiv.*

(4) *Voyez* la citation n.° IX, à la fin de cette Dissertation, *pag. 442.*

du Kaire. Ses décombres ont été même tellement fouillés, que ce seroit en vain que l'on rechercheroit ses anciennes limites. Si l'on s'en tient donc au témoignage de Diodore, Memphis étoit un peu plus étendue que Thèbes : mais il faut faire attention que les cent quarante stades de contour assignés par Diodore à la ville de Thèbes ne comprennent ni Med-a'moud, ni le temple situé au sud de l'hippodrome de Medynet-abou, qui sont incontestablement des dépendances de cette ancienne capitale.

Le contour présumé de la ville d'Alexandrie (1), au temps des Ptolémées, est de quatorze mille mètres (2), ou cent quarante stades Égyptiens.

Le circuit de la ville du Kaire, capitale actuelle de l'Égypte, est de treize mille cinq cents mètres (3), pris sur une ligne qui envelopperoit toutes les sinuosités (4).

Il résulte de ces rapprochemens, que les villes qui ont tenu successivement le premier rang en Égypte, offrent peu de différence dans l'étendue de leurs contours, et nous sommes portés à croire que Thèbes l'emportoit sur toutes; mais il en est bien autrement, si on la compare à la capitale de la France et à celle de l'Angleterre. En effet, la circonférence de la nouvelle enceinte de Paris, en y comprenant la largeur de la Seine et des routes et chemins, est de vingt-quatre mille six cent seize mètres (5); et les auteurs Anglais portent à vingt-trois milles (6) la circonférence de Londres, comprenant Westminster, Southwark, et les accroissemens qu'a reçus cette vaste cité (7).

La surface renfermée dans la ligne qui envelopperoit Louqsor, Karnak, Medynet-abou, le *Memnonium* de Strabon, le tombeau d'Osymandyas et Qournah, est de dix-sept cent vingt-six hectares (8). En considérant les cent quarante stades, ou quatorze mille mètres, assignés par Diodore au contour de Thèbes, comme une circonférence de cercle, on trouve que la surface qui y seroit comprise est de seize cent trente-deux hectares, peu différens de l'aire que nous venons d'indiquer.

Étienne de Byzance (9) rapporte, d'après Caton, que la ville de *Diospolis* occupoit en surface trois mille sept cents aroures. S'il faut ajouter foi au témoignage d'Hérodote (10), l'aroure est une mesure carrée qui contient cent coudées d'Égypte en tout sens, ou dix mille coudées carrées. Les trois mille sept cents aroures font donc trente-sept millions de coudées carrées, qui, évaluées d'après le module retrouvé à Éléphantine, équivalent à mille vingt-huit hectares (11) à peu près, superficie bien inférieure à celle où sont actuellement éparses les ruines de Thèbes.

(1) *Voyez* la carte générale des côtes, rades, ports, ville et environs d'Alexandrie, *A. vol. V.*

(2) Sept mille cent quatre-vingt-trois toises.

(3) Six mille six cent soixante-dix toises.

(4) *Voyez* le plan du Kaire, *pl. 26, E. M. vol. I.*

(5) Douze mille six cent trente toises.

(6) Dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit toises.

(7) Cette ville immense est maintenant formée de la réunion de plus de quarante-cinq villages, autrefois dispersés autour de la capitale, à des distances très-inégales; et il est très-probable que sa circonférence actuelle, en comprenant quelques terrains vagues, qui tous les jours se couvrent de nouvelles maisons, peut être portée à douze lieues de deux mille toises.

(8) Si l'on retranche de cette surface deux cent cinquante six hectares occupés par le Nil, il restera encore quatorze cent soixante-dix hectares.

(9) *Voyez* le passage cité à la fin de cette Dissertation, n.° VII, *pag. 441.*

(10) *Hist.* lib. II, cap. 168, pag. 155, ed. 1618.

(11) Quatre-vingt-deux arpens.

La surface de la ville du Kaire est de sept cent quatre-vingt-treize hectares (1). Celle de Paris, comprise dans l'enceinte des nouveaux boulevarts, est de trois mille quatre cent quatorze hectares. Quant à celle de Londres, il est difficile de l'évaluer avec quelque exactitude, à cause de l'incertitude de ses limites; mais elle est immense.

Ainsi Thèbes a une superficie plus que double de celle du Kaire, et deux fois moindre que Paris.

Thèbes occupoit-elle les deux rives du fleuve? et tout l'espace renfermé dans le contour qui envelopperoit Karnak, Louqsor, Médynet-abou, le *Memnonium* de Strabon, le tombeau d'Osymandyas et Qournah, étoit-il rempli d'habitations particulières? De quels matériaux ces habitations étoient-elles construites, et quelles étoient les formes que présentoit leur architecture? Voilà les questions que l'on cherche à résoudre, après avoir examiné avec détail toute la partie de la plaine de Thèbes où se trouvent des ruines. Si l'on doit s'en rapporter aux témoignages de Strabon, de Diodore et de Juvénal, on ne peut douter que Thèbes n'existât sur les deux rives du fleuve. Il paroît extrêmement probable aussi, quoiqu'on ne puisse pas l'affirmer d'une manière positive, que tout l'espace compris entre les ruines actuelles et les deux rives du Nil renfermoit des habitations. L'énorme quantité de décombres et de débris de terres amoncelés à Karnak, à Louqsor, à Medynet-abou et à Qournah, ne permet point de douter qu'il ne faille voir ici le résultat de la destruction des maisons particulières. A la vérité, l'espace intermédiaire, celui sur-tout qui, du côté de la Libye, avoisine la rive du fleuve, n'offre point de semblables monticules, et par conséquent aucune trace d'habitations. Mais n'avons-nous pas fait voir que, dans une portion de cette même plaine, dont la surface est maintenant tout-à-fait unie, il a existé un monument considérable (2) qui a été presque entièrement détruit, ou dont les fondations sont actuellement recouvertes par les dépôts du Nil! Quatre ou cinq mètres de hauteur de limon, depuis l'érection des colosses de la plaine de Thèbes, ne sont-ils pas suffisans pour avoir fait disparoître les débris des habitations particulières qui ont pu exister sur les bords du fleuve! Si la même cause n'a point produit en apparence le même effet dans l'emplacement de Karnak, de Louqsor, de Medynet-abou et de Qournah, c'est que, Thèbes étant successivement déchue de son ancienne splendeur, les habitations n'ont pas été entretenues ou renouvelées dans toute l'étendue de sa surface; elles ont été restreintes dans des limites moins considérables, où se voient entassés maintenant les débris des maisons de tous les siècles. Ainsi les restes des constructions faites au temps des anciens Égyptiens ont servi de fondations à celles qui ont été élevées sous le gouvernement des Perses, des Grecs et des Romains, et celles-ci ont, à leur tour, cédé la place aux maisons bâties sous le gouvernement des Arabes et dans des temps encore plus modernes. On sait que les Égyptiens actuels ne réparent point leurs habitations lorsqu'elles tombent en ruine: il leur est plus commode et

(1) Dix-huit cent quatre-vingt-trois arpens et soixante-dix-huit perches, à raison de vingt pieds pour la perche et de cent perches pour l'arpent. Nous devons ce résultat à M. Jacotin, qui a bien voulu nous le communiquer.

(2) *Voyez* la description des colosses de la plaine de Thèbes, *sect. II de ce chapitre, pag. 92.*

plus avantageux d'en construire de nouvelles. Si les anciens Égyptiens en faisoient autant, il n'y a plus de quoi s'étonner de l'accumulation des décombres que l'on voit sur l'emplacement des villes anciennes.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous avons supposé que les matériaux employés dans la construction des maisons particulières étoient formés du limon du Nil, et que c'étoient des briques séchées au soleil. C'est en effet là l'opinion qui paroît la plus vraisemblable à quiconque a parcouru le pays. Probablement il y avoit un petit nombre d'habitations particulières bâties en pierres; quelques-unes subsistent encore (1), ainsi que les palais et les temples : mais la plus grande partie étoit indubitablement construite en briques.

Quant à l'architecture de ces maisons, il est difficile de rien établir, puisque tous les documens manquent à-la-fois. Nous n'avons, pour nous guider, que le seul témoignage de Diodore de Sicile (2), qui rapporte que les maisons de Thèbes s'élevoient jusqu'à quatre et cinq étages: nous ne pensons pas toutefois qu'il faille se représenter ces étages comme ceux de nos habitations modernes; ils avoient sûrement peu d'élévation. Si les maisons de Thèbes avoient quelque ressemblance avec celles de la capitale actuelle de l'Égypte, on pourroit dire véritablement qu'elles avoient plusieurs étages, sans cependant être très-élevées. En effet, les bâtimens du Kaire se composent d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel sont de vastes pièces dont les plafonds s'élèvent jusqu'au sommet de l'édifice; mais plusieurs étages de petites chambres sont presque toujours contigus à ces grands appartemens : d'ailleurs, il y a lieu de croire que les anciens Égyptiens n'avoient pas de maisons très-vastes; et si l'on juge des habitations des particuliers par les palais des rois, on peut hasarder, sur leurs distributions, quelques conjectures plus ou moins probables. Nous avons dit (3) qu'à Louqsor et à Karnak les souverains occupoient les immenses salles hypostyles, qu'ils y passoient la plus grande partie du jour, et qu'ils avoient en outre de petits appartemens, construits en granit, où ils pouvoient se retirer. Il nous semble que les habitations particulières devoient offrir des dispositions analogues : elles devoient renfermer principalement une grande pièce où l'air circuloit avec facilité, où l'on étoit à l'abri de la chaleur du jour, et où l'on traitoit les affaires; elles devoient avoir aussi de petits appartemens où l'on se retiroit pendant la nuit. Voilà les convenances générales auxquelles il a toujours fallu satisfaire en Égypte; elles sont commandées par le climat; nous les voyons observées dans les anciens palais encore subsistans; elles le sont dans les maisons modernes: pourquoi ne l'auroient-elles point été dans les habitations particulières des anciens Égyptiens, à une époque où la civilisation et les arts étoient parvenus à un grand degré de perfection! Nous sommes loin toutefois de pouvoir rien dire de précis sur les formes qui ont été choisies pour satisfaire à ces convenances : il est très-vraisemblable que les maisons étoient terminées par des terrasses où les

(1) *Voyez* la description des ruines de Karnak, *sect. VIII de ce chapitre*, et la *planche 16, A, vol. III.*

(2) Ὁμοίως δὲ καὶ τὰς τῶν ἰδιωτῶν οἰκίας, ἃς μὲν πρώτους, ἃς δὲ πεντωρόφους κατεσκεύασαν.

Hunc etiam privatorum domos, alias ad quartam, alias ad quintam contignationem, eduxisse. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. 1, pag. 54, tom. 1, edit. 1746.)

(3) *Voyez* les descriptions des ruines de Louqsor et de Karnak, *sect. VII et VIII de ce chapitre.*

habitans

habitans de Thèbes passoient les nuits d'été, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans tout le pays.

La mosaïque de Palestrine (1) offre la représentation de quelques maisons Égyptiennes au temps des Romains; mais peut-on en tirer avec confiance des conséquences sur la forme des maisons Égyptiennes dans des temps plus éloignés?

Quant à la disposition des habitations les unes par rapport aux autres, il est probable qu'elles étoient contiguës et qu'elles formoient des rues étroites. Cette dernière condition est indispensable dans un climat aussi ardent que celui de l'Égypte, sur-tout à la latitude de Thèbes; on s'y est au moins conformé dans toutes les villes modernes.

Une opinion qui n'est point opposée à celle que nous venons d'avancer sur la composition de la ville de Thèbes, et qui se présente d'elle-même à ceux qui ont parcouru l'Égypte, consisteroit à supposer que Karnak, Louqsor, Medynet-abou, le *Memnonium* de Strabon, le tombeau d'Osymandyas et Qournah, étoient des monumens isolés, autour desquels étoient groupées des maisons particulières, dans une étendue plus ou moins considérable. C'étoient peut-être autant de petites villes dont l'ensemble formoit la grande cité de Thèbes. De nos jours même, on donne encore, dans ce pays, à la réunion de plusieurs villages, un seul nom générique. C'est ainsi, pour nous en tenir à un seul exemple particulier, que, dans la haute Égypte, on donne le nom de *Darâoueh* à la réunion de plusieurs villages situés dans le même canton. Nous avons eu tant de fois occasion de remarquer en Égypte la conservation des anciens usages, que l'opinion que nous venons d'avancer, peut être soutenue avec quelque vraisemblance.

Nous ne quitterons point ce sujet, sans rappeler que c'est du côté de la Libye que se trouve située la *Necropolis* (2) des anciens habitans de Thèbes. Quelques monumens dont il subsiste encore de magnifiques restes, tels que le tombeau d'Osymandyas (3), semblent avoir été communs aux vivans et aux morts. Toutes les autres sépultures encore existantes sont creusées dans la montagne Libyque.

§. III.

De l'Étymologie du nom de THÈBES, et des différentes Dénominations que la première Capitale de l'Égypte a portées dans l'antiquité.

PLUSIEURS écrivains ont cherché à découvrir l'étymologie du nom de *Thèbes*. On sait que cette dénomination a été commune à plusieurs villes de l'antiquité. Selon Varron *(de Re rustica)*, le mot de *Tebes*, écrit sans aspiration, désignoit, chez les Béotiens, une colline, un lieu élevé; et d'Anville (4) pense, d'après cela, que la ville de Thèbes, située dans la partie la plus élevée de l'Égypte, a pu tirer son nom de cette position : d'autres croient que le nom de *Thèbes* n'étoit autre

(1) *Voyez* l'Explication de la mosaïque de Palestrine par l'abbé Barthélemy, 1760, in-4.°

(2) *Voyez* l'introduction, *pag. 15*.

(3) *Voyez* la section III de ce chapitre.

(4) *Voyez* les Mémoires de d'Anville sur l'Égypte, *pag. 200*.

chose, dans l'ancienne langue des Égyptiens, que celui de *Thbaki* [la ville], donné par métonymie à la capitale de l'empire (1); et l'on ne peut nier, en effet, que Thèbes n'ait eu assez d'importance pour porter par excellence le nom de *ville*.

Quelques auteurs ont proposé de faire dériver le nom de *Thèbes* de l'hébreu *teybah* (2), qui veut dire une arche, un vaisseau. On sait que les habitans de Thèbes étoient adonnés au culte du soleil : les Égyptiens supposoient que, dans leur cours, le soleil et les astres étoient transportés sur des barques; et c'est ce qu'ils ont exprimé dans tous leurs monumens, et particulièrement dans leurs tableaux astronomiques (3). Cette étymologie nous paroît d'autant plus raisonnable, que, d'après les relations que les Hébreux ont eues en Égypte, ce mot peut avoir été emprunté par eux de la langue Égyptienne.

Un voyageur moderne, M. Bruce, a cru reconnoître dans la dénomination de *Medynet-abou*, qu'il écrit *Medynet-tabou*, la conservation du nom de la ville de Thèbes, le mot de *Medynet* signifiant *ville*. Cette remarque seroit précieuse, si l'orthographe du nom étoit telle que le voyageur l'indique : mais on doit écrire *Medynet-abou;* et ce nom, en prenant le second mot dans un sens qui lui est souvent donné, veut dire *ville du saint :* c'est-là très-probablement un reste de l'ancienne dénomination de cette partie de la ville de Thèbes que l'Itinéraire d'Antonin fait connoître sous le nom de *Papa*. La correspondance du mot Latin *papa* et du mot Arabe *abou* nous paroît toutefois certaine. Quelques personnes écrivent *Medynet-habou*. D'autres, en lisant *Medynet-abou*, et en restreignant ce nom à la signification de *ville du père*, ont avancé que Sésostris a fait bâtir, en mémoire de son père, la partie de la ville de Thèbes où se trouvent les magnifiques monumens (4) que nous avons décrits. C'est aux orientalistes à apprécier toutes ces conjectures; toujours est-il certain que les édifices de Medynet-abou ont rapport aux vastes conquêtes de Sésostris (5).

Les Hébreux paroissent nous avoir conservé le nom que portoit la ville de Thèbes; ils la désignent en effet sous le nom de *No-ammoun*, qui veut dire mot à mot, dans l'ancienne langue des Égyptiens, *ville d'Ammon*, ville adonnée au culte du soleil, considéré dans le belier, le chef des signes du zodiaque. Les *Septante* ont rendu ce mot par μερίδα Ἀμμὼν *portion* ou *possession d'Ammon*. C'est le nom que les Grecs ont traduit par *Diospolis*, ou *ville de Jupiter :* cependant il paroît qu'au temps des Romains cette dénomination de *Diospolis* n'étoit plus donnée à tout ce qui, dans la haute antiquité, avoit porté le nom de *Thèbes;* mais qu'elle devoit être plus particulièrement appliquée à la partie de l'ancienne ville qui comprend Karnak et Louqsor, et à tout l'espace qui existe entre ces deux endroits sur la rive orientale du fleuve. En effet, Strabon (6) dit positivement que c'étoit là qu'étoit la ville à l'époque où il voyageoit en Égypte, et il a soin d'observer que, sur la rive opposée,

(1) M. Marcel a avancé la même opinion dans une des notes de son Mémoire sur les inscriptions Koufiques, *É. M. tom. I, pag. 525.*

(2) תיבה, *arca, navis.*

(3) *Voyez* les dessins que nous avons recueillis de ces monumens, *A. vol. I et IV.*

(4) *Voyez* la description des monumens de Medynet-abou, *sect. I.re de ce chapitre.*

(5) *Voyez* la même description, *pag. 59 et suiv.*

(6) *Voyez* la citation du passage de Strabon, dans la description des colosses de la plaine de Thèbes, *sect. II de ce chapitre, pag. 117.*

il existoit une autre partie de Thèbes où se trouvoit le *Memnonium*. Nous ne rappellerons point ce que nous avons dit à ce sujet (1); mais nous ferons seulement remarquer que le *Memnonium* de Strabon est indiqué dans Ptolémée (2) sous le nom de *Memnon*. Ce géographe y place, un peu loin du fleuve, un bourg qu'il appelle *Tatyris*. La ressemblance de ce nom avec celui de *Phaturites* donné par Pline (3) à l'un des nomes situés dans la même partie de l'Égypte, a fait penser à d'Anville (4) que le *Memnon* de Ptolémée est le même lieu que le *Phaturites* de Pline, et nous sommes entièrement de cette opinion. Ainsi le *Memnonium* de Strabon, le *Memnon* de Ptolémée, et le chef-lieu du nome *Phaturites* de Pline, sont un seul et même endroit qui n'offre plus maintenant la moindre trace d'habitation.

Il résulte donc de tout ce que nous venons de dire, que Thèbes, lorsqu'elle eut perdu son ancienne splendeur, fut partagée en différentes villes ou bourgs, qui ont pris divers noms et ont été même des chefs-lieux de nomes particuliers. Peut-être cet état n'étoit-il que la continuation de ce qui avoit existé plus anciennement; et nous trouverions, jusqu'à un certain point, dans ce rapprochement, de quoi justifier la conjecture que nous avons hasardée (5) sur la composition de la ville de Thèbes.

§. IV.

Examen d'un Passage d'Homère sur la ville de Thèbes.

THÈBES est trop connue sous le nom d'*Hécatompyle* (6), ou ville aux cent portes, pour que nous ne cherchions point à découvrir quel a pu être le motif de cette dénomination fastueuse. C'est Homère qui l'a employée le premier. Ses vers ont rendu Thèbes célèbre dans l'antiquité, et ont fait à cette ville une renommée qui s'est soutenue jusqu'à ces temps modernes, où les merveilles qu'elle renferme étoient encore ignorées. On sait qu'en général le prince des poëtes imprime aux objets dont il parle, un cachet ineffaçable; ce qui est particulièrement fondé sur les connoissances très-étendues et très-variées qu'il avoit acquises dans ses voyages. En effet, on ne cite pas seulement les ouvrages d'Homère comme des chefs-d'œuvre de poésie, mais tout le monde s'accorde encore à les regarder comme des recueils précieux où l'histoire des temps anciens et la peinture des mœurs sont retracées avec fidélité, et qui offrent des descriptions géographiques très-exactes des lieux que le poëte avoit lui-même parcourus. Quoique, depuis ces temps éloignés, l'aspect du sol ait changé, que la mer ait envahi des terrains où l'on voyoit autrefois des champs cultivés, tandis qu'il s'est formé des attérissemens dans des lieux jadis couverts par les eaux, on reconnoît cependant encore, dans l'état actuel des choses, la vérité des descriptions dont les poëmes d'Homère sont remplis. Est-il donc surprenant qu'on les consulte dans beaucoup de circonstances étrangères

(1) *Voyez* la description des colosses de la plaine de Thèbes, *sect. II de ce chapitre.*

(2) Ptolem. *Geograph.* lib. IV, pag. 107, edit. Francofurt. 1605.

(3) *Natur. Hist.* lib. V, cap. 9.

(4) *Voyez* ses Mémoires sur l'Égypte, *pag. 206.*

(5) Voyez *pag. 425.*

(6) Juvenal. *sat. XV*; Dion. *Orbis descriptio*, vers. 250; Nonnus, *Dionys.* lib. IV; Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. I; Strab. *Geogr.* lib. XVII, pag. 815, &c.

à la poésie, et qu'on les regarde en quelque sorte comme le *compendium* des connoissances humaines, à l'époque éloignée dont ils retracent le souvenir! Ainsi la réputation de grandeur et de magnificence qu'Homère a faite à Thèbes, a été confirmée par tous les écrivains anciens et modernes, d'après ce que le poëte rapporte de cette antique cité au livre IX de l'Iliade. On y voit en effet qu'Agamemnon voulant forcer les Grecs à prendre la fuite, Diomède et Nestor s'y opposent. A la persuasion de Nestor, on envoie des députés à Achille pour l'engager à reprendre les armes. Celui-ci refuse de céder à leur prière : il se plaint avec amertume d'avoir été trompé et offensé par Agamemnon; et pour prouver que rien au monde ne peut le fléchir, il dit que, quand Agamemnon lui donneroit dix fois et vingt fois autant de richesses qu'il lui en promet, quand il y ajouteroit encore toutes celles qui arrivent à Orchomène, toutes celles que renferme Thèbes d'Égypte, dans laquelle il y a beaucoup de trésors cachés, qui a cent portes par chacune desquelles sortent deux cents hommes avec des chevaux et des chars, on ne le détermineroit point à reprendre les armes.

Οὐδ' εἴ μοι δεκάκις τε καὶ εἰκοσάκις τόσα δοίη,
Ὅσσα τέ οἱ νῦν ἔστι, καὶ εἴ ποθεν ἄλλα γένοιτο,
Οὐδ' ὅσ' ἐς Ὀρχομενὸν ποτινίσσεται, οὐδ' ὅσα Θήβας
Αἰγυπτίας, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται,
Αἵ θ' ἑκατόμπυλοί εἰσι, διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστην
Ἄνέρες ἐξοιχνεῦσι σὺν ἵπποισι καὶ ὀχεστῷν.
Iliad. lib. IX, v. 379.

Ce texte, mal interprété, a donné lieu à des opinions outrées sur la force militaire et sur l'étendue de Thèbes; mais il est cependant évident qu'il ne suppose pas l'existence de plus de vingt mille chariots armés en guerre. Comme nous savons d'après les scènes militaires sculptées sur les murs des palais Égyptiens (1), que presque toujours un seul guerrier est monté dans un char et suffit à le conduire en même temps qu'il lance des flèches et combat son ennemi, il n'y a vraiment rien d'extraordinaire dans la force militaire que le poëte suppose à une ville qui offre encore aujourd'hui d'immenses vestiges de grandeur et de magnificence. Homère ne peut donc être même taxé d'une sorte d'exagération permise dans la poésie. Voyons s'il en est ainsi pour les cent portes qu'il attribue à l'ancienne capitale de l'Égypte.

Dans tout l'emplacement des ruines de Thèbes, on ne rencontre que des enceintes particulières destinées à isoler et à renfermer les monumens publics : nulle part on n'aperçoit de traces d'une enceinte générale qui auroit enveloppé toute la ville, et par conséquent nul vestige des cent portes indiquées par Homère, s'il faut se représenter des portes telles que celles qui donnent entrée dans nos cités modernes. D'ailleurs la saine raison se refuse à admettre une ville aussi immense que le supposeroit l'existence de ces cent portes. Paris, dont la circonférence est presque double (2) de celle de Thèbes, n'a que cinquante-deux issues. Les anciens

(1) *Voyez* les sections I, III, VII et VIII de ce chapitre. (2) *Voyez* ce que nous avons rapporté *pag.* 422.

eux-mêmes, en citant le passage d'Homère, ont cherché à en donner une interprétation sous ce rapport. C'est ainsi que Diodore de Sicile (1) pense que Thèbes n'a jamais eu cent portes, mais que le surnom d'*Hécatompyle* lui vient des grands et nombreux vestibules de temples et de palais dont elle est remplie. C'est, à notre avis, l'opinion la plus raisonnable que l'on puisse se former à ce sujet. A l'autorité de Diodore de Sicile se joint l'habitude que l'on a de temps immémorial dans l'Orient, d'appeler du nom de *portes* les palais et les maisons des grands. Nous en retrouvons à Thèbes même la conservation dans la dénomination de *Bybân el-Molouk*, c'est-à-dire, portes des rois, donnée aux magnifiques tombeaux creusés dans la vallée voisine de Qournah. Actuellement encore, dans les pays Orientaux, le principal luxe des habitations consiste dans la porte unique qui y donne entrée; c'est là que l'on fait la conversation, et que l'on donne une espèce d'audience et d'hospitalité. C'est ainsi probablement que l'on a fait de tout temps en Égypte. Homère a voulu peindre ces usages à grands traits; et tout le merveilleux qu'on a vu dans ses vers, vient des lecteurs, et non du poëte.

Plusieurs voyageurs, prenant le passage d'Homère au pied de la lettre, ont recherché les vestiges des cent portes de Thèbes. L'un d'eux (2) a cru les voir dans les cent montagnes qui avoisinent la ville et où sont creusés les tombeaux des rois. Il seroit aussi difficile d'assigner sur les lieux les cent montagnes dont parle le voyageur, que les cent portes dont parle le poëte.

S'il falloit s'écarter de l'interprétation que nous venons de donner du passage d'Homère, nous serions plutôt portés, comme nous l'avons déjà insinué, à voir les cent portes de Thèbes dans les nombreuses ouvertures du vaste hippodrome (3) de Medynet-abou, et dans celles qui ont dû probablement exister dans l'enceinte située au sud-est de Louqsor. C'est en effet par ces portes que sortoient les troupes nombreuses que l'on réunissoit très-probablement dans ces hippodromes, à des époques et dans des circonstances déterminées.

Le passage d'Homère, interprété et analysé comme nous venons de le faire, ne présente rien d'incroyable; mais il a été l'origine et la source première de toutes les exagérations que se sont permises sur la ville de Thèbes les écrivains qui sont venus après le poëte, et sur-tout ses commentateurs. Strabon, Diodore de Sicile, Juvénal et Pomponius Mela, ont fait usage du passage d'Homère en enchérissant encore sur le merveilleux qu'ils ont cru y apercevoir; mais parmi ces écrivains on doit plus particulièrement distinguer Pomponius Mela (4). En effet, il ne se contente pas de dire d'après Homère que la ville avoit cent portes; mais il ajoute, sur des

(1) Ἔνιοι δέ φασιν οὐ πύλας ἑκατὸν ἐσχηκέναι τὴν πόλιν, ἀλλὰ πολλὰ καὶ μεγάλα προπύλαια τῶν ἱερῶν, ἀφ' ὧν Ἑκατόμπυλον ὠνομάσθαι, καθαπερεὶ πολύπυλον.

Tametsi sunt qui non centum portas habuisse urbem asserant, sed multa et ingentia templorum vestibula; unde Hecatompylus *à centum, hoc est, multis portis cognominata sit.* (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. 1, tom. 1, pag. 55, edit. 1746.)

(2) M. Bruce, dans son Voyage aux sources du Nil. Voyez *tom. I, pag. 149*, traduction de M. Castera.

(3) *Voyez* les sect. I.re et VII de ce chapitre.

(4) *Viginti millia urbium Amasi regnante habitarunt, et nunc multas habitant. Earum clarissimæ, procul à mari, Saïs, Memphis, Syene, Bubastis, Elephantis, et Thebæ; uti quæ (ut Homero dictum est) centum portas, sive (ut alii aiunt) centum aulas habent, totidem olim principum domos; solitasque singulas, ubi negotium exegerat, dena armatorum millia effundere.* (Pomp. Mel. *de situ orbis libri tres*, lib. 1, cap. IX, pag. 65, ex edit. Abrahami Gronovii, 1782, in-8.°)

rapports vagues et incertains, que Thèbes renfermoit cent palais, de chacun desquels il sortoit dix mille hommes armés, ce qui porteroit la milice de Thèbes à un million d'hommes. Cette exagération paroîtra toutefois peu de chose, si on la compare à celle d'un commentateur d'Homère (1), qui prétend que la ville renfermoit trente-trois mille rues, qu'elle occupoit une surface de trois mille sept cents aroures, qu'elle avoit cent portes, sept millions d'habitans, et que de chacune de ses portes il sortoit dix mille soldats, mille cavaliers et deux cents chariots armés en guerre. On ne peut renfermer en moins de lignes plus de contradictions et d'absurdités : car comment admettre que, dans un espace de trois mille sept cents aroures, qui présente une surface (2) bien moindre que celle qui est occupée par l'emplacement des ruines encore subsistantes, il ait pu exister une ville qui auroit renfermé trente-trois mille rues! Paris n'en renferme pas deux mille; et cependant, d'après toutes les probabilités, sa surface est beaucoup plus considérable (3) que ne l'a jamais été celle de Thèbes. On ne porte qu'à six mille le nombre des rues de Londres, la plus grande ville qui ait jamais existé. Que penser aussi du nombre prodigieux d'un million d'hommes armés, ou de sept millions d'habitans renfermés dans une seule et même cité! La note du commentateur paroît être un rapprochement fait sans critique et sans discernement de tout ce que les anciens ont pu dire, non pas seulement de la ville de Thèbes, mais bien de toute l'Égypte ; car Hérodote et Aristote (4) nous apprennent positivement que ce pays étoit appelé autrefois du nom de *Thèbes*, qui étoit celui de sa capitale. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui l'Égypte s'appelle *Messir*, du nom de *Mesr* que porte le Kaire, sa capitale actuelle. Les sept millions d'habitans que le commentateur donne à la ville de Thèbes, ne sont autre chose que la population que Diodore accorde à l'Égypte à l'époque où elle a été le plus peuplée (5) ; car l'historien convient que de son temps cette population ne s'élevoit pas à plus de trois millions d'hommes. Il est probable aussi que le mot de κώμας doit être traduit par *villes* ou *villages*, et que le commentateur que nous avons cité aura eu l'intention de rappeler, non pas le nombre des rues de Thèbes, mais bien les trente-trois mille villes qui, selon Théocrite (6), existoient en Égypte sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

A la vérité, Diodore de Sicile, en répétant de semblables assertions, semble leur donner quelque crédit. On conçoit pourtant que la vanité des prêtres de l'Égypte a pu mettre en avant de pareils faits; mais il est très-difficile d'y ajouter foi, lorsqu'on sait que le pays ne renferme pas actuellement plus de deux mille cinq cents villes ou villages, que sa population ne s'élève pas à plus de deux millions trois cent mille habitans, et que la surface du terrain cultivable est à peu près de dix-huit cents lieues carrées. Quelque bien gouvernée qu'ait pu être l'Égypte dans l'antiquité, on n'attribuera jamais à l'excellence de ses lois des résultats aussi exagérés que ceux que nous avons cités.

(1) *Voyez* la citation n.° X, à la fin de cette Dissertation, *pag. 442.*

(2) *Voyez* ce que nous avons dit *pag. 422.*

(3) Voyez *pag. 423.*

(4) Πάλαι αἱ Θῆβαι Αἴγυπτος ἐκαλέετο. (Herod. *Hist.* lib. II, pag. 96, edit 1618.) — Τὸ ἀρχαῖον ἡ Αἴγυπτος Θῆβαι καλούμενη. (Arist. *Meteor.* I, cap. 14.)

(5) *Voyez* la citation n.° XI, à la fin de cette Dissertation, *pag. 442.*

(6) *Idylle XVII.*

Strabon (1) et Tacite (2), d'après les interprétations des monumens Égyptiens, portent la milice de Thèbes, l'un à un million d'hommes, et l'autre à sept cent mille. Mais tous ces renseignemens ont une origine commune : c'est le produit de la vanité des prêtres de l'Égypte. Il faut savoir les réduire à leur juste valeur.

Quoique le texte d'Homère, sur la force militaire de Thèbes, ne présente rien de trop exagéré, cependant il y a quelque raison de croire que les vingt mille chariots armés en guerre dont le poëte fait mention, étoient ce que fournissoit dans cette arme l'Égypte toute entière ; car Diodore de Sicile (3) rapporte que, de son temps, on montroit encore, depuis Memphis jusqu'à Thèbes, sur la rive occidentale du fleuve, les fondations de cent écuries qui pouvoient contenir chacune deux cents chevaux. Ainsi la portion des forces militaires de l'Égypte qui consistoit dans les chars armés en guerre, ne restoit pas seulement à Thèbes, mais elle étoit répandue sur toute la surface du pays. Elle se réunissoit probablement dans la capitale, à de certaines époques et dans des circonstances extraordinaires, telles que la célébration de quelques fêtes solennelles, ou le départ pour quelques expéditions lointaines ; car, malgré l'autorité de l'un des plus grands hommes du siècle dernier, on ne peut nier que les Égyptiens n'aient été conquérans. « Jamais, dit Voltaire (4), dans les » temps connus, les Égyptiens ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez » eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent, puis Nabuchodonosor, » Cyrus, Cambyse, Ochus, Alexandre, César, Auguste, le calife Omar, les » Mamlouks de Colchos, et enfin Sélim. Il est vrai, continue l'historien, qu'un » peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant; témoin les Grecs et les Ro- » mains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains que de » celle de Sésostris. » Au temps de Voltaire, où l'Égypte n'étoit pas connue, on pouvoit s'exprimer ainsi : mais, maintenant que l'expédition Française a fait découvrir des monumens encore subsistans, qui attestent les conquêtes et les actions glorieuses d'Osymandyas (5), de Sésostris (6), et d'autres rois guerriers dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais dont les traits sont encore gravés sur la pierre, est-il possible de douter des expéditions militaires des anciens Égyptiens ! et peut-on refuser de se rendre à la conviction qui doit nécessairement résulter de la conformité des documens épars de l'histoire avec la série non interrompue des faits transmis dans les bas-reliefs historiques des palais de Thèbes, où l'on voit des représentations de batailles (7), des passages de fleuves, des siéges de forteresses, des combats sur des chars! Il faut donc admettre que l'état d'humiliation dans lequel les Égyptiens sont depuis si long-temps, a été précédé d'un période éclatant de victoires et de conquêtes.

(1) *Voyez* la citation n.° XII, à la fin de cette Dissertation, *pag. 442.*

(2) *Voyez* la citation que nous avons faite de cet historien, *pag. 244, note 2.*

(3) *Voyez* la citation n.° XIII, à la fin de cette Dissertation, *pag. 442.*

(4) *Voyez* l'Essai sur les mœurs.

(5) *Voyez* la description du palais de Memnon ou tombeau d'Osymandyas, *sect. III de ce chapitre, pag. 121.*

(6) *Voyez* la description de Medynet-abou, *sect. I.re de ce chapitre, pag. 21.*

(7) *Voyez* les descriptions de Medynet-abou, du palais de Memnon ou tombeau d'Osymandyas, de Louqsor et de Karnak.

§. V.

Origine et Fondation de Thèbes.

Il est difficile de rien dire de satisfaisant sur l'origine de Thèbes : les écrivains les plus recommandables nous laissent à ce sujet dans la plus grande incertitude. Les uns, en attribuant aux dieux la fondation de cette ville, semblent indiquer par-là qu'elle se perd dans la nuit des temps ; d'autres la font dater du temps des plus anciens rois d'Égypte dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Diodore de Sicile convient que non-seulement les écrivains, mais encore les prêtres de l'Égypte eux-mêmes, ne sont pas, sur ce point, du même sentiment (1). Il s'accorde avec Hérodote pour reporter très-haut dans l'antiquité l'époque des premiers rois Égyptiens, et ces deux auteurs ne font pas mention de moins de douze à quatorze mille ans avant notre ère (2). Platon (3), qui avoit fréquenté les colléges des prêtres, et qui avoit séjourné à Thèbes, rapporte que, dix mille ans avant lui, les Égyptiens sculptoient et dessinoient ; ce qui a dû nécessairement avoir lieu à Thèbes, qui remonte à l'origine de l'empire Égyptien. Les monumens astronomiques que nous avons découverts dans plusieurs temples du Sa'yd et dans les tombeaux des rois de Thèbes, annoncent des connoissances qui ne peuvent être que le résultat d'observations faites pendant une longue suite de siècles. Il n'est point hors de propos de remarquer aussi le concours unanime de tous les témoignages des historiens et des philosophes Grecs et Romains, pour reconnoître dans les Égyptiens un des plus anciens peuples. Tout semble donc prouver qu'il faut reporter bien au-delà des temps historiques de la Grèce l'époque où l'on a jeté les premiers fondemens d'une ville qui devoit attester à jamais la puissance des Égyptiens. Ajoutons à toutes ces considérations, que la plupart des édifices de Thèbes portent des marques incontestables d'une grande vétusté. C'est un fait qui n'est pas de nature à produire une forte impression sur ceux qui n'ont point vu les monumens ; mais il porte la conviction dans l'esprit de ceux qui ont pu, sur les lieux mêmes, comparer entre eux les édifices de l'ancienne Égypte. En effet, dans un pays où il n'existe, pour ainsi dire, aucune cause de destruction, où le ciel n'est jamais couvert de ces nuages qui, dans nos climats, versent ces pluies si destructives de nos édifices, où l'on n'éprouve point l'alternative de la sécheresse et de l'humidité, de la chaleur et du froid, des traces d'antiquité telles que celles qu'on observe sur les monumens de Thèbes (4), ne peuvent être que le résultat d'une cause qui a dû exercer son action d'autant plus de temps, qu'elle est de nature à produire des effets moins sensibles. Il faut remarquer encore que la plupart de ces vieux édifices de Thèbes sont construits avec des débris d'autres monumens qui étoient peut-être eux mêmes tombés de vétusté (5).

(1) *Voyez* les citations n.os V et XIV, *pag. 441 et 443.*

(2) *Voyez* le canon chronologique des rois d'Égypte, selon les systèmes de Diodore et d'Hérodote, *tome VIII* de la nouvelle édition de la traduction de M. Larcher, *pag. 73 et 125.*

(3) *De Legibus*, lib. II. *Voyez* la citation n.° I, *pag. 299.*

(4) *Voyez* la description de Karnak, *section VIII, pag. 269.*

(5) *Voyez* la description de Karnak, *sect. VIII de ce chapitre.*

§. VI.

Thèbes a été la capitale d'un Empire qui ne se bornoit pas seulement à l'Égypte.

PLUSIEURS critiques (1) ont avancé, d'après des autorités plus ou moins fondées, que Thèbes a été la capitale d'un empire qui n'étoit pas borné à la dernière cataracte du Nil, mais qui s'étendoit bien avant dans la Nubie et l'Abyssinie. Cette opinion est presque entièrement confirmée par les faits que nous avons recueillis. Ce n'est pas toutefois que nous voulions établir que l'Égypte et l'Éthiopie n'ont jamais formé qu'un seul royaume; mais il paroît certain, d'après les témoignages des historiens et les observations des voyageurs, qu'à diverses époques l'Égypte a tenu l'Éthiopie sous sa domination (2). En effet, nous voyons cette contrée comptée par les historiens (3) au nombre des conquêtes de Sésostris. Tout ce que nous avons pu apprendre à Philæ, nous porte à croire qu'il existe au-dessus de la dernière cataracte, sur les bords du Nil, des temples et des édifices du même style que ceux qui décorent la Thébaïde. L'infatigable voyageur Norden a vu une partie de ces monumens dont il a publié des dessins; et le général Béliard, poursuivant les Mamlouks à plusieurs lieues au-dessus de Syène, a pu vérifier, avec quelques-uns des membres de la Commission des sciences et arts (4), plusieurs faits avancés par Norden, et les renseignemens qui nous ont été donnés. Il paroît assez constant que tous ces monumens ont un air de fraîcheur qui ne permet pas de leur assigner la même antiquité qu'aux édifices de Thèbes. C'est au moins là l'opinion qu'a fait naître en nous la vue des constructions de Philæ, qui déjà ne sont plus en Égypte. Il y a donc quelque raison de croire que ces monumens ne sont, pour ainsi dire, que le résultat de l'extension de la puissance Égyptienne; qu'ils ont été bâtis à une époque où l'empire, depuis long-temps établi et constitué, avoit Thèbes pour sa capitale. Ce qui autorise encore cette opinion, ce sont les rapports des voyageurs, qui n'indiquent point dans l'intérieur de l'Abyssinie des traces de l'existence d'un peuple civilisé à une époque antérieure aux Égyptiens. Il ne faudroit pas cependant conclure de là que l'Égypte n'ait pas reçu très-anciennement des colonies Éthiopiennes. Le témoignage de Diodore de Sicile (5) est trop positif pour qu'on puisse douter de ce fait; et d'ailleurs, quelques rapprochemens qui se présentent naturellement, semblent indiquer des rapports entre l'Égypte et l'Éthiopie. En effet, si l'on remarque parmi les hiéroglyphes beaucoup d'animaux propres à l'Égypte, il en est d'autres aussi qui ne lui appartiennent point; de ce nombre est le lion. Les déserts

(1) Consultez M. de Pauw et les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(2) Nous ne voulons point parler ici d'une époque plus récente à laquelle il est constant que des colonies mêlées d'Égyptiens et de Grecs se sont répandues jusqu'au fond de l'Abyssinie. Les ruines de la ville royale d'Axum, qui offrent encore des monumens de style Grec mêlé d'Égyptien, et des inscriptions où l'on fait mention de Ptolémée Évergète, annoncent, d'une manière non équivoque, que cette ancienne cité a été soumise au gouvernement de l'Égypte, vers le temps des Ptolémées.

(3) Herod. *Hist.* lib. II, cap. 110, pag. 129, edit. 1618; et Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. I, pag. 64, tom. I, edit. 1746.

(4) M. Nectoux, l'un de nos collègues, étoit de ce nombre, et a publié ses observations dans un ouvrage ayant pour titre, *Voyage dans la haute Égypte.*

(5) Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. III, pag. 175, tom. I, edit. 1746.

de l'intérieur de l'Afrique (1) sont le séjour de cet animal; et les voyageurs (2) racontent que, sur le chemin de Gondar à Sennar, on le rencontre fréquemment. La girafe, quadrupède très-grand, très-gros, et fort remarquable par sa forme singulière, la hauteur de sa taille, la longueur de son cou et de ses jambes de devant, habite sur-tout l'Éthiopie : elle ne s'est jamais répandue au-delà du tropique, et cependant on la trouve sculptée sur les monumens de la Thébaïde, particulièrement à Erment. Il nous semble que ces faits confirment les témoignages des historiens, dans ce qu'ils rapportent des relations qui ont subsisté entre l'Égypte et l'Éthiopie. C'est d'ailleurs là l'opinion de tous ceux qui ont écrit sur l'Égypte. Mais que ces relations aient été telles, que les Éthiopiens civilisés aient apporté en Égypte les sciences et les arts; qu'en descendant successivement le Nil, ils aient marqué leur passage par les monumens qui se voient encore aujourd'hui dans la Nubie; qu'arrivés sur l'emplacement de Thèbes, ils aient jeté les fondemens de cette ancienne capitale, et l'aient décorée des monumens des arts qui en font encore aujourd'hui l'ornement, c'est ce que nous ne pensons pas que l'on puisse démontrer, quoique ce soit là l'opinion la plus généralement répandue. Le style de l'architecture Égyptienne, la nature de ses ornemens, qui offrent l'imitation d'arbres et de plantes croissant sur les bords du Nil, tout nous porte, au contraire, à penser que le centre de la civilisation et des arts de l'Égypte doit être placé à Thèbes; que c'est de là qu'ils sont sortis, comme d'une source commune, pour se répandre au nord et au sud, et que c'est sous leur influence que se sont successivement élevés les monumens de la basse Égypte, et ceux qui se voient encore aujourd'hui dans la Nubie.

Si l'on admet notre opinion, il faudra bien cesser d'ajouter foi à ceux qui, faisant refluer les peuples du sud de l'Afrique vers le nord, veulent que les anciens Égyptiens aient été de race Nègre (3); ce qui, dans tous les cas, nous paroît dépourvu de fondement : car, indépendamment de ce que toutes les sculptures des monumens, toutes les statues Égyptiennes, depuis les plus grands colosses de Thèbes jusqu'aux plus petites idoles, ne rappellent en aucune manière les traits de la figure des Nègres; outre que les têtes des momies des catacombes de Thèbes (4) présentent des profils droits, les habitans de la Nubie et de l'Abyssinie, au rapport des voyageurs Portugais et du chevalier Bruce, n'ont nullement les traits ni les cheveux des Nègres. C'est un fait que nous avons pu vérifier nous-mêmes à Philæ et au Kaire, où nous avons vu beaucoup d'hommes de ces pays. Ils ont le profil droit, les lèvres un peu épaisses, les cheveux longs et frisés, et non pas crépus ou laineux. Ils ont, à la vérité, le teint noir; mais ce n'est pas là un des caractères exclusifs des Nègres. A tous ces faits, qui établissent d'une manière incontestable que les Égyptiens n'étoient point de race Nègre, on oppose le sphinx des pyramides de Memphis. Mais cette figure ne nous paroît point rappeler les traits des Nègres; elle se rapproche davantage du caractère de la figure des Qobtes, qui, dans l'opinion de beaucoup de personnes, passent pour être les descendans des Égyptiens. Et d'ailleurs, cette tête fût-elle celle d'un

(1) *Voyez* l'Histoire naturelle de Buffon, *Quadrupèdes, tom. VIII, in-12.*

(2) *Voyez* le Voyage de Poncet.

(3) *Voyez* les Ruines, par M. de Volney, *pag. 29*, et la note qui se rapporte à cette page.

(4) Voyez les *planches 49 et 50, A. vol. II.*

Nègre, quelle conséquence pourroit-on tirer d'un fait isolé! A notre avis, on ne pourroit pas plus en conclure que les Égyptiens étoient de race Nègre, que l'on ne conclura qu'il y avoit chez ce peuple des hommes à tête de chacal, d'épervier et d'ibis, parce que l'on voit de ces espèces de figures sculptées sur les monumens. Ne connoît-on pas le goût des Égyptiens pour les figures emblématiques! Pourquoi le sphinx des pyramides n'en seroit-il pas une!

§. VII.

Quelles ont été les Causes de la Splendeur de Thèbes.

La beauté, la magnificence, qui éclatent dans les ruines de Thèbes, nous conduisent naturellement à rechercher quelles ont été les causes de sa splendeur. Il faut bien se garder de penser, comme quelques-uns l'ont prétendu, que l'Égypte, isolée et livrée à elle-même, n'a eu aucun rapport avec les pays qui l'environnent; que les magnifiques et immenses monumens qu'elle renferme ne sont que le résultat de la surabondance de sa population, et des richesses provenant de l'échange, de province à province, des productions d'un sol dont rien, il est vrai, n'égale la fertilité. S'il est constant que les anciens Égyptiens ont tenu pendant long-temps les Grecs éloignés de leur pays, il n'est pas moins certain qu'ils ont entretenu, dès la plus haute antiquité, des relations avec l'Inde, et qu'ils ont porté leurs armes non-seulement dans ce pays, mais encore dans la Perse; ce qui résulte plus particulièrement du témoignage de Tacite (1). Ainsi l'on ne peut douter que Thèbes n'ait été pendant long-temps l'entrepôt du commerce de ces riches contrées avec la Phénicie, et que les rois conquérans qui ont occupé le trône d'Égypte n'y aient accumulé les dépouilles des peuples vaincus. Les objets précieux dont, au rapport des historiens (2), les temples et les palais de Thèbes étoient remplis, les bas-reliefs historiques sculptés sur les murs des édifices (3), ne laissent aucun doute sur les relations de l'Égypte avec l'Inde. D'ailleurs, Homère (4), en parlant de Thèbes, ne dit-il pas d'une manière précise qu'on y apportoit d'immenses richesses, ainsi qu'à Orchomène, l'une des villes les plus célèbres de la Grèce, à l'époque où vivoit le poëte! Mais rappelons rapidement les causes qui ont rendu l'Égypte si florissante dans les temps dont l'histoire nous a conservé le souvenir, et nous en conclurons, par des inductions probables, l'état de ce pays dans les temps les plus éloignés. Placée entre deux mers, dont l'une baigne les rivages de l'Inde, qui alimente depuis si long-temps l'Occident des produits de son sol et de son industrie; arrosée par un fleuve navigable dans la plus grande partie de son cours, l'Égypte est dans la position la plus favorable pour s'adonner au commerce. Aussi voyons-nous Alexandre, frappé de sa situation avantageuse, et

(1) *Voyez* la note 2, *pag. 244.*

(2) *Voyez* un passage que nous avons cité de Diodore de Sicile, dans la description de Karnak, *sect. VIII de ce chapitre, pag. 281 et 299.*

(3) *Voyez* la description des monumens de Medynet-abou, *sect. 1.re de ce chapitre.*

(4) *Voyez* le passage cité *pag. 428.*

témoin de l'activité de ses habitans, concevoir, dès son arrivée, les plus grands projets sur ce pays, et jeter les fondemens d'une ville qui devoit devenir le centre des relations commerciales de l'univers. En effet, les premiers rois Lagides leur imprimèrent un mouvement qui s'est soutenu jusqu'aux derniers princes de leur dynastie. Un canal fameux rétabli pour faire communiquer la mer Rouge au Nil, de nouvelles routes ouvertes à travers les déserts de la haute Égypte, sont les grands résultats qui ont signalé leurs efforts. Alexandrie devint, sous leur empire, la ville la plus opulente du monde, où l'on étaloit, dans des pompes magnifiques, les productions les plus rares de tous les pays connus. Mais, avant ce période éclatant, les habitans de l'Égypte n'avoient point négligé de s'appliquer au commerce : comprimés sous le gouvernement tyrannique des Perses, ils s'y livroient encore, et on les voit, sous Darius fils d'Hystaspe, développer de grands moyens maritimes; on voit ce prince lui-même continuer les travaux entrepris pour l'extension et la prospérité de la navigation.

Sous les derniers Pharaons, le commerce jouissoit encore d'un assez grand éclat. Amasis, Apriès son prédécesseur, et Nécao, sur-tout, paroissent avoir fait les plus grands efforts pour le favoriser. Si, sous leurs règnes, Memphis est parvenue au plus haut degré de puissance et de richesse, elle le doit, ainsi qu'Alexandrie qui lui a succédé, aux entreprises de ses nombreux habitans. C'est Nécao qui fit creuser le canal de jonction des deux mers, dont la première pensée est due, suivant les historiens, à Sésostris. Ce dernier prince, le plus célèbre héros qui ait occupé le trône d'Égypte, paroît être de tous les Pharaons celui qui a le plus fait pour la gloire et pour l'accroissement des relations commerciales de son pays. Les immenses conquêtes et les hauts faits que les historiens (1) s'accordent à lui attribuer, les grands travaux qu'il a entrepris pour l'amélioration de l'Égypte, et les nombreux édifices publics qu'il a fait élever, ont toujours paru tenir du prodige et de la fable. Cependant on ne peut plus douter maintenant de l'expédition de ce conquérant dans l'Inde (2); et Diodore de Sicile (3), en nous apprenant que Sésostris fit construire un vaisseau de bois de cèdre d'une très-grande dimension, revêtu d'argent dans l'intérieur, et d'or à l'extérieur, pour l'offrir au dieu qu'on adoroit à Thèbes, nous fait assez connoître combien, sous ce prince, la navigation étoit en honneur. Il faut donc rapporter à son règne un autre période éclatant du commerce de l'Égypte, sur lequel on avoit élevé des doutes qui ne peuvent plus subsister maintenant. Les faits nous manquent pour remonter au-delà; mais il est infiniment probable que l'art de la navigation n'a pas été inventé tout-à-coup, et que les Égyptiens n'ont point pris subitement le goût du commerce. Il est à peu près certain, au contraire, que le génie de Sésostris n'a fait que donner une impulsion nouvelle à une industrie qui existoit déjà, et son expédition dans l'Inde a dû sans doute être déterminée par les avantages qu'il se promettoit de la possession d'un pays déjà connu, que des relations habituelles avoient mis les Égyptiens à portée d'apprécier. S'il entroit dans notre sujet

(1) *Voyez* les passages que nous avons cités d'Hérodote et de Diodore, dans la description des monumens de Medynet-abou, *sect. 1.re de ce chapitre, pag. 73 et suiv.*

(2) *Voyez* la description des monumens de Medynet-abou, *sect. 1.re de ce chapitre, pag. 59 et suiv.*

(3) *Voyez* la citation n.° XV, *pag. 443.*

de faire tous les rapprochemens tendant à prouver les communications de l'Égypte avec l'Inde, nous pourrions citer un assez grand nombre de faits pour établir une opinion qui n'a trouvé que quelques contradicteurs; mais nous nous bornerons à rappeler le rapport remarquable qui existe dans l'astronomie des deux peuples. Nous sommes donc conduits à conclure que les Égyptiens, dès l'antiquité la plus reculée, ont trafiqué avec l'Inde; que Thèbes est le premier comme le plus beau résultat connu de la puissance et des richesses que procure le commerce aux peuples qui s'y adonnent. Nous observerons enfin (1) que cette capitale paroît avoir été le centre d'une religion qui étendoit au loin son influence, et attiroit, à des époques déterminées, une foule de pélerins: il devoit en résulter nécessairement une grande activité dans les relations, et les offrandes des pélerins ont pu contribuer à augmenter la splendeur des édifices. C'est ainsi que Rome moderne a vu le magnifique dôme de Saint-Pierre s'élever avec le produit de toutes les richesses de la chrétienté.

§. VIII.

Des Catastrophes que Thèbes a successivement éprouvées.

A TRAVERS les obscurités que présente l'histoire des premiers temps de la monarchie Égyptienne, au milieu de toutes les contradictions des chronologistes, dont aucun ne s'accorde avec un autre, ni pour les noms des rois, ni pour leur nombre, ni pour l'ordre dans lequel ils se sont succédés, on découvre cependant que de grands changemens se sont opérés à diverses époques dans l'empire Égyptien. Il est certain que les peuples nomades, dont les descendans habitent encore actuellement les déserts du sud et de l'est de l'Égypte, y ont fait des irruptions subites, d'où sont résultés le pillage et l'incendie des villes, et toutes les horreurs que des peuples errans et vagabonds, accoutumés à vivre de vols et de rapines, peuvent exercer chez une nation livrée aux jouissances que procurent la civilisation et la perfection des arts. Il y a même quelque raison de croire que des hordes sorties de l'Arabie ne sont point étrangères à ces invasions. Quoi qu'il en soit, Manéthon (2) indique positivement une des irruptions de ces peuples pasteurs qui s'emparèrent du trône d'Égypte. Il est probable que, dans cette invasion, Thèbes ne fut point épargnée; et peut-être faut-il placer vers ce temps une des plus grandes catastrophes que cette ville ait éprouvées. Mais, sous les rois Égyptiens qui succédèrent à ces bergers oppresseurs, elle brilla d'un nouvel éclat. C'est alors que Sésostris embellit par de nouveaux édifices la capitale de l'Égypte, que les Osymandyas et les Memnon avoient antérieurement décorée de palais magnifiques dont on retrouve encore les restes. Il seroit curieux de pouvoir fixer le temps où ces princes ont vécu; mais les incertitudes de la chronologie et de l'histoire ne permettront probablement jamais d'y parvenir. Il paroît que la splendeur de Thèbes ne cessa

(1) *Voyez* les descriptions de Medynet-abou et de Louqsor.

(2) *Voyez* Flavius Joseph, *liv. 1.er, chap. 5*, de la Réponse à Apion.

de s'accroître que lorsque Memphis devint la résidence des rois d'Égypte, et il est à croire que ce fut bien postérieurement à la guerre de Troie. Les partisans de cette opinion s'autorisent du silence d'Homère au sujet de Memphis. Il est assez vraisemblable, en effet, que, si cette ville eût occupé le premier rang à l'époque où le poëte voyageoit en Égypte, il n'auroit point négligé d'en parler. Quoique Thèbes ait cessé d'être la résidence des rois, elle n'a point cependant perdu tout-à-coup son ancien éclat. Il est même constant que, pendant tous les règnes qui se sont succédés jusqu'à la catastrophe qui a fait passer l'Égypte sous la domination des Perses, elle s'est soutenue l'égale de Memphis. Avant cette époque, l'histoire fait mention d'une invasion de l'Égypte par Nabuchodonosor (1). Ce conquérant ravagea et pilla le pays. Des richesses immenses, qu'on enleva sans doute à Thèbes, devinrent la proie du monarque Babylonien, qui se retira en emmenant un grand nombre de captifs.

Amasis fut un des derniers rois sous lesquels l'Égypte fut libre et indépendante. C'est sous son règne que se préparèrent les grands événemens qui la conduisirent à sa ruine. Cambyse en méditoit alors la conquête. Excité par la haine et la vengeance, il fond sur ce pays avec la férocité d'un lion. Une bataille gagnée lui en assure la possession entière. Memphis, étroitement assiégée, est obligée de se rendre au vainqueur ; elle éprouve toutes les horreurs de la guerre : ses temples sont brûlés et saccagés, tous les objets de son culte livrés au mépris, ses prêtres ignominieusement traités; la famille royale est avilie, et le roi Psammenit lui-même est mis à mort par le vainqueur. Cambyse, poursuivant dans la haute Égypte une facile conquête, pénètre jusqu'à Thèbes, où il ne respecte rien. L'or, l'argent, l'ivoire et les pierres précieuses qui ornent les édifices publics, deviennent la proie de ce conquérant (2). Tous les temples et les palais sont ravagés par le fer et la flamme; les statues colossales, les obélisques, sont brisés et renversés de dessus leurs bases. La fureur de détruire est portée à un tel point, que l'on retrouve encore actuellement, c'est-à-dire, plus de vingt-trois siècles après cette horrible catastrophe, des traces de la frénésie du vainqueur.

Cambyse a eu principalement pour objet de détruire la religion des Égyptiens, ou plutôt le gouvernement sacerdotal, qui, par la sagesse de ses institutions, avoit placé l'Égypte à un rang si élevé, et qui, habile à profiter de la position avantageuse du pays, l'avoit rendu le centre d'un commerce immense. En effet, ce prince paroît avoir eu le goût des arts. Le transport qu'il fit faire en Perse de sculptures que la matière et le travail contribuoient à rendre précieuses, et le soin qu'il eut d'emmener avec lui un grand nombre d'artistes Égyptiens pour élever les palais encore subsistans de Persépolis, où l'on reconnoît avec évidence l'empreinte d'une origine Égyptienne, sont de très-fortes preuves en faveur de notre assertion.

Malgré l'horrible catastrophe à laquelle la ville de Thèbes a été en proie lors de l'expédition de Cambyse, cette capitale ne fut cependant pas ruinée de fond en comble, et les indestructibles monumens élevés par les Égyptiens ont lassé le génie destructeur de ce conquérant. Thèbes conserva encore assez de richesses pour que,

(1) Jerem. *Prophet.* cap. XLVI.

(2) Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. I, p. 55, tom. I, edit. 1746.

suivant Pausanias (1), Ptolémée Philometor s'occupât de l'en dépouiller, dans le but de la punir d'avoir suivi un parti contraire au sien dans les démêlés qu'il avoit eus avec sa mère. C'est à tort qu'Ammien-Marcellin (2) fait détruire la ville de Thèbes par les Carthaginois, dans une irruption subite. Cet historien paroît avoir parlé d'après Diodore de Sicile (3), qui fait effectivement ruiner par les Carthaginois une ville du nom d'*Hécatompyle*, située dans la Libye : mais cette ville ne doit point être confondue avec Thèbes d'Égypte, quoiqu'il soit assez difficile d'en fixer la position.

Sous le règne d'Auguste, Gallus sévit contre Thèbes pour cause de rebellion; et depuis cette époque, les anciens historiens ne font plus guère mention de cette capitale, qui se trouva réduite à quelques misérables villages répandus çà et là autour de ses antiques monumens. Cependant la portion de cette cité qui se trouve sur la rive droite du fleuve, formoit encore une ville qui a plus particulièrement conservé le nom de *Diospolis* que les Grecs ont donné à Thèbes. Sous les empereurs Romains, c'étoit le chef-lieu du nome Diospolite. Elle conservoit encore quelque importance, puisqu'elle avoit le droit de frapper monnoie; ce qui est attesté par des médailles aux effigies d'Adrien et d'Antonin, que l'on trouve dans les cabinets des numismates.

Tel est le résumé des révolutions que Thèbes a éprouvées. Elle est encore grande et magnifique au milieu de ses débris; et l'on peut prédire avec certitude qu'elle attestera la puissance du peuple Égyptien, long-temps encore après que nos villes Européennes les plus somptueuses auront cessé d'exister. Ses édifices étoient restés jusqu'alors ignorés, et Thèbes n'étoit connue que par la renommée que lui ont faite les poëtes, les historiens de l'antiquité, et le petit nombre de voyageurs modernes qui l'ont visitée : mais l'expédition à jamais célèbre d'un Héros, un gouvernement éminemment protecteur de ce qui est utile et grand, les moyens donnés par un siècle éclairé pour éterniser les monumens des arts, assureront à jamais la réputation de Thèbes, et perpétueront au-delà du calcul et de toutes les espérances des Égyptiens les magnifiques et imposantes constructions de leur antique capitale.

(1) Pausan. *Attic.* lib. 1, pag. 15, edit. 1613.
(2) Ammian. Marcellin. *lib. XVII, cap. 4.*
(3) Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. IV, pag. 263, tom. I, edit. 1746.

TEXTES

DES AUTEURS CITÉS.

I.

Ἀπὸ δὲ Ἡλιουπόλιος ἐς Θήβας ἐστὶ ἀνάπλοος ἐννέα ἡμερέων· στάδιοι δὲ τῆς ὁδοῦ ἑξήκοντα καὶ ὀκτακόσιοι καὶ τετρακισχίλιοι, σχοίνων ἐνὸς καὶ ὀγδώκοντα ἐόντων· οὗτοι συντεθειμένοι στάδιοι Αἰγυπτίων, τὸ μὲν παρὰ θάλασσαν, ἤδη μοι καὶ πρότερον δεδήλωται ὅτι ἑξακοσίων τέ ἐστι σταδίων καὶ τρισχιλίων· ὅσον δὲ τῆ ἀπὸ θαλάσσης μέχρι Θηβαίων μεσόγαιά ἐστι σημανέω. Στάδιοι γάρ εἰσι εἴκοσι καὶ ἑκατὸν καὶ ἑξακισχίλιοι. Τὸ δὲ ἀπὸ Θηβαίων ἐς Ἐλεφαντίνην καλεομένην πόλιν, στάδιοι εἴκοσι καὶ ὀκτακόσιοί εἰσι.

Ab Heliopoli autem ad Thebas novem diebus navigatur, spatio quatuor millium octingentorum et sexaginta stadiorum, hoc est, unius et octoginta schœnorum: quæ Ægyptia stadia collecta, secundùm quidem mare, sunt, prout à me superiùs indicatum est, tria millia sexcenta; quantum verò à mari ad Thebas mediterraneum sit, indicabo. Sunt enim sex millia ac centum viginti stadia: à Thebis autem ad urbem nomine Elephantinam, octingenta et viginti. (Herod. *Hist.* lib. II, pag. 93, edit. 1618.)

II.

Ἔστι δὲ ὁδὸς ἐς τὴν Ἡλιούπολιν ἀπὸ θαλάσσης ἄνω ἰόντι, παραπλησίη τὸ μῆκος τῆ ἐξ Ἀθηναίων ὁδῷ, τῆ ἀπὸ τῶν δυώδεκα θεῶν τὸ βωμὸ φερούσῃ ἔς τε Πίσαν καὶ ἐπὶ τὸν νηὸν τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου. Σμικρόν τι διαφέρουσαν εὕροι τις ἂν λογιζόμενος τῶν ὁδῶν τουτέων τὸ μὴ ἴσας εἶναι, ἢ πλέον πεντεκαίδεκα σταδίων· ἡ μὲν γὰρ ἐς Πίσαν ἐξ Ἀθηνέων, καταδεῖ πεντεκαίδεκα σταδίων, ὡς μὴ εἶναι πεντακοσίων καὶ χιλίων· ἡ δὲ ἐς Ἡλιούπολιν ἀπὸ θαλάσσης, πλησίη ἐς τὸν ἀριθμὸν τοῦτον.

A mari ad Heliopolin eundo per superiora, iter est ejusdem spatii cujus id quod ab Athenis ab ara duodecim deorum fert Pisam, et ad delubrum Jovis Olympii. Quæ itinera si quis computet, inveniet parum quiddam differre quominus paria sint, ac non ampliùs quindecim stadiis: nam viæ quæ ex Athenis Pisam fert, quindecim stadia desunt quominus sit mille et quingentorum stadiorum; at ea quæ à mari ad Heliopolin ducit, hunc stadiorum numerum complet. (*Ibid.* pag. 92.)

III.

Ἐπίσχισε δὲ καὶ τὴν πρὸς ἀναπλοὺς νεύσασαν πλευρὴν τῆς Αἰγύπτου πρὸς ἅς ἀπὸ τῆς Συρίας καὶ τῆς Ἀραβίας ἐμβολὰς, ἀπὸ Πηλουσίου μέχρις Ἡλιουπόλεως, διὰ τῆς ἐρήμου, τὸ μῆκος ἐπὶ σταδίους χιλίους καὶ πεντακοσίους.

Muro etiam orientale Ægypti latus contra Syrorum et Arabum irruptiones à Pelusio per desertum Heliopolim usque, ad CIↃ et IↃ stadiorum longitudinem vallavit. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 67, tom. I, edit. 1746.)

IV.

Ὑπὲρ δὲ ταύτης (Πτολεμαϊκῆς πόλεως) ἡ Ἄβυδος..... Μετὰ δὲ τὴν Ἄβυδον Διόσπολις ἡ μικρὰ· εἶτα Τέντυρα πόλις..... Τιμῶσι δὲ Ἀφροδίτην· ὀπισθεν δὲ τοῦ νεὼ τῆς

Supra hanc (Ptolemaïdem civitatem) est Abydus.... Post Abydum est parva Diospolis, inde Tentyra urbs..... Colunt autem Venerem. Post Veneris templum est Isidis fanum; deinceps sunt ea quæ

Ἀφροδίτης

Ἀφροδίτης, Ἶσις δ' ἐστὶν ἱερόν· εἶτα Τυφώνεια καλούμενα, καὶ ἡ εἰς Κοπτὸν διώρυξ, πόλιν κοινὴν Αἰγυπτίων τε καὶ Ἀράβων.....

Καὶ τῆς Κοπτοῦ ὀ πολὺ ἀφέστηκεν ἡ καλουμένη Ἀπόλλωνος πόλις..... Μετὰ δὲ τὴν Ἀπόλλωνος πόλιν, αἱ Θῆβαι· καλεῖται δὲ νῦν Διὸς πόλις.

Typhonia vocantur, et fossa quæ Coptum defert communem Ægyptiorum et Arabum urbem.....

A Copto quoque non multùm abest Apollinis civitas..... Post Apollinis urbem sunt Thebæ, quæ nunc Diospolis vocatur. (Strab. *Geogr.* lib. XVII, pag. 813, 814 et 815, edit. 1620.)

V.

Μετὰ δὲ ταῦτα καταστάντος βασιλέως Βυσίριδος, καὶ τῶν τούτου πάλιν ἐκγόνων ὀκτὼ, τὸν τελευταῖον ὁμώνυμον ὄντα τῷ πρώτῳ φασὶ κτίσαι τὴν ὑπὸ μὲν Αἰγυπτίων καλουμένην Διὸς πόλιν τὴν μεγάλην, ὑπὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων Θήβας· τὸν μὲν οὖν περίβολον αὐτὸν ὑποστήσασθαι σταδίων ἑκατὸν καὶ τεσσαράκοντα, οἰκοδομήμασι δὲ μεγάλοις καὶ ναοῖς εὐπρεπέσι καὶ τοῖς ἄλλοις ἀναθήμασι κοσμῆσαι θαυμαστῶς.

Exinde Busiridem in regno successisse, et progenitos ab hoc octo, quorum postremus, primum (id est, tritavum) nomine referens, magnam illam urbem exstruxerit, quam Ægyptii Solis civitatem, Græci Thebas nuncupant; ambituque mœnium CXL stadia complexus, ædificiorum mole, et templorum magnificentiâ, et donariorum copiâ, mirum in modum exornarit. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 54, tom. I.)

VI.

Καὶ ἄλλοι δὲ τοιαῦτα λέγουσι, μητρόπολιν τιθέντες τῆς Αἰγύπτου ταύτην· καὶ νῦν δείκνυται δ' ἴχνη τοῦ μεγέθους αὐτῆς ἐπὶ ὀγδοήκοντα σταδίους τὸ μῆκος.

Sunt et alii qui eadem dicant, hanc Ægypti metropolim ponentes: nunc vestigia magnitudinis ejus supersunt longitudine XXC ferè stadiorum. (Strab. *Geogr.* lib. XVII, pag. 816.)

VII.

Διὸς πόλις, ἡ μεγάλη πόλις τῆς Αἰγυπτίας Θηβαΐδος, ἡ λεγομένη Ἑκατόμπυλος, κτίσμα Ὀσίριδος καὶ Ἴσιδος. Πρὶν δὲ ὑπὸ Περσῶν ἀφανισθῆναι φησι Κάτων, ὅτι μυρίας τρισχιλίας κώμας εἶχε, καὶ τριάκοντα, ἀνθρώπων δὲ μυριάδας ἑπτακοσίας· ὑπόπτων δὲ τόπον μεμερισμένον τρισχιλίων καὶ ἑπτακοσίων, ἑκατὸν δὲ πύλας διακεκοσμημένας, τετρακόσια στάδια τὸ μῆκος.

Diospolis, Jovis urbs, magna civitas Ægyptiæ Thebaïdis, quæ *Hecatompylos* dicebatur, opus Osiridis et Isidis. Antequam à Persis destrueretur, ait Cato habuisse terdecies millia et triginta vicos, hominum verò septuagies centena millia, agri autem dimensi jugera tria millia et septingenta, centum portas egregiè adornatas, quadringenta stadia longitudine. (Stephan. Byzant. *de Urbibus et Populis*, pag. 240, edit. 1678.)

VIII.

Φασὶ δὲ τὰς Θήβας ταύτας καὶ Διὸς πόλιν ποτὲ κληθῆναι· ἐξαίρει δὲ αὐτὰς τῷ λόγῳ καὶ ὁ Ποιητὴς ἐν τῇ Ἰλιάδι. Ἐννέα δὲ ἰσορρόπους Θῆβαι, ὧν μία καὶ αὕτη ἡ περὶ Αἴγυπτον, μεγίστη μέν ποτε οὖσα, ὡς καὶ εἰς ἑκατὸν πύλας ἀνοίγεσθαι, καὶ εἰς σταδίους Κ'. καὶ τετρακοσίους ἐκτείνεσθαι· νῦν δὲ ἐν ὀνόματι μόνον κειμένη, διὰ τὸ κατεσκάφθαι καὶ ἀνεσκάφθαι τέλεον. Φασὶ γὰρ ὅτι Καμβύσης αὐτὰς ὁ Περσῶν βασιλεὺς εἰς ἔδαφος κατέτρεψεν.

Porrò aiunt Thebas olim Jovis civitatem fuisse vocatas, quarum etiam Poëta in Iliade meminit. Cæterùm novem feruntur esse Thebæ; quarum etiam una est Ægyptia, quæ olim omnium maxima fuit, ita ut centum portas haberet, et ad 420 stadia protenderetur: nunc verò nomen solum habet; nam funditus eversa atque diruta est. Aiunt enim Cambysem, Persarum regem, illam evertisse. (Eustath. *Comment. in Dionysium Periegetem*, v. 250.)

IX.

Τὸν δὲ τούτου τοῦ βασιλέως ἀπογόνων ὄγδοος ὁ ἀπὸ τοῦ πατρὸς προσαγορευθεὶς Οὐχορεὺς ἔκτισε πόλιν Μέμφιν, ἐπιφανεστάτην τῶν κατ' Αἴγυπτον.........

Τὸν μὲν οὖν περίβολον τῆς πόλεως ἐποίησε σταδίων ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα, τήν τε ὀχυρότητα καὶ τὴν εὐχρηστίαν θαυμαστὴν τοιῷδέ τινι τρόπῳ κατασκευάσας.

Ex progenie hujus regis octavus, patris nomen adeptus Uchoreus, Memphin condidit, urbium Ægypti clarissimam.......

Ambitum fecit stadiorum CL, et mirificam ei firmitatem usumque conciliavit hoc modo. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 59 et 60, tom. I.)

X.

Ἐν ταύτῃ δὲ ἦν πρότερον τὰ βασίλεια τῆς Αἰγύπτου, εἰς ἃ πολλοὺς ἔφερον φόρους Λίβυες, Αἰγύπτιοι, Αἰθίοπες. Νῦν δὲ Διόσπολις ὀνομάζεται· εἶχε δὲ κώμας μὲν τρισμυρίας τρισχιλίας τριάκοντα. Τὸ δὲ ἄστυ εἶχεν ἀρούρας γψ' καὶ πύλας ἑκατὸν, ἀνδρῶν δὲ μυριάδας ψ'. Ταύτην ἐτείχισεν ὁ βασίλευς Ὄσιρις. Ἐξ ἑκάστης δὲ πύλης ἐστράτευον ὁπλῖται μὲν μύριοι, ἱππεῖς δὲ χίλιοι, ἁρματηλάται δὲ διακόσιοι. (Isaac. Voss. *Observationes ad Pomponium Melam*, lib. I, cap. 9, pag. 613, edit. 1782, *Lugduni Batavorum, in-8.°*)

XI.

Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἀρχαίων χρόνων ἔσχε κώμας ἀξιολόγους, καὶ πόλεις πλείους τῶν μυρίων καὶ ὀκτακισχιλίων, ὡς ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς ὁρᾶν ἐστι κατακεχωρισμένον· ἐπὶ δὲ Πτολεμαίου τοῦ Λάγου πλείους τῶν τρισμυρίων ἠριθμήθησαν, ὧν τὸ πλῆθος διαμεμένηκεν ἕως τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. Τοῦ δὲ σύμπαντος λαοῦ τὸ μὲν παλαιόν φασι γεγονέναι περὶ ἑπτακοσίας μυριάδας, καὶ καθ' ἡμᾶς δὲ οὐκ ἐλάττους εἶναι τριακοσίων.

Memorabiles quondam vicos habuit, et urbes ultra XIIX. M., ut in commentariis sacris suo notatum loco videre est. Ptolemæo,Lagi regnante, plures XXX. M. recensitæ sunt : quæ frequentia adhuc constat. In populi quondam universi censu, septuagies centena millia fuisse numerata dicunt, nec adhuc infra tricies centena millia censeri. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 36, tom. I.)

XII.

Ἐν δὲ ταῖς θήκαις ἐπί τινων ὀβελίσκων ἀναγραφαὶ δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων, καὶ τὴν ἐπικράτειαν, ὡς μέχρι Σκυθῶν, καὶ Βακτρίων, καὶ Ἰνδῶν, καὶ τῆς νῦν Ἰωνίας διατείνασαν· καὶ φόρων πλῆθος, καὶ στρατιᾶς περὶ ἑκατὸν μυριάδας.

Juxta hos in obeliscis quibusdam inscriptiones sunt, quæ regum illorum divitias ac potentiam declarant, atque imperium usque in Scythiam, et Bactrianam, et Indiam, et quæ nunc Ionia dicitur, propagatum ; item tributorum magnitudinem, et exercitûs circiter mille millia. (Strab. *Geogr.* lib. XVII, pag. 816.)

XIII.

Τοὺς γὰρ ἱππῶνας ἑκατὸν γεγονέναι κατὰ τὴν παραποταμίαν τὴν ἀπὸ Μέμφεως ἄχρι Θηβῶν τῶν κατὰ Λιβύην, ἑκάστου δεχομένου ἀνὰ διακοσίους ἵππους, ὧν ἔτι νῦν τὰ θεμέλια δείκνυσθαι.

Nam centum fuisse equilia in regione amni finitima à Memphi Thebas Libycas usque, unoquoque ducenos equos capiente, quorum fundamenta etiamnum ostendantur. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 55, tom. I.)

XIV.

Κτίσαι δέ φασι τὰς περὶ τὸν Ὄσιριν πόλιν ἐν τῇ Θηβαΐδι τῇ καθ' Αἴγυπτον ἑκατόμπυλον· ἣν ἐκείνης μὲν ἐπώνυμον ποιῆσαι τῆς μητρὸς, τὰς δὲ μεταγενεστέρας αὐτὴν ὀνομάζειν Διὸς πόλιν, ἐνίας δὲ Θήβας. ἀμφισβητεῖται δ' ἡ κτίσις τῆς πόλεως ταύτης, ὑ μόνον παρὰ τοῖς συγγραφεῦσιν, ἀλλὰ καὶ παρ' αὐτοῖς τοῖς καθ' Αἴγυπτον ἱερεῦσι. Πολλοὶ γὰρ ἱστοροῦσιν ὐχ ὑπὸ τῶν περὶ τὸν Ὄσιριν κτισθῆναι τὰς Θήβας, ἀλλὰ πολλοῖς ὕστερον ὑπό τινος βασιλέως, περὶ ὃ τὰ καθ' ἑκάστους μέρος ἐν τοῖς οἰκείοις χρόνοις ἀναγράψομεν.

Conditam porrò ab Osiride urbem in Thebaïde Ægypti centum portarum, quam matris cognomento insignierit, sed à posteris Diospolin (id est, Jovis urbem) et Thebas nominari : de cujus conditore non solùm auctores, verùm ipsi in Ægypto sacerdotes, disceptant. Multi enim tradunt non ab Osiride, sed, multis annis pòst, conditam esse à rege quodam, cujus res particulatim suo loco describemus. (Diod. Sic. *Biblioth. hist.* lib. I, pag. 18, tom. I.)

XV.

Ἐναυπηγήσατο δὲ καὶ πλοῖον κέδρινον, τὸ μὲν μῆκος πηχῶν διακοσίων καὶ ὀγδοήκοντα, τὴν δ' ἐπιφάνειαν ἔχον τὴν μὲν ἔξωθεν ἐπίχρυσον, τὴν δ' ἔνδοθεν κατηργυρωμένην, καὶ τοῦτο μὲν ἀνέθηκε τῷ θεῷ τῷ μάλιστα ἐν Θήβαις τιμωμένῳ.

Navigium præterea cedrinum, CCLXXX cubitos longum, compaginavit, extrinsecus auro, intrinsecus argento obductum. Hoc deo quem Thebæi religiosissimè colunt, dedicavit. (*Ibid.* pag. 67.)

TABLE DES MATIÈRES

DU CHAPITRE IX.

INTRODUCTION..... page 1.

§. I.er *Aperçu général de l'état actuel de la vallée de Thèbes, et des villages modernes qu'elle renferme*..... ibid.

§. II. *Aperçu général des anciens monumens de Thèbes*..... 4.

SECTION I.re

Description des édifices et de l'hippodrome de Medynet-abou..... 21.

§. I.er *Enceinte et butte factice de Medynet-abou*..... ibid.

§. II. *Des propylées du temple de Medynet-abou*..... 22.

§. III. *Du temple de Medynet-abou*..... 26.

§. IV. *Du pavillon de Medynet-abou*..... 30.

§. V. *Du palais de Medynet-abou*..... 34.

ARTICLE I.er *De l'intérieur du palais, et des sculptures qu'on y remarque*..... ibid.

ARTICLE II. *Des terrasses du palais, du village qu'on y a bâti, et des constructions qui sont au-delà du péristyle*..... 51.

ARTICLE III. *Des sculptures extérieures du palais*..... 52.

§. VI. *Comparaison des actions guerrières attribuées par Diodore et Hérodote à Sésostris, avec les scènes militaires sculptées sur les murs du palais de Medynet-abou, et notions qui en résultent pour l'ancienne histoire des Égyptiens*..... 59.

§. VII. *Du petit temple situé au pied de la butte factice de Medynet-abou*..... 65.

§. VIII. *De l'hippodrome, et du temple situé à son extrémité sud*..... 66.

ARTICLE I.er *De l'hippodrome de Medynet-abou*..... ibid.

ARTICLE II. *Du petit temple situé à l'extrémité sud de l'hippodrome*..... 70.

Textes des auteurs cités..... 72.

SECTION II.

Description des colosses de la plaine de Thèbes et des ruines qui les environnent, et Recherches sur le monument dont ils faisoient partie..... 77.

§. I.er *Des colosses de la plaine*..... ibid.

§. II. *De l'exhaussement de la plaine de Thèbes*..... 84.

§. III. *Des ruines et des débris qui se trouvent autour des colosses*..... 90.

§. IV. *Identité du colosse du nord et de la statue de Memnon, ainsi que de l'édifice dont l'existence vient d'être constatée, et du palais ou temple dans lequel les anciens auteurs rapportent qu'étoit renfermé le colosse de Memnon*..... page 93.
§. V. *De la statue de Memnon en particulier*..... 100.
§. VI. *De l'espèce de son que rendoit la statue de Memnon, et des moyens que l'on mettoit probablement en usage pour la faire résonner*..... 103.
§. VII. *Du Memnon des Grecs*..... 105.
Inscriptions gravées sur la statue de Memnon..... 106.
Textes des auteurs cités..... 116.

SECTION III.

Description du tombeau d'Osymandyas, désigné par quelques voyageurs sous la dénomination de palais de Memnon..... 121.
Première Partie. *De l'état actuel des ruines*..... ibid.
Seconde Partie. *Identité du monument qui vient d'être décrit, et du tombeau d'Osymandyas*..... 138.
Textes des auteurs cités..... 156.

SECTION IV.

Description du temple de l'ouest, ou du temple d'Isis..... 161.
Textes des auteurs cités..... 171.

SECTION V.

Description des ruines situées au nord du tombeau d'Osymandyas..... 174.

SECTION VI.

Description des ruines de Qournah..... 178.

SECTION VII.

Description des ruines de Louqsor..... 185.

SECTION VIII.

Description du palais, des propylées, des avenues de sphinx, des temples et de diverses autres ruines de Karnak..... 205.
Première Partie. *Du palais de Karnak*..... ibid.
§. I.er *De la position géographique des ruines, de leur étendue, et de l'enceinte du palais*.... ibid.
§. II. *De l'état actuel du palais de Karnak, de sa construction et de sa destination*.... 207.

§. III. *Description du temple dépendant du palais*.... page 214.
§. IV. *Suite de la description du palais*.... 217.
SECONDE PARTIE. *Des autres édifices de Karnak*.... 246.
§. I.er *Des ruines de l'est*.... ibid.
§. II. *Des ruines du nord*.... 247.
§. III. *Des ruines du sud*.... 249.
ARTICLE I.er *Des propylées*.... ibid.
ARTICLE II. *Des avenues de sphinx*.... 254.
ARTICLE III. *De la porte et du grand temple du sud*.... 259.
ARTICLE IV. *Du petit temple situé au sud du palais*.... 269.
ARTICLE V. *De l'enceinte du sud, et des ruines qui s'y trouvent*.... 278.
TROISIÈME PARTIE. *Examen des passages des anciens auteurs qui ont trait aux monumens de Thèbes, et plus particulièrement à ceux de Karnak*.... 280.
QUATRIÈME PARTIE. *Parallèle des principaux édifices de Thèbes, et particulièrement de Karnak, avec les monumens Grecs, Romains et modernes*.... 292.
TEXTES des auteurs cités.... 299.

SECTION IX.

Description des ruines de Med-a'moud.... 302.

SECTION X.

Description des hypogées de la ville de Thèbes.... 305.
PREMIÈRE PARTIE. *Observations historiques sur les hypogées*.... ibid.
§. I.er *Coup-d'œil général*.... ibid.
§. II. *Topographie des hypogées, et remarques historiques*.... 308.
Origine du nom de *syringe* appliqué aux hypogées.... 310.
§. III. *De la nature du sol où les hypogées ont été creusés*.... 313.
§. IV. *De l'état actuel des hypogées, et des obstacles qu'on trouve en les parcourant*.... 314.
Accidens auxquels sont exposés les voyageurs.... ibid.
Température des lieux souterrains en Égypte.... 315.
Aventure arrivée à deux voyageurs de l'expédition Française.... 317.
Aventures du poëte Aaron Hill et du peintre Robert.... 320.
SECONDE PARTIE. *Des hypogées sous le rapport de l'art*.... 321.
§. V. *De la disposition des hypogées*.... ibid.
§. VI. *Du système de décoration des hypogées*.... 323.
Pierres ajustées à la place des parties de rocher défectueuses.... 325.
Méthode suivie par les artistes qui ont décoré les hypogées de peintures.... 326.
§. VII. *Des sujets représentés sur les murs des hypogées*.... 327.
Scènes familières.... ibid.
Scènes musicales qui font présumer la connoissance de l'harmonie des accords; jeux et exercices gymnastiques; arts du charron, du sellier, du potier, de l'oiseleur; pêche au filet; chasse aux grandes bêtes fauves; repas et danses. Scènes agricoles et commerciales. Animaux domestiques.... 328 et suiv.

Costumes..... page 332.
Usage des bretelles, des étoffes transparentes, des voiles à franges, &c. Application qu'on peut faire de la connoissance du vrai costume Égyptien à l'usage de la scène Française. 333.
Meubles et ustensiles domestiques..... 335.
Style des figures. *Réflexions sur les tableaux des hypogées, considérés sous le rapport du dessin et de l'exécution*..... 336.
§. VIII. *Des objets que l'on trouve dans l'intérieur des hypogées*..... 337.
1.° Momies humaines..... ibid.
Usage du henné; toiles en coton; toiles rayées, ouvrées, à liteaux, avec frange ou effilé, &c.; peluches et demi-velours; étoffe en laine analogue au basin... 338 et suiv.
État des momies. *Conservation des formes du visage*..... 342.
Caractère de la physionomie. *Sa ressemblance avec celle des Egyptiens du Sa'yd pour l'angle facial, la forme du crâne et le type général*..... ibid.
Momies simulées..... 345.
Dorure appliquée sur diverses parties du corps..... 346.
2.° Momies d'animaux..... 347.
3.° Sarcophages ou enveloppes des momies; peintures qui les décorent; procédés employés par les peintres..... 350.
Espèce des couleurs, blanc inaltérable. Première origine de la peinture..... 351.
4.° Antiques trouvées dans les hypogées..... 354.
§. IX. *Manuscrits sur papyrus*..... 357.
Usage d'une plume pareille au *qalam* des Orientaux..... 360.
Moyen de dérouler les volumes..... 362.
Division des manuscrits en colonnes ou en pages..... ibid.
Description d'un grand manuscrit hiéroglyphique. Nombre et espèce des signes... 365.
§. X. *Des briques imprimées trouvées dans un hypogée*..... 367.
Usage d'un moule en bois pour leur fabrication. Essai de la gravure et de l'impression en caractères..... 368.
TROISIÈME PARTIE. *Remarques et conjectures appuyées sur les monumens*... 369.
§. XI. *De l'écriture des papyrus*..... ibid.
Discussion des passages des auteurs, d'où il résulte que les Égyptiens n'ont eu que deux espèces de lettres..... 370.
Écriture alphabétique. *Analogie des caractères avec ceux de la pierre de Rosette. Initiales écrites en rouge. Distinction des phrases, &c.*..... 372.
Écriture hiéroglyphique. *Alinéas; phrases finales et médiales fréquentes. Analogie des lettres vulgaires et des hiéroglyphiques*..... 374.
§. XII. *De quelques symboles remarquables parmi les peintures des hypogées*..... 376.
Signification du scarabée d'après les anciens. Essai d'explication de plusieurs tableaux où figure cet insecte sacré..... 377.
Description et interprétation d'un tableau qui paroît représenter la métempsycose.. 379.
Conjecture sur le sens de la figure d'épervier à face humaine..... 381.
§. XIII. *Ressemblance entre les usages des anciens et des modernes habitans de l'Égypte.* 382.
PASSAGES des anciens auteurs qui ne sont point cités textuellement dans la Description des hypogées..... 387.

SECTION XI.

Description des tombeaux des rois . . . . . 393.

De la grande grotte ou syringe . . . . . 394.
Tombeaux des rois . . . . . 397.
Catacombe des harpes . . . . . 399.
Catacombe de la métempsycose . . . . . 407.
Catacombe astronomique . . . . . 409.
Sujets divers . . . . . 411.

DISSERTATION sur la position géographique et l'étendue de Thèbes, et Recherches historiques relatives à cette ancienne capitale . . . . . 415.

§. Ier *Détermination de la position géographique de Thèbes, résultant de la comparaison des observations modernes avec les témoignages de l'antiquité* . . . . . ibid.
§. II. *De l'étendue de Thèbes, et de la nature de ses constructions* . . . . . 419.
§. III. *De l'étymologie du nom de Thèbes, et des différentes dénominations que la première capitale de l'Égypte a portées dans l'antiquité* . . . . . 425.
§. IV. *Examen d'un passage d'Homère sur la ville de Thèbes* . . . . . 427.
§. V. *Origine et fondation de Thèbes* . . . . . 432.
§. VI. *Thèbes a été la capitale d'un empire qui ne se bornoit pas seulement à l'Égypte.* 433.
§. VII. *Quelles ont été les causes de la splendeur de Thèbes* . . . . . 435.
§. VIII. *Des catastrophes que Thèbes a successivement éprouvées* . . . . . 437.

TEXTES *des auteurs cités* . . . . . 440.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DE LA DESCRIPTION GÉNÉRALE DE THÈBES.

APPENDICE AUX DESCRIPTIONS

DES MONUMENS ANCIENS.

N.° I.er

DESCRIPTION

DES CARRIÈRES

QUI ONT FOURNI LES MATÉRIAUX

DES MONUMENS ANCIENS,

Avec des Observations sur la nature et l'emploi de ces matériaux;

PAR M. DE ROZIÈRE,

INGÉNIEUR EN CHEF DES MINES.

DANS les descriptions des anciens monumens de la Thébaïde, on s'est proposé de faire connoître le système d'architecture qu'ont imaginé les Égyptiens, l'ordonnance et les proportions de leurs édifices, les ornemens symboliques dont ils les décoroient, et le degré d'avancement où étoient parvenus chez eux, soit les arts qui avoient pour objet cette décoration, soit ceux de la construction proprement dite et de la coupe des pierres. En décrivant les carrières anciennes, nous nous proposons d'arrêter particulièrement l'attention du lecteur sur la nature et le choix des matériaux employés dans ces édifices, sur leur mode d'exploitation; et nous tâcherons aussi de faire connoître sous quelque point de vue le sol qui renferme les traces de ces anciens travaux. L'examen de ces divers objets, quoique moins intéressant que celui des précédens, peut conduire aussi, comme eux, à quelques considérations curieuses touchant l'architecture des Égyptiens et touchant ce peuple lui-même.

Nous avons déjà eu occasion ailleurs (1) de faire distinguer les trois espèces de sols de nature différente qui partagent la vallée d'Égypte; savoir, le sol granitique qui forme la partie méridionale, le sol de grès qui lui succède, et le sol calcaire qui encaisse toute la partie inférieure de la vallée. Nous nous conformerons à cet ordre dans la description des anciennes exploitations, que nous diviserons d'après cela en trois parties.

(1) Description des antiquités de Selseleh.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Exploitations de granit.

§. I.er

Idée générale des Carrières de granit.

A ce mot de carrières, on se figure ordinairement, ou de vastes souterrains, ou des cavités découvertes, plus ou moins étendues, plus ou moins profondes, taillées dans le sein d'une montagne; mais, si l'on excepte deux endroits situés au sud de Syène, ce n'est pas là l'idée qu'il faut se faire de l'exploitation du granit chez les Égyptiens. Les carrières étoient par-tout où il y avoit des rochers granitiques isolés et faciles à enlever; autour de Syène, à Éléphantine, vers la cataracte, vers l'île de Philæ, dans les déserts du voisinage, et jusque dans le lit du Nil (1).

Attentifs à ne pas augmenter les difficultés qu'offroient des entreprises déjà si gigantesques, les Égyptiens se bornoient à choisir, parmi les rochers qui les environnoient, celui dont la forme convenoit le mieux au monument qu'ils vouloient exécuter, et l'exploitation se réduisoit à le séparer de sa base; souvent même ils choisissoient quelques-unes de ces roches anciennement détachées des montagnes, telles qu'on en voit beaucoup dans les déserts voisins : on ne sauroit douter qu'ils n'aient enlevé aussi une multitude innombrable de ces masses énormes qui, sans adhérence entre elles, et posées les unes sur les autres, forment ces singulières montagnes que l'on a déjà indiquées entre Syène et Philæ (2); et voilà pourquoi les vestiges d'exploitation, quoiqu'assez nombreux, ne répondent pas, à beaucoup près, à l'immense quantité de monumens en granit travaillés par les anciens. Les rochers entiers ont été enlevés; ils ont ainsi disparu sans qu'aucune trace d'exploitation puisse attester aujourd'hui leur existence. Quelquefois on a partagé un de ces blocs en deux parties, et quelquefois on a abandonné l'entreprise avant de l'avoir achevée. Ces travaux à moitié exécutés, dont on voit plusieurs exemples remarquables dans le chemin qui conduit de Syène à Philæ, attestent ce que nous venons d'avancer; ils sont précieux aussi, en ce qu'ils nous permettent de juger des méthodes d'exploitation employées par les Égyptiens.

Dans les deux endroits au sud de Syène qui méritent plus particulièrement le nom de carrières, on voit le terrain tout parsemé d'éclats de granit rose, qu'à la fraîcheur des cassures, à la vivacité des couleurs, on croiroit nouvellement

(1) On pourroit citer, entre autres monumens tirés du Nil, le fameux temple monolithe de Saïs, décrit par Hérodote, qui paroît avoir été détaché des rochers granitiques qui bordent le fleuve près d'Éléphantine. Cette conjecture, que nous discuterons ailleurs, a déjà été avancée par un ancien voyageur.

(2) Description de l'île de Philæ.

détachés. Parmi les monumens ébauchés qui ont été abandonnés, on remarque un obélisque et plusieurs colonnes à moitié taillées. Plusieurs raisons nous portent à croire que ces travaux ne remontent pas à une très-haute antiquité; qu'ils appartiennent aux Grecs et aux Romains plutôt qu'aux Égyptiens : d'abord, l'état d'abandon de tant d'objets; en second lieu, l'éclat et la fraîcheur des parties de rocher entaillées, et des fragmens accumulés sur le sol : car les surfaces découvertes par les anciens Égyptiens, et sur-tout les hiéroglyphes tracés sur le rocher, offrent toujours un aspect plus terne.

Une troisième raison, plus décisive, est la nature même des monumens ébauchés. L'obélisque pourroit, à la vérité, être regardé comme un ouvrage des Égyptiens; encore n'est-il pas absolument impossible que les Grecs, que les Romains sur-tout, qui ont transporté à si grands frais des obélisques en Europe, aient essayé d'en tailler un eux-mêmes : ceci n'est qu'une conjecture; mais, pour les colonnes, il ne peut y avoir de doute sur leur origine. Les Égyptiens ont rarement taillé en granit des fûts d'une seule pièce; on n'en trouveroit pas un seul dans toute la Thébaïde qu'on pût regarder comme leur ouvrage (1) : les Grecs, au contraire, en ont taillé des milliers que l'on retrouve encore aujourd'hui, et qui sont bien reconnoissables à leur style et à leurs proportions.

Observations sur la composition du Granit de Syène.

La plus importante des roches dont nous avons à parler, est celle que l'on a désignée sous le nom de *granit Oriental* ou de *granit rouge de Syène*. La vivacité de ses couleurs, la grandeur des cristaux qui la composent, sa dureté, sa solidité presque inaltérable, la rendroient déjà très-remarquable parmi les autres roches du même genre; mais l'emploi qu'en ont fait les Égyptiens, et à leur exemple les Grecs et les Romains, lui assure une éternelle célébrité. Si cet écrit étoit uniquement destiné aux naturalistes, je me bornerois à une ou deux observations sur la composition de ce granit, pour m'attacher principalement aux circonstances de son gisement, de son exploitation; mais, pour les personnes peu familiarisées avec l'aspect des roches, quelques détails deviennent nécessaires à l'intelligence de ce que nous aurons à dire, d'autant plus que l'on ne trouveroit nulle part à y suppléer, les descriptions de roches que l'on trouve dans les livres n'étant propres qu'aux minéralogistes.

La plus légère attention, soit sur un monument ancien, soit sur les planches de l'ouvrage où l'on a représenté les diverses variétés de cette roche, feroit aisément reconnoître qu'elle est composée au moins de trois et quelquefois de quatre substances différentes, toutes cristallisées distinctement, intimement unies entre elles, quoique sans le secours d'aucun gluten, et ayant cependant une telle adhérence, qu'elles se rompent plutôt que de se désagréger.

(1) On a vu à Alexandrie un ou deux tronçons de colonne en syénit où étoient gravés des hiéroglyphes; ce qui a fait penser que ces colonnes avoient été taillées par les Égyptiens : mais aussi faut-il bien remarquer que leurs proportions ne sont pas celles des fûts de colonnes Grecques.

A. D.

La plus abondante est en cristaux de forme rhomboïdale, souvent alongés, et tronqués sur les angles, d'une belle couleur rose tirant sur l'incarnat et quelquefois sur le rouge de brique. Ces cristaux forment depuis les deux tiers jusqu'aux cinq sixièmes de la masse : les plus grands ont presque les dimensions d'une des phalanges du doigt; les autres, beaucoup plus petits, sont disposés entre ceux-ci de manière à en remplir les intervalles, ils sont, en général, d'un rose plus pâle et quelquefois d'un blanc mat. Les uns et les autres paroissent formés de petits rhombes posés symétriquement par couches souvent cassées en forme d'escaliers. Chaque cristal est coupé dans sa longueur en deux parties par une ligne très-déliée. Il est remarquable qu'une des moitiés semble presque toujours matte et raboteuse, tandis que l'autre est lisse, brillante, et même un peu nacrée. Cette matière, assez dure pour rayer le verre et pour donner des étincelles par le choc de l'acier, porte le nom de *feldspath*.

La seconde substance, en forme d'écailles noires, quelquefois dorées, quelquefois verdâtres, est le *mica*, matière feuilletée sur sa tranche, mais, sur le plat des lames, lisse et d'un brillant métallique : elle se montre quelquefois en hexagones réguliers; mais le plus souvent la forme de ses écailles est indéterminée. Elle semble ordinairement semée au hasard, parce qu'elle suit des lignes sinueuses, souvent interrompues. Elle est très-facile à rayer, flexible, et même un peu élastique.

Entre le feldspath et le mica, sont épars des grains de quartz ou de cristal de roche, matière assez connue, dure, vitreuse, que sa transparence fait ici paroître grise. Sa forme, en apparence peu régulière, laisse pourtant distinguer à l'observateur attentif la coupe ou la cassure, plus ou moins oblique, d'une double pyramide hexaèdre. Cette matière est la moins abondante des trois.

Telle est la composition ordinaire de la principale roche de Syène, dont sont formés les obélisques, les colosses et le plus grand nombre des monolithes Égyptiens. On y voit encore, mais accidentellement, une substance noire, dure et lamelleuse, l'amphibole de Haüy (*hornblende* des Allemands). Le mica prend quelquefois, ici, l'aspect de cette matière, et à tel point, qu'il a trompé plusieurs fois l'œil des minéralogistes les plus exercés (1).

Les variétés de cette roche et ses accidens sont sans nombre : la couleur rose due au feldspath est très-sujette à varier; elle se fonce, se dégrade, ou se nuance de jaune et d'orangé. Outre les petites lames de feldspath blanc disséminées entre les cristaux rose, on en voit quelquefois encore de verdâtres, ou d'un jaune de miel. Malgré ces légères différences, on peut dire cependant que le granit Oriental a quelque chose de constant, un aspect particulier qui ne permet guère de le confondre avec les granits d'aucune autre contrée. Nous indiquerons plus bas ses principales variétés, en faisant connoître les monumens qui en sont formés.

(1) Mais on le distingue facilement à l'aide d'une pointe d'acier, soit à la manière dont il se raye, soit parce qu'il s'effeuille et se lève en écailles minces, luisantes et flexibles; enfin on y trouve aussi, mais bien rarement, quelques grenats bruns, de la grosseur d'un pois, ternes et ayant très-distinctement les formes de dodécaèdres à plans rhombes.

Dénominations anciennes.

Les anciens ont donné quelquefois à cette roche le nom de *pierre Thébaïque*, comme nous l'avons constaté en voyant les lieux et les monumens désignés dans leurs écrits ; mais cette dénomination, assez vague, a été appliquée à plusieurs autres roches tirées, comme celle-ci, de la Thébaïde.

Pline nous apprend qu'elle avoit porté le nom un peu plus précis de *pyropœcilon*, pierre variée de feu, sans doute à cause de cette multitude de taches rose dont la nuance se rapproche assez de celle de la flamme. Pline donne le *pyropœcilon* comme étant identique avec la pierre Thébaïque : *et Thebaïcum quem* pyropœcilon *appellavimus* (1). A l'époque où il écrivoit, cette roche étoit plus particulièrement connue sous le nom de *syénit* ou de *marmor syeniten*, et l'écrivain Romain nous dit expressément que c'étoit là cette pierre dont les rois avoient fait, comme à l'envi l'un de l'autre, ces immenses monolithes appelés obélisques. *Circa Syenem verò Thebaïdis syenites, quem antè* pyropœcilon *vocabant. Trabes ex eo fecere reges quodam certamine, obeliscos vocantes* (2).

Il ne peut donc rester de doute sur l'identité du granit Oriental avec le *pyropœcilon* et le *syenites* des anciens. M. *W*erner lui a restitué récemment ce nom de *syenites ;* mais, trompé par quelque accident, il en donne une description qui n'est pas exacte, et lui associe des roches tout-à-fait différentes, soit pour la contexture, soit pour la composition, soit pour le gisement (3).

Ainsi, en suivant l'indication de M. *W*erner, et laissant à la roche de Syène le nom de *syénit* employé par Pline, je dois avertir qu'il ne faut pas confondre avec elle les autres syénites dont parlent les naturalistes Allemands, parce qu'elle appartient à un système de montagnes tout-à-fait différent.

§. II.

Gisement du Syénit.

En remontant la vallée d'Égypte et suivant le cours du Nil, on ne commence à rencontrer cette roche qu'à une demi-lieue au nord de Syène ; elle se prolonge jusque beaucoup au sud de la cataracte et de l'île de Philæ, formant, au milieu du terrain primitif, une espèce de banc hérissé d'inégalités entre lesquelles le fleuve se trouve encaissé. Non-seulement les sommets granitiques bordent ses deux rivages, mais son lit en est encore tout semé; et leurs sommités, qui sont fort aiguës,

(1) Plin. *Hist. nat.* lib. XXXVI, cap. 8.

(2) *Idem, ibid.*

(3) Le syénit de Pline, ou le *pyropœcilon*, est, comme nous venons de le voir, une véritable roche granitique, composée essentiellement de feldspath, quartz et mica. L'amphibole et les grenats n'y sont qu'accidentels; par conséquent, on doit la rapporter à cette seconde formation de granits que les minéralogistes Allemands distinguent de la première, qui est un peu plus ancienne, dont les produits sont inférieurs aux précédens par leur position, qui ont une cristallisation plus nette encore, et dans lesquels on ne trouve jamais ni grenats ni amphibole. Il est vraiment important de distinguer dans le langage ces deux époques de la formation des granits, et c'est ce qui me détermine à appliquer à ceux de la seconde le nom de *syénit*. Voyez la Description minéralogique de la Thébaïde, et le Discours sur la représentation des minéraux par la gravure.

s'élèvent de vingt ou trente pieds, et souvent beaucoup davantage, au-dessus des basses eaux. L'île d'Éléphantine, l'île de Philæ, et une multitude d'autres situées entre ces deux-ci, sont assises sur des rochers de syénit; la cataracte elle-même n'est formée que par un groupe très-nombreux, très-rapproché, de ces mêmes rochers, dont plusieurs ont une masse et une élévation considérables. La couleur sombre de ces roches qui s'élèvent çà et là au milieu du fleuve, l'aspect plus sombre encore des hautes montagnes granitiques qui bordent ses rives, leurs formes aiguës et variées, la multitude des découpures et des accidens du terrain; au milieu de cela, quelques habitations, quelques coins de verdure que l'on rencontre de loin en loin en suivant les sinuosités du fleuve, forment de ces lieux une suite de tableaux tout-à-fait inattendus, aussi pittoresques que l'on puisse en rencontrer en aucun lieu, et qui, par leur singularité, réveillent plus vivement qu'aucune autre partie de l'Égypte les grands souvenirs attachés à cette contrée. Je n'essaierai pas de les décrire; on a dû le faire ailleurs (1), et je dois me borner ici à des détails purement lithologiques.

Au travers de toutes les irrégularités du terrain dont nous venons de parler, on reconnoît aisément que l'inclinaison générale du banc de syénit est d'orient en occident, indépendamment de celle qui a lieu selon le cours du fleuve (je ne considère ici que la superficie du terrain, et non l'inclinaison des couches ou des lits de la roche, qui ne sont pas sensibles, ou du moins n'offrent rien de régulier). Aussi, quoique dominant sur toute la rive droite du Nil, le syénit ne se montre à Éléphantine que par quelques sommités, et bientôt il disparoît entièrement sous les kneis et sous les roches décomposées de la chaîne Libyque: mais, en remontant plus au sud, vers la cataracte, vers l'île de Philæ et au-delà, on l'aperçoit également sur les deux rives du Nil; il a été observé encore jusqu'à quatre lieues plus au sud. Il est probable qu'il se prolonge encore beaucoup plus loin; mais on n'a pas de données sur sa limite méridionale, aucun Français, dans le cours de l'expédition, n'ayant pénétré plus loin.

La plus grande largeur qu'occupe le banc de syénit, dans sa partie septentrionale, est tout au plus d'une lieue; encore faut-il remarquer qu'il perd peu à peu de son caractère à mesure qu'il s'enfonce dans les déserts qui sont à l'orient du Nil, et n'est nulle part aussi parfait qu'il l'est à Syène ou près des rives du Nil. Cependant, dans ces endroits même, il est mêlé avec des montagnes d'espèce différente, et les passages ne se font pas graduellement, mais le plus souvent d'une manière brusque et tranchée.

Des Roches mélangées accidentellement au Syénit.

Ces roches mélangées au syénit rouge ont été également exploitées et travaillées par les Égyptiens. On en voit encore une foule de monumens, soit en Égypte, soit en Europe, dans les musées et dans les cabinets des antiquaires: elles ont à peu près la même contexture que la précédente; mais leurs

(1) *Voyez* la Description de l'île de Philæ, par M. Lancret, et celle de Syène, par M. Jomard.

grains sont toujours beaucoup plus petits; leur couleur varie du gris au noir. On pourroit distinguer un assez grand nombre de variétés; mais, pour éviter la confusion, nous les réduirons à trois principales.

Les Italiens ont donné à la première le nom de *granito bigio*, à cause de sa couleur grise, et celui de *granitello*, à cause de la petitesse de ses cristaux : ces dénominations indiquent assez son aspect; on pourroit les traduire par les noms de *syénitelle* et de *syénit gris*.

La seconde a reçu le nom de *granito nero* ou *nero e bianco*, parce qu'en effet elle est marquée de grandes taches blanches feldspathiques, de forme alongée, sur un fond noir écailleux, où domine le mica souvent uni avec un peu d'amphibole; nous l'indiquerons sous le nom de *syénit blanc et noir* (1).

Le syénitelle noir, qui formera la troisième variété, diffère du précédent par l'absence des grandes taches blanches de feldspath : cette matière, au lieu d'être rassemblée en grands cristaux, est disséminée dans toute la masse en lames assez petites pour ne pas altérer très-sensiblement sa couleur noire.

Enfin on trouve aussi une roche tout-à-fait noire, écailleuse, d'apparence presque homogène et d'une extrême dureté, que Strabon, Pline et d'autres écrivains anciens ont désignée par le nom de *basalte Égyptien*, et quelques écrivains modernes, par le nom de *basalte antique*. Cette roche se trouve en plusieurs endroits, et sur-tout aux environs de la cataracte. La chaîne orientale qui borde le chemin de Syène à l'île de Philæ, en renferme de grandes masses, que leur couleur d'un noir intense fait distinguer de fort loin; mais les échantillons que j'ai recueillis et fait graver, ont été détachés des rochers qui bordent la rive occidentale de l'île d'Éléphantine, en face de la chaîne Libyque. Cette matière n'est assurément pas de nature volcanique; c'est bien certainement une roche primitive, comme on peut en juger par ses rapports de position avec les roches précédentes : elle forme souvent des nœuds et même de très-grosses masses enveloppées de toutes parts dans le syénit rose; les statues colossales et les colonnes offrent mille exemples de ces sortes de réunions. Si l'on examine avec une forte loupe ce basalte des anciens, on voit qu'il est composé absolument comme le syénitelle noir; on y distingue une multitude de petites écailles feldspathiques avec un peu de quartz, noyées dans un fond noir de mica et d'amphibole en lames et en aiguilles : en conséquence, nous l'avons appelé *syénitelle basaltiforme;* dénomination un peu longue, mais qui du moins peint à-la-fois sa nature, son aspect, ses rapports avec les roches précédentes, et qui, de plus, a l'avantage de conserver des traces reconnoissables du nom employé par les anciens, sans lui en laisser l'ambiguité; car il faut remarquer que les anciens ont encore appliqué le nom de *basalte* à plusieurs autres roches travaillées par les Égyptiens, roches noires et dures comme celle-ci, mais qui paroissent véritablement volcaniques. Comme elles sont étrangères aux environs de Syène, nous remettons à en parler ailleurs; il suffit ici de la distinction que nous avons établie.

Quelquefois le syénit passe à l'état compacte, en conservant sa couleur rouge,

(1) Nous avons fait représenter plusieurs variétés de ces diverses roches, *planches 1, 2 et 3.*

parce qu'alors l'amphibole y manque absolument, et que le feldspath seul s'y montre en petites écailles rose, piquées çà et là de lamelles de mica noir fort brillant. Faute de nom pour cette matière, je la désignerai par celui de *feldspath compacte*. Cette matière est quelquefois noire et liée sans transition au syénit à gros grains, et quelquefois au syénit basaltiforme : on voit un exemple de cette réunion dans deux colosses de Thèbes, situés derrière les obélisques de Louqsor. Il est utile de remarquer que sa couleur noire est uniquement due à l'abondance des petites écailles de mica.

Toutes ces roches que nous venons d'indiquer comme ayant été travaillées par les anciens, et comme se trouvant mêlées au syénit proprement dit ou syénit rose, ont été figurées, avec toute l'exactitude possible, dans les planches de minéralogie *(planches 1, 2 et 3)*; on y verra même leurs principales variétés, les passages d'une roche à l'autre, ainsi que les accidens principaux qu'elles offrent: elles y sont accompagnées d'indications qui dispensent d'entrer ici dans plus de détails, et qui suffiront, je crois, pour éclaircir à fond ce point de lithologie intéressant par ses rapports avec l'industrie Égyptienne (1).

§. III.

Méthode d'exploitation.

Nous avons dit que les traces les plus nombreuses d'exploitation sont celles des blocs qu'on a séparés des rochers auxquels ils adhéroient : pour cette opération, on pratiquoit de petites tranchées ou rainures de deux à trois pouces de largeur, sur autant de profondeur, et dans leur intérieur, de distance en distance, de petites cavités propres à recevoir des coins.

Tous ces coins, disposés sur une même ligne, devoient agir à-la-fois pour faire éclater la pierre dans toute la longueur de l'entaille; la rainure dont j'ai parlé, ne pouvoit avoir d'autre objet que d'assurer davantage la rupture selon cette direction, en diminuant la résistance et la rendant moindre dans cette ligne que par-tout ailleurs. Souvent cette rainure manque, et les entailles pour les coins sont à la surface même du rocher, soit qu'il importât moins alors que la pierre suivît cette direction, soit qu'il existât des joints naturels qui assurassent sa rupture

(1) Je dois ajouter quelques remarques, pour prévenir des méprises. On comprend quelquefois, en Italie, sous le nom de *granito nero* ou *nero bianco*, et sous le nom de *granito verde*, des roches différentes de celles d'Égypte, et que l'on donne cependant comme appartenant à cette contrée. L'une est blanche, abondante en feldspath blanc et compacte si dur, que Ferber et quelques autres minéralogistes ont pris cette matière pour du quartz.

L'autre ne diffère de celle-ci que par une légère teinte verte que prend le feldspath. Elles ont, dit Ferber, de grandes taches noires, et quelquefois d'un vert foncé, oblongues, de la nature du schorl. Ces taches remplacent le mica qui est dans le granit gris et dans le rouge; elles sont quelquefois si grandes et si serrées, que cette matière semble faire le fond de la pierre : les ouvriers la nomment alors *granito ner'e bianco a machie grande*. Cette substance noire ou verte diffère en effet totalement de celle des syénits rose et gris, qui n'ont que du mica, comme le remarque très-bien Ferber, quoiqu'elle forme beaucoup de monumens antiques. Je puis assurer que cette roche est étrangère à Syène, et, selon toute vraisemblance, à l'Égypte : ce qui achève de le prouver, c'est que l'on en a trouvé d'anciennes carrières considérables exploitées par les Romains dans la montagne du Falsberg près de Mayence. C'est bien exactement celle que décrit ici Ferber, et l'on ne peut guère douter que tous les monumens de Rome dont il s'agit ne soient tirés de cet endroit.

dans

dans ce sens; et c'est ce que l'on croit apercevoir, en effet, dans plusieurs cas. Ces entailles pour les coins ont environ cinq centimètres [deux pouces] de longueur sur autant de profondeur, et une largeur de moitié moindre (1).

Quelquefois les Égyptiens ont voulu, en détachant un bloc, lui donner par cette opération à peu près la forme que devoit conserver cette face; ils ont coupé le rocher avec une espèce de scie : j'ai remarqué des indices de cette opération un peu au sud de Syène. Des stries parallèles très-fines et qui ont une courbure assez sensible, peuvent faire conjecturer que l'instrument avoit lui-même une forme courbe. Ce genre de travail s'exécutoit nécessairement à bras d'hommes : mais il est assez difficile d'expliquer comment on s'y prenoit pour maintenir dans la fente de la scie, le sable destiné à user la roche; il falloit qu'il fût renouvelé continuellement. Cette méthode étoit fort incommode, et je n'en ai remarqué qu'un seul exemple. Une circonstance assez curieuse, c'est que le rocher qui portoit ces traces, étoit empreint, dans un endroit, d'oxide de cuivre : je n'en tirerai pas la conséquence que l'instrument dont on s'est servi étoit de cuivre, cela paroît invraisemblable; mais je rapporte ce fait, parce que j'ai eu occasion de constater l'emploi de ce métal dans beaucoup d'autres circonstances où il ne sembloit guère naturel de l'employer.

Il est aussi un procédé fort différent et particulier aux Égyptiens, dont on n'a retrouvé non plus qu'un seul exemple. On avoit séparé d'un rocher un bloc destiné à former une statue colossale : toute la partie du rocher restante étoit couverte de petites traces inclinées et parallèles entre elles, formant de longues bandes horizontales, qui se touchoient latéralement, et dont les stries s'emboîtoient les unes dans les autres. Je renvoie, pour les détails curieux que présente ce monument, à la Description particulière de Syène. Le dessin de ce rocher, qui a été pris avec beaucoup d'exactitude, donnera de ce genre de travail une idée plus nette que ce que nous pourrions ajouter. *(Voyez* les planches de Syène, *A. vol. I, n.° 32.)*

Ce procédé a beaucoup d'analogie avec celui qui a été le plus communément employé dans les carrières de grès et de pierre calcaire; et ce que nous aurons occasion de dire en décrivant ces dernières, pourra servir à l'expliquer (2).

§. IV.

Outils employés par les Anciens.

Le pic, le ciseau et le marteau ont dû suffire pour former ces espèces de rigoles ou de rainures dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les entailles à placer les coins. Dans nos exploitations modernes, on se sert des coins de deux manières, tantôt de coins de fer que l'on frappe à-la-fois à coups redoublés, tantôt de coins de bois très-secs que l'on enfonce avec force dans les entailles, et que l'on arrose ensuite pour les faire gonfler. Cette dernière méthode est beaucoup plus

(1) J'ai observé ces traces de coins dans un grand nombre d'endroits; et parmi les échantillons de granit que j'ai recueillis à Syène, il s'en trouve quelques-unes.

(2) Description des carrières de Gebel Selseleh.

commode et d'un plus grand effet : comme la pression que les coins exercent contre les parois de l'entaille, se développe d'une manière uniforme et simultanée, le bloc se détache toujours dans la direction qu'on a tracée; c'est cette méthode que l'on suit de préférence pour détacher les grandes masses, sur-tout celles qui doivent conserver certaines formes déterminées. Il est bien probable que c'est celle qu'auront suivie les Égyptiens, et nous ne concevons pas comment aucune autre auroit pu suffire pour détacher des rochers de granit de cent pieds de long, tels que ceux qui forment les obélisques: la percussion n'auroit jamais pu être instantanée dans toute la longueur du bloc, et l'on auroit couru risque, en le détachant de la montagne, de le briser au moins en deux parties.

Les traces semblables à celles de la scie attestent assez que les Égyptiens avoient l'usage de cet instrument : comme il étoit peu expéditif, ils l'ont rarement employé, et seulement pour les cas où tout autre moyen les auroit exposés à mutiler le bloc.

Les traces du rocher où l'on a détaché le colosse, indiquent un procédé bien plus énergique. Elles peuvent donner lieu à des conjectures variées : mais il me semble impossible, vu leur régularité et la régularité de la matière, qu'elles aient été faites par la simple percussion d'outils mis en mouvement immédiatement par les bras des hommes ; on ne peut se refuser à croire qu'ils avoient des machines très-puissantes, et capables d'imprimer à l'outil un violent mouvement de percussion. D'après l'analogie qui règne entre ces stries et celles que l'on retrouve dans les carrières de grès et de pierre calcaire, il semble assez naturel de penser que les Égyptiens, qui commencèrent par couper les matières tendres au moyen de la percussion d'un long outil, durent chercher aussi à appliquer cette méthode au granit; alors ils auroient enlevé entre le colosse et le rocher une certaine épaisseur de pierre, qui, cependant, ne devoit pas excéder quelques doigts : car, si elle eût été plus forte, l'empreinte laissée sur le rocher n'auroit certainement pas présenté une surface concave, c'eût été une difficulté sans objet; il eût été plus naturel et plus facile de faire l'entaille droite du côté du rocher (1).

Exploitation des Colonnes.

Le mode d'exploitation des colonnes, soit qu'il vienne originairement des Égyptiens, soit, comme il est plus probable, qu'il appartienne aux Grecs, est au moins remarquable par sa simplicité. On voit, dans la carrière, tous les fûts arrondis selon une partie seulement de leur circonférence, et dans toute la longueur de la colonne; et cela résulte évidemment du mode même employé pour les détacher de la montagne. Plusieurs voyageurs, en faisant remarquer cette courbure, ont tâché de l'expliquer. Je trouvai, dit Pococke, dans ces carrières de Syène, quelques colonnes ébauchées, dont deux côtés étoient achevés; et cela lui donna lieu de conjecturer que l'on commençoit par tailler les colonnes tout autour, avec des outils minces, pour les détacher ensuite avec de gros coins :

(1) *Voyez* la planche 32, *A. vol. I*, et la description de ce monument dans le chapitre II des Antiquités.

mais ce voyageur, exact dans ses observations, n'est pas toujours heureux dans ses conjectures; le moyen employé par les anciens étoit bien plus expéditif, et s'accordoit mieux avec l'immense quantité de colonnes jadis exploitées.

Après avoir marqué la longueur de la colonne par de profondes entailles à ses deux extrémités, on pratiquoit dans la partie supérieure et dans toute l'étendue du fût, soit une rainure, soit simplement des entailles à placer les coins; et voilà à quoi se réduisoit toute l'exploitation proprement dite. Le bloc, en se détachant de la montagne par l'effort des coins, prenoit de lui-même une surface convexe du côté par lequel il adhéroit à la roche; car on conçoit bien que la rupture ne pouvoit se prolonger verticalement : elle tendoit à se rapprocher le plus promptement possible de la paroi antérieure, la seule qui fût libre; ce qui, se faisant suivant une ligne courbe, offroit une surface concave dans la montagne, et convexe dans le bloc détaché.

Ce procédé assez prompt, dont on ne fait pas usage chez nous, peut servir à expliquer pourquoi les Grecs et les Romains, sans se rebuter par la dureté excessive de la matière, en ont fabriqué une si grande quantité de colonnes. Les Romains, après avoir emprunté de l'Égypte la méthode d'exploiter les granits, en ont fait usage dans les montagnes de l'Europe, où l'on en trouve encore des traces. Un naturaliste très-distingué, M. Faujas de Saint-Fond, a fait, près du Rhin, les mêmes remarques que j'ai faites à Syène : il a observé dans d'anciennes exploitations des Romains dans la montagne de Falsberg, à quelques lieues de Mayence, les mêmes procédés pour détacher les colonnes des rochers; et ce n'est pas la seule analogie que présentent ces exploitations avec celles de l'Égypte. On voit qu'ici les Romains ont cherché, comme les Égyptiens à Syène, à employer de préférence les grands blocs détachés, soit à cause de la facilité de l'exploitation, soit parce que ces blocs se trouvent déjà en quelque sorte éprouvés, et qu'ils étoient moins sujets à renfermer des joints ou des fentes intérieures.

Nous ne pouvons pas douter que les monolithes d'un volume colossal ne fussent dégrossis sur les lieux mêmes; on en voit des exemples dans les carrières, et les anciens auteurs sont d'accord sur ce point. Ainsi le fameux sanctuaire monolithe de Saïs, l'un des plus immenses fardeaux qu'ait remués la puissance humaine, non-seulement reçut sa forme extérieure, mais encore fut creusé intérieurement avant qu'on le séparât du rocher. Ces précautions étoient importantes; car, malgré cela, il ne put être conduit qu'en deux ans depuis Éléphantine jusqu'au Delta, et deux mille pilotes ou mariniers furent employés à ce transport.

Les obélisques qu'on ne pouvoit prendre dans les rochers du Nil, offrirent aussi de grandes difficultés, quoique leur poids fût bien inférieur à celui du monolithe de Saïs; le point embarrassant n'étoit pas seulement de les détacher de la carrière, mais de les transporter et de les dresser sur leur base. Suivant Pline, on n'employa pas moins de vingt mille hommes pour le transport d'un seul obélisque. Il y a évidemment là de l'exagération; car l'on ne sauroit concevoir un si grand nombre d'hommes appliqués à un même monument : j'avouerai, du reste, que les forces réunies de vingt mille hommes seroient à peine suffisantes, si l'on ne faisoit

usage d'aucune machine, et c'est probablement ce que l'on a voulu dire en faisant mention d'un si grand nombre d'hommes. En effet, le poids d'un obélisque de quatre-vingt-douze pieds de hauteur sur sept de largeur moyenne, comme le grand obélisque de Karnak, est d'environ un million de livres; partagé entre vingt mille hommes, le poids seroit pour chacun d'environ cinquante livres, ce qui excède encore l'effort qu'un homme peut long-temps continuer : et combien de forces perdues, d'ailleurs, quand l'application en est immédiate ! A l'aide de machines, le nombre des ouvriers peut être réduit à volonté, et cela n'a d'autre limite que le temps que l'on veut employer; un calcul fort simple montre qu'un seul homme avec des machines convenables, s'il employoit ses forces sans aucune perte, pourroit élever un tel obélisque d'environ un mètre [trois pieds] au-dessus de terre, dans l'espace d'un seul jour.

Entre ces deux limites, l'application immédiate de la force des hommes, et l'emploi d'une telle machine, on conçoit une infinité de termes moyens qui permettent de concilier les différens degrés de commodité et de célérité que l'on pouvoit desirer dans le transport d'un obélisque. La difficulté principale, en faisant usage d'une machine, est de prendre, dans certains cas, un point d'appui assez solide. Au surplus, ces sortes de travaux ne nous paroissent aussi considérables que parce qu'ils sont tout-à-fait inusités chez nous; ils ne supposent pas, comme on l'a dit tant de fois, une plus grande industrie ni plus d'habileté dans les mécaniques chez les Égyptiens, que chez les nations modernes : il n'en est aucune qui n'inventât facilement les machines nécessaires à une telle opération. Les Romains, autrefois, ont fait parcourir un plus grand trajet à ces mêmes obélisques, et ont eu plus de difficultés à surmonter encore que les Égyptiens. Les peuples modernes ont transporté des fardeaux beaucoup plus considérables. Le piédestal de la statue de Pierre-le-Grand pesoit 2,300,000 livres.

On sent qu'il n'y a qu'un petit nombre d'instans où il faille supporter tout le poids de l'obélisque, c'est lorsqu'il s'agit de le monter à un niveau plus élevé; une force bien inférieure suffit pour le conduire sur un terrain horizontal. Mais d'ailleurs presque tout le trajet se faisoit par eau. Pline rapporte que l'architecte Satyrus avoit imaginé de creuser un canal qui alloit du Nil à la carrière : deux grands navires, attachés par le côté et remplis de pierres, étoient conduits sous l'obélisque, dont les deux extrémités reposoient sur les deux rives du canal; alors on jetoit le lest, dont le poids surpassoit de beaucoup celui de l'obélisque. Les navires déchargés soulevoient le monument, et on le transportoit ainsi jusqu'à l'endroit où il devoit être placé; un autre bout du canal conduisoit du Nil jusqu'à cette place. On employa dans la suite un procédé analogue pour transporter les obélisques à Rome. C'est Auguste qui y fit transporter le premier, le second y fut apporté sous Caligula : les vaisseaux qui servirent à ce transport, avoient été construits exprès, et c'étoient, de l'aveu de Pline, les plus considérables que les Romains eussent vus jusqu'alors.

§. V.

Énumération des principaux Monumens en syénit ou granit Oriental qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui en Égypte.

J'ai cru cette énumération utile pour donner une idée plus précise des travaux des anciens en ce genre, en présentant, pour ainsi dire, sous un même coup-d'œil, tous les monumens de cette nature qui sont parvenus jusqu'à nous. Elle pourra servir aussi à rectifier les erreurs où sont tombés quelquefois à cet égard les voyageurs.

Les monumens en granit Oriental que l'on retrouve encore en Égypte, sont de trois sortes:

1.° Les monumens d'architecture;

2.° Les monolithes de dimensions colossales, qui, par leur masse, semblent appartenir au sol où ils sont placés, tels que les obélisques, les statues et les colonnes de grandes dimensions, les sanctuaires, les sarcophages, &c.;

3.° Enfin, les différens ouvrages d'un volume médiocre, qui, susceptibles d'être déplacés aisément, ne doivent être indiqués que collectivement.

L'île de Philæ ne renferme aucune construction en syénit; mais on y voit plusieurs monolithes intéressans:

1.° Trois petits sanctuaires ou espèces de cages qui paroissent avoir été destinées à renfermer l'épervier sacré : la pierre est d'un rose pâle et à très-grands cristaux; c'est la deuxième variété que nous avons indiquée.

2.° Deux lions dans l'attitude donnée ordinairement aux sphinx, en syénit rouge.

3.° Devant le pylône qui forme l'entrée du grand temple, on voit un monolithe considérable en syénit rose, de forme cubique, et creusé dans son intérieur.

4.° Enfin, des débris de monumens assez variés, parmi lesquels on distingue les fragmens de deux obélisques : ces derniers appartiennent à la variété rouge et noire à grands cristaux et à contexture porphyritique.

A Syène, on ne trouve que les monumens déjà cités dans la Description de ses carrières, et quelques colonnes déplacées, qui évidemment ne sont point l'ouvrage des Égyptiens. On voit les restes d'anciens tombeaux creusés dans des rochers de syénit rouge et noir.

Éléphantine offre une porte de vingt pieds d'élévation, composée de sept blocs de syénit rose; une statue colossale et les débris d'une autre.

A Ombos, on trouve une petite porte de syénit dans une des murailles d'enceinte.

Edfoû et Esné, que l'on rencontre en continuant de descendre le cours du Nil, n'offrent aucun monument intéressant en syénit.

Hermonthis, aujourd'hui Erment, renferme un grand nombre de colonnes de cette matière, travaillées par les Grecs et les Romains, puis employées dans la suite par les Chrétiens du moyen âge aux édifices de leur culte.

Les ruines de la célèbre ville de Thèbes, que l'on trouve ensuite, renferment encore, après tant de siècles de ravages et de dégradations, un grand nombre de monumens Égyptiens en syénit. Le principal est un petit temple situé dans le prolongement du grand édifice de Karnak, et construit entièrement en syénit rouge foncé. Les blocs de l'extérieur, ceux qui forment le plafond, sont de la même pierre, ainsi que deux espèces de pilastres placés en avant à l'ouest du temple. Je me borne à une simple énumération, et je renvoie, pour prendre une connoissance détaillée de ces objets, à la Description de Thèbes.

Le second édifice de Karnak, en syénit, est une porte de l'enceinte, située devant l'allée de sphinx qui conduisoit à Louqsor.

Deux obélisques en syénit sont placés devant le grand édifice de Karnak, et l'on voit à leur pied les débris de deux autres qui ont été renversés et brisés (1); une longue avenue étoit formée jadis de statues colossales de la même matière, et l'on en voit encore les débris étendus sur le sol.

On trouve aussi à Karnak plusieurs autres colosses en syénit. Les fragmens d'un des plus considérables sont auprès de la porte que nous venons d'indiquer. Nous devons avertir qu'un autre colosse, placé à l'opposite, et que quelques voyageurs indiquent comme étant de granit jaune, est en poudingue siliceux.

Derrière un pylône en partie écroulé, on voit les fragmens d'un colosse d'une très-grande dimension en syénit rouge.

Plusieurs autres monolithes sont en syénit gris et en syénit noir et blanc.

Louqsor, sur l'emplacement de Thèbes, au sud de Karnak, n'offre de monumens remarquables en syénit, que deux obélisques et deux colosses. Les deux obélisques sont de la belle variété rose à très-gros cristaux. L'un des colosses est d'un rouge plus foncé et mêlé de plus de mica. Le second offre une particularité remarquable : la partie supérieure se trouve taillée dans un nœud de trapp grenu micacé, dont la couleur sombre tranche vivement avec une veine de couleur incarnate de feldspath pur et presque compacte, qui termine le colosse et en forme la coiffure.

Sur la rive occidentale, les édifices de Medynet-abou laissent voir quelques débris de constructions ou de revêtemens en syénit gris : une partie des fragmens que j'ai observés, est tout-à-fait désagrégée, et paroît avoir anciennement subi l'action du feu ; d'autres blocs, dans les cours intérieures, et sur-tout un grand nombre de colonnes, ont été employés à des constructions religieuses par les Chrétiens des premiers siècles. Ce sont des débris de monumens plus anciens et dont les matériaux avoient été taillés soit par les Égyptiens, soit par les Grecs. Sur la même rive, en parcourant la plaine qui conduit de Medynet-abou au *Memnonium*, on rencontre un assez grand nombre de colosses renversés et mutilés, la plupart en syénit d'un rose pâle.

L'emplacement même du *Memnonium* est jonché de fragmens de statues

(1) Ces monumens appartiennent principalement à la variété rouge et noire tirant un peu sur le violet : les grands cristaux de feldspath s'y détachent au milieu d'un fond composé de cristaux beaucoup plus petits, et d'une grande quantité de mica. La contexture de la roche se rapproche ainsi de la porphyritique.

colossales, et je puis citer encore, comme un exemple remarquable des passages subits du syénit, une tête bien conservée et dans les plus belles proportions.

C'est près du *Memnonium*, que l'on regarde comme le tombeau d'Osymandyas, que se trouve la plus grande des statues colossales de l'Égypte; elle avoit près de quatre-vingts pieds de proportion, et étoit formée, ainsi que le fauteuil où elle étoit assise, d'un seul bloc de syénit rose avec quelques taches noires de trapp grenu micacé. Il faut bien remarquer que ce colosse, auquel on donne quelquefois le nom de *colosse de Memnon*, n'est pas celui qui rendoit des sons dans l'antiquité; ce dernier n'est point en syénit, ni même en basalte, comme l'assurent quelques écrivains anciens, mais d'une espèce de poudingue siliceux particulière à l'Égypte, et dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Les vastes et magnifiques excavations qui portoient le nom de *tombeau des rois*, et que l'on rencontre dans une petite vallée qui coupe la chaîne Libyque, un peu au nord du *Memnonium*, renferment pour la plupart un sarcophage monolithe d'environ dix pieds de longueur, en syénit de différentes variétés : ces sarcophages en roche dure, qui sont assez rares aujourd'hui en Égypte, y avoient été jadis prodigieusement multipliés; on peut en juger par un passage de Pline, qui, parlant des cuves employées aux usages du bain chez les Romains, porte à quatre mille celles en roche dure qui avoient été tirées autrefois de l'Égypte, et qui, selon toute vraisemblance, n'étoient que d'anciens sarcophages (1).

Parmi les ruines de Cnubis, sur la rive du Nil, on remarque un petit sanctuaire ou espèce de cage monolithe, à peu près semblable à celles que nous avons indiquées à Philæ.

Antinoé, quoique bâtie généralement en pierre calcaire, étoit ornée d'une multitude de colonnes en syénit : les unes sont encore debout près de l'arc de triomphe, les autres sont renversées.

L'ancienne Memphis, plus qu'aucune autre ville d'Égypte, avoit été décorée jadis avec le granit de Syène; son emplacement offre encore au voyageur une immense quantité de fragmens la plupart informes : on y a découvert quelques débris de statues, et, entre autres, un poignet qui pèse plusieurs milliers; tout le reste de la statue a disparu : on peut juger par-là combien de monumens antiques ont été anéantis. Le grand bassin situé dans la partie de Memphis qui regarde les pyramides de Saqqârah, et au milieu duquel étoit le fameux temple de Vulcain, renferme encore aujourd'hui d'énormes blocs de syénit couverts de bas-reliefs et d'hiéroglyphes.

Sur l'emplacement des pyramides de Gyzeh, on voit éparse une quantité considérable de blocs de syénit. La troisième pyramide, connue sous le nom de *Mycérinus*, en étoit revêtue en grande partie. Strabon a désigné ici cette matière sous le nom de *basalte* : c'est une erreur, dont on trouve plusieurs autres

(1) Qous, l'ancienne *Apollinopolis parva*, les ruines de Coptos, celles de Denderah, l'ancienne *Tentyris*, ne nous offrent, pour notre énumération, aucun monument, aucun monolithe remarquable : on observe seulement, dans la façade du grand temple de Denderah, que les deux pierres qui recevoient les gonds des portes, au lieu d'être en grès, comme le reste du monument, étoient en syénit.

exemples dans ce voyageur; ce revêtement est de la variété du syénit rouge et noir veiné.

Dans l'intérieur de la grande pyramide appelée *le Chéops*, la chambre du roi est revêtue d'énormes blocs de syénit rose qui en forment le plafond et les parois; il en est de même du vestibule. Le passage par lequel on s'introduit dans cette pyramide, est aujourd'hui barré par un bloc de cette matière, qui en rend l'accès fort difficile. Du reste, on n'a remarqué aucune partie de la construction qui fût en roche dure; mais, dans toutes les pyramides maintenant ouvertes, on trouve un sarcophage en syénit.

J'ai indiqué seulement les monumens en syénit qui se trouvent dans les principaux endroits de la haute Égypte où il reste encore des édifices Égyptiens qui peuvent attirer l'attention du voyageur; mais presque toutes les villes du Sa'yd et une infinité de villages en renferment aussi quelques-uns.

Dans la plupart des mosquées, on voit un grand nombre de colonnes, quelques sarcophages et d'autres monumens en syénit employés aujourd'hui aux usages du culte Musulman; chez les particuliers, presque tous les moulins à bras dont on se sert pour moudre le grain, presque toutes les meules employées dans les arts, sont des tronçons de colonnes antiques; les *o'kel*, ou magasins des commerçans, renferment aussi beaucoup de colonnes de syénit; les seuils des portes en sont également formés; les sarcophages anciens servent d'abreuvoir pour les animaux; enfin beaucoup de monumens mutilés et de blocs de syénit sont épars dans tous les lieux anciennement habités.

Dans la ville du Kaire sur-tout, les édifices religieux, les autres édifices publics, les manufactures, les fabriques et les maisons des particuliers en renferment une quantité prodigieuse et qu'il seroit impossible d'énumérer. Nous citerons seulement le monument moderne appelé *divân de Joseph*, comme contenant les plus belles colonnes en syénit que nous ayons vues dans cette ville, et les ruines d'un monument situé près de l'aqueduc.

Mais continuons d'indiquer ceux qui se trouvent encore sur les ruines des anciennes villes.

Héliopolis, près du Kaire, n'a conservé, des monumens qui la décoroient jadis, qu'un seul obélisque en syénit. On sait que trois autres de même nature ont été enlevés et transportés autrefois à Rome.

En descendant la branche orientale du Nil, entre plusieurs anciennes villes Égyptiennes qui pourroient nous fournir le sujet de quelques remarques, je me bornerai à citer la ville de Sân, près du lac Menzaleh, où l'on voit les débris de sept obélisques ruinés, dont plusieurs étoient en syénit.

Plusieurs anciennes villes sur la limite de l'isthme de Suez avoient été également décorées de monumens de cette matière; et jusque dans le centre de l'isthme, on en trouve encore aujourd'hui des blocs considérables, restes d'anciens édifices. Les ruines qui portent le nom d'*Abou-Keycheyd*, dans la vallée de Seba'h-byâr, et que je présume être celles de l'ancienne *Avaris* (1), en renferment plusieurs ornés de

(1) Mémoire sur la géographie comparée et l'ancien état des côtes de la mer Rouge, *première partie*.

sculptures

sculptures intéressantes; on en voit sur-tout au lieu nommé *Serapeum*, près de l'extrémité septentrionale des lacs amers, et vers l'extrémité méridionale de ces lacs. Les débris d'un monument partie en syénit doivent être cités comme extrêmement remarquables par les caractères Persépolitains dont ils sont recouverts, seul monument de ce genre que l'on ait rencontré en Égypte.

L'intérieur du Delta, quoiqu'il n'ait été visité qu'en partie, a offert aux voyageurs qui l'ont parcouru, nombre de monumens tirés, comme les précédens, des carrières de Syène : le plus considérable de tous est le grand édifice de Bahbeyt, qui, construit entièrement en granit, ne le cédoit point, pour l'étendue, à la plupart des temples de la Thébaïde (1).

Les anciennes villes situées aux environs de la branche occidentale du Nil offrent peu de monumens assez intéressans pour qu'on en fasse mention ici; et parmi ceux même que renferme la ville de Rosette, nous nous bornerons à citer la pierre aux trois inscriptions, l'un des monumens les plus curieux qu'on ait découverts en Égypte : il est en syénitelle noir, à très-petits grains et passant au trapp. Une pierre semblable a été trouvée au Kaire, à la citadelle; elle est de la même matière, mais à grains un peu plus gros. Malheureusement les caractères en sont beaucoup moins bien conservés, et la plupart même sont presque illisibles.

Les ruines de Canope sont encore marquées par quelques débris anciens, parmi lesquels on en compte plusieurs en syénit; mais c'est à Alexandrie que cette matière se trouve accumulée avec le plus de profusion.

Tout le terrain qui a appartenu à l'ancienne ville des Ptolémées, est jonché de débris de monumens en syénit : la ville des Arabes en renferme une quantité considérable, les uns épars à la surface du sol, les autres à demi enfouis dans les amas de décombres qui recouvrent la plus grande partie de son sol; c'est pour les habitans de la ville moderne, qui les emploient à mille usages différens, une carrière qu'ils exploitent depuis bien des siècles, et qu'ils sont bien loin d'avoir épuisée.

Les citernes où se conserve l'eau qu'amène chaque année le canal d'Alexandrie, sont soutenues par des colonnes de syénit : ces citernes, dont la quantité étoit autrefois si considérable, se trouvoient encore, peu de temps avant l'expédition, au nombre de trois cent soixante, la plupart offrant plusieurs étages. On pourroit déjà prendre, par ce seul fait, quelque idée du nombre prodigieux de ces anciennes colonnes.

Dans les murailles et les tours de la ville des Arabes, les fragmens de granit travaillé ont été souvent employés; les tronçons de colonnes, dirigés selon l'épaisseur de la muraille, servent quelquefois à en lier les matériaux, au milieu desquels les bases de ces colonnes se distinguent comme autant de disques placés de distance en distance d'une manière symétrique.

Les grands monolithes, restes de l'ancienne splendeur d'Alexandrie, tels que la colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopatre, sont également tirés des carrières de Syène.

(1) Ce monument, comme tous ceux que nous avons cités, étoit recouvert en entier de caractères hiéroglyphiques et de bas-reliefs sculptés avec le plus grand soin.

Dans l'enceinte de la ville moderne, la vue est frappée par l'aspect d'une multitude infinie d'anciens monumens de granit employés dans les constructions. L'intérieur des maisons, et sur-tout des *o'kel* ou magasins de commerce, offre une quantité prodigieuse de colonnes de syénit; le château du Phare en renferme également un nombre considérable.

La jetée du port vieux est formée en partie de blocs de cette matière: dans le port neuf, une digue entière qui en borne le fond, n'est formée que d'un amas de colonnes anciennes couchées les unes sur les autres, et la plupart en syénit.

A cette énumération que nous aurions pu étendre beaucoup davantage, quoique nous soyons bien éloignés d'avoir vu tout ce qui existe encore aujourd'hui en Égypte, il faut encore ajouter l'immense quantité de monumens enlevés de cette contrée, depuis vingt siècles, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Turcs, et par les commerçans de toutes les nations qui fréquentent les ports de l'Égypte, et forment souvent le lest de leurs vaisseaux, des débris de monumens anciens: on sait, en effet, qu'il existe une grande quantité de monumens en syénit dans la Syrie, dans l'Asie mineure, à Constantinople, dans la Grèce, dans l'Italie, et dans les musées de toutes les nations de l'Europe.

Cependant tous ces monumens, pris ensemble, sont encore bien loin peut-être d'égaler en quantité ce qui est enfoui et perdu pour jamais, soit dans les buttes de décombres dont sont recouverts les emplacemens des anciennes villes, soit dans les dépôts des inondations annuelles qui ont exhaussé d'une couche épaisse la surface de l'Égypte, depuis Syène jusqu'aux rivages de la Méditerranée. M. Dolomieu, dans un ouvrage particulier sur l'exhaussement du sol de cette contrée, a estimé à quinze ou seize pouces par siècle l'épaisseur de ce dépôt: or, depuis vingt-cinq siècles que les Perses ont ravagé l'Égypte, et détruit ou renversé la plupart de ses monumens, le sol se seroit exhaussé de plus de trente pieds. Nous sommes bien éloignés d'admettre cette élévation (1); mais, quand on la réduiroit au quart, que de choses encore ont dû être enfouies et dérobées pour jamais à la connoissance des hommes! C'est en partie pour cette raison, qu'Alexandrie et ses environs surpassent autant aujourd'hui, par la quantité de ces débris d'anciens monumens, toutes les anciennes villes de l'Égypte; car le sol n'y est point exposé aux inondations du fleuve, et n'a point participé à l'exhaussement général.

Par les détails où nous venons d'entrer, on pourra se former quelque idée de l'immensité du travail fait anciennement pour l'exploitation du granit de Syène, sur-tout si l'on fait attention en même temps, que, de tant de monumens, il n'en est pas un seul dont chaque bloc, malgré l'avancement de nos arts et les méthodes expéditives que l'on a imaginées, ne coûtât encore aujourd'hui plusieurs années de travail, soit pour le détacher de la carrière, soit pour en aplanir et en dresser les différentes faces; et nous ne parlons pas du travail plus considérable qui seroit nécessaire pour le recouvrir de bas-reliefs, de sculptures délicates et d'un poli parfait, comme l'ont fait les Égyptiens. On jugera par-là, mieux que par tout autre moyen, du génie, de la patience et de l'industrie de cet ancien peuple, et l'on

(1) Cette opinion sera discutée dans la Description minéralogique de l'Égypte.

conclura aussi que tant de travaux n'ont pu être exécutés que dans une bien longue suite de siècles.

On a pu remarquer, par l'énumération que nous venons de faire, que les monumens en syénit sont d'autant plus abondans que l'on descend vers le nord, c'est-à-dire, à mesure que l'on s'éloigne davantage des carrières qui les ont fournis; circonstance assez étrange : on l'attribuera sans doute à ce que, le siége du gouvernement de l'Égypte s'étant rapproché de plus en plus de la Méditerranée, les matériaux des monumens les plus anciens ont été enlevés pour servir aux édifices postérieurs. Je ne nierai pas que cela ne soit arrivé souvent, du moins sous la domination des Grecs et des Romains; mais il est encore, je crois, une autre cause. A Syène, à Philæ et dans l'île d'Éléphantine, au milieu des montagnes granitiques, les monumens qui en étoient tirés frappoient beaucoup moins l'œil du spectateur, tandis qu'en descendant dans l'intérieur de la Thébaïde, au milieu de montagnes de nature différente, l'effet qu'ils produisent est beaucoup plus imposant et les difficultés sont infiniment mieux senties. Ajoutons encore que dans le Delta, dont tout le sol n'est formé que de terre végétale, on ne pourroit trouver de matériaux solides qu'à d'assez grandes distances, et il devenoit naturel d'attacher plus d'importance à leur choix.

§. VI.

Des Dégradations qu'a éprouvées le Syénit dans les Monumens qui existent encore en Égypte.

La grandeur des cristaux, la beauté, la vivacité des couleurs, ne sont pas les seules qualités qui rendent remarquable le granit Oriental, il l'est également par sa difficulté à s'altérer. En effet, une partie des monumens qui en sont formés se sont conservés intacts malgré tant de siècles écoulés, et conservent encore aujourd'hui jusqu'au poli parfait que les Égyptiens avoient su leur donner.

Dans des blocs de près de cent pieds de longueur, comme ceux qui forment les obélisques, il ne s'est manifesté aucune fente, aucune fissure, qui aient pu déterminer leur rupture. Les obélisques renversés et brisés, comme on en trouve à Thèbes, à Philæ, à Sân, l'ont visiblement été par des moyens violens.

Le poli parfait donné jadis à ces monumens a contribué beaucoup à leur conservation, en ce qu'il ôtoit tout accès à l'humidité de l'air, cause la plus ordinaire de l'altération des roches. Non contens de cette précaution, les Égyptiens recouvroient encore d'une couleur rouge la plupart de leurs monolithes : plusieurs en portent encore aujourd'hui les traces; je les ai retrouvées dans les débris du fameux colosse du *Memnonium*, la plus grande des statues que les Égyptiens aient exécutées en syénit.

Le climat de la Thébaïde a contribué beaucoup, il est vrai, à la conservation de ces monumens; et une des preuves les plus incontestables que l'on en puisse donner, c'est que ceux qui ont été transportés vers les bords de la mer,

n'ont pas été aussi bien à l'abri des dégradations. La ville d'Alexandrie nous en fournit de nombreux exemples : les Grecs avoient rempli cette ville de monumens en syénit, dont ils avoient dépouillé les villes de Memphis, d'Héliopolis et plusieurs autres; parmi ceux qui y subsistent, plusieurs encore ont subi des dégradations sensibles (1).

Ces dégradations se sont opérées de différentes manières et avec des circonstances différentes, qu'il convient d'exposer. 1.° Quelquefois les blocs altérés sont susceptibles de se débiter en fragmens irréguliers, tandis que les grains de chaque fragment conservent encore entre eux une forte adhérence, de sorte qu'une percussion un peu forte suffit pour réduire en morceaux un bloc considérable.

2.° Plus communément ce sont les élémens qui se désagrégent; et leur cohésion est devenue si foible, que le moindre effort suffit pour les isoler. Cette altération s'étend quelquefois d'une manière uniforme sur une grande étendue; quelquefois aussi elle est restreinte à un espace très-limité.

On voit encore certains monumens s'exfolier parallèlement à leurs surfaces : les corps arrondis, tels que les colonnes, se délitent en couches concentriques; j'ai fait sur-tout cette observation à Alexandrie, et notamment dans l'ancienne mosquée dite *des mille colonnes*. Ce fait assez remarquable, qui suffit pour faire distinguer ces exfoliations des délitemens naturels à certains granits, montre bien que les dégradations tiennent ici à des causes étrangères à leur nature.

L'altération n'a pas lieu sur toutes les parties d'un bloc considérable : on remarque souvent qu'une seule de ses faces y a été soumise; c'est même une observation assez constante, que, dans les monumens exposés de tous côtés à la libre action de l'air, la face qui a éprouvé le plus de dégradations est principalement celle qui est frappée des rayons du soleil levant.

Une dernière observation assez importante et qui confirme ce que nous avons indiqué plus haut, c'est que, dans un même bloc, les faces qui n'avoient pas reçu le poli, ou qui par suite avoient été exposées à le perdre, sont précisément celles qui ont été attaquées. Ceci nous montre encore que la cause de l'altération ne tient pas à la nature de la roche.

Sans nous engager ici dans les discussions qui ont eu lieu entre plusieurs physiciens sur ce genre de dégradation, nous nous bornerons à dire que la cause principale nous paroît être l'humidité, qui s'attache plus aisément aux surfaces qui ne sont point polies, s'insinue peu à peu entre leurs divers élémens, et finit par les écarter lorsqu'elle vient à s'évaporer promptement.

Si l'eau contient du sel marin en dissolution, son action est alors beaucoup plus énergique; c'est un fait constaté par des observations très-multipliées.

On s'est demandé quelquefois si l'action chimique du sel ne contribuoit pas ici à cet effet; mais on ne voit point que des cristaux de feldspath, de quartz, de mica, puissent éprouver, dans leur composition, aucune altération de sa part.

(1) Parmi les roches qui se sont conservées le plus intactes, il faut compter les syénits gris, mais sur-tout le syénitelle noir et le *syénitelle basaltiforme*; en général, les roches composées de très-petits cristaux ont été moins attaquées que les autres.

Ceux qui ont cru que la cristallisation du sel marin, dans les interstices du granit, opéroit directement cet effet, à peu près comme l'eau dont certaines pierres sont imbibées, les désagrége pendant l'hiver en se glaçant dans leurs pores; ceux-là, dis-je, n'ont point fait attention à ce qui a lieu dans ces deux cas. Dans le premier, il y a solidification de tout ce qui est contenu dans les interstices, sans soustraction d'aucune matière: en se solidifiant, l'eau conserve le même volume, ou plutôt en prend un un peu plus considérable: mais, dans le cas dont il s'agit, la cristallisation ne s'opérant qu'à mesure que le liquide s'évapore, il est évident que l'espace occupé avant la cristallisation ne peut pas même être complétement rempli après.

Je crois au contraire que le sel marin n'agit ici que par la propriété d'attirer l'humidité de l'atmosphère: il doit en résulter que, toutes les fois que l'air est simplement humide, toutes les parties du granit où le sel marin a pénétré, se mouillent de nouveau et sont par-là plus exposées à cette alternative d'humidité et de sécheresse qui accélère d'autant leur dégradation.

On peut encore mettre au nombre des causes de destruction des monumens en granit, les sables que les vents charient si fréquemment en Égypte, sur-tout vers les limites du désert. Ce n'est pas, comme l'ont pensé quelques personnes, qu'ils puissent opérer immédiatement de grandes dégradations; mais, par un frottement continuel sur les surfaces du granit, ils doivent à la longue en altérer le poli, et faciliter par-là l'action des autres causes que nous venons de développer.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE. *Des exploitations de granit*..... page 2.

§. I.er *Idée générale des carrières de granit*..... ibid.

Observations sur la composition du granit de Syène..... 3.

Dénominations anciennes..... 5.

§. II. *Gisement du syénit*..... ibid.

Des roches mélangées accidentellement au syénit..... 6.

§. III. *Méthode d'exploitation*..... 8.

§. IV. *Outils employés par les anciens*..... 9.

Exploitation des colonnes..... 10.

§. V. *Énumération des principaux monumens en syénit ou granit Oriental qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui en Égypte*..... 13.

§. VI. *Des dégradations qu'a éprouvées le syénit dans les monumens qui existent encore en Égypte*..... 19.

APPENDICE AUX DESCRIPTIONS

DES MONUMENS ANCIENS.

N.° II.

DESCRIPTION

DES MONUMENS ASTRONOMIQUES

DÉCOUVERTS EN ÉGYPTE;

PAR MM. JOLLOIS ET DEVILLIERS,

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES (1).

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

A notre arrivée à Syout, le 29 mars 1799, nous apprîmes que le général Desaix, en visitant le temple de Denderah, avoit découvert, parmi les tableaux hiéroglyphiques qui en composent la décoration, un zodiaque à peu près semblable à celui que les Grecs nous ont transmis. Ce zodiaque tenoit une place distinguée parmi les merveilles de la haute Égypte, dont on nous parloit sans cesse pendant notre séjour à Syout, et dont la vue avoit excité dans l'armée un enthousiasme général : aussi avions-nous le plus grand desir de pénétrer dans la Thébaïde, où les temples de Denderah et d'Esné, les palais de Karnak et de Louqsor, et tant d'autres monumens dont nous n'avions encore qu'une idée confuse, produisoient des impressions si vives et une admiration si soutenue. En attendant à Syout une occasion favorable pour continuer notre voyage, nous eûmes le temps d'étudier les antiquités de Lycopolis. Nous partîmes enfin de cette ville le 17 avril, et nous arrivâmes le 25 du même mois à Qené, ville moderne, située en face de Denderah. M. Denon y étoit alors. Notre impatiente curiosité s'accrut encore à la vue de son portefeuille, déjà très-riche. Nous remarquâmes dans sa collection le dessin du zodiaque circulaire, à peu près tel qu'il l'a publié. Bientôt nous allâmes à Denderah, et nous vîmes le zodiaque lui-même : il nous parut d'un si grand intérêt, que nous résolûmes aussitôt de le dessiner sur une échelle beaucoup plus grande que celle qu'avoit adoptée M. Denon. Nous sentîmes qu'il étoit nécessaire d'apporter à ce travail l'exactitude la plus scrupuleuse, étant bien persuadés que les positions des signes du

(1) La description du plafond astronomique du premier tombeau des rois à l'ouest a été rédigée par M. Jomard, d'après les notes fournies par M. Legentil, auteur du dessin. Voyez *pag.* 7.

A. D.

zodiaque, et des figures qui les accompagnent, n'étoient pas indifférentes dans ce bas-relief, qui, au premier aspect, a l'apparence d'un planisphère céleste.

En examinant les bas-reliefs qui décorent le temple de Denderah, M. Dupuis, notre collègue, aperçut un jour, à l'extrémité du plafond du portique, du côté du nord, quelques figures analogues à celles du zodiaque circulaire. Bientôt nous vîmes que ces figures étoient rangées dans un certain ordre, et nous reconnûmes distinctement six des signes du zodiaque. Ces signes, et tous les personnages qui les accompagnent, sont tournés vers la façade du portique.

Nous regardions vainement dans les environs pour découvrir les six autres signes, lorsque l'idée nous vint de les chercher à l'extrémité opposée du portique. Nous eûmes la satisfaction de les y trouver rangés dans un ordre régulier, formant, comme les six premiers, une procession avec d'autres figures emblématiques : ils sont tournés vers le fond du temple.

Ces découvertes éveillèrent singulièrement notre attention : aussi avons-nous, depuis, visité tous les monumens de l'Égypte, en recherchant avec un soin particulier les bas-reliefs astronomiques ; et nous pouvons presque assurer qu'il n'y a pas un seul tableau de ce genre qui nous ait échappé. C'est ainsi que nous avons découvert les deux zodiaques d'Esné (1) et le tableau astronomique d'Erment (2). Le seul plafond d'une salle d'un des tombeaux des rois (3), renfermant des signes du zodiaque (4), n'avoit été remarqué d'abord que par M. Ripault, notre collègue. Il a été dessiné par M. Legentil, officier du génie.

Satisfaits d'avoir recueilli les matériaux d'un travail intéressant, et privés alors des moyens d'en tirer parti, nous nous livrions avec ardeur à d'autres occupations ; les mouvemens de l'armée et la multiplicité des ruines ne nous laissoient pas un moment de relâche. Nous parcourions, depuis huit mois, tous les monumens de la haute Égypte, lorsque M. Fourier et plusieurs de nos collègues partirent du Kaire pour remonter le Nil jusqu'aux cataractes, afin d'étudier les antiquités dont les bords de ce fleuve sont couverts.

M. Fourier, averti de l'existence des zodiaques de Denderah par une lettre que M. Descostils avoit adressée à l'Institut d'Égypte, pressentoit toute l'importance de ces tableaux astronomiques. Muni des renseignemens qu'il avoit pu rassembler au Kaire, il arriva dans la haute Égypte, avec l'intention d'étudier, sur les lieux mêmes, ces monumens que les dessins de M. Denon lui avoient déjà fait connoître. A son passage à Esné, il aperçut, dans le temple ancien que renferme cette ville, un zodiaque dont il ignoroit encore l'existence ; et il vit enfin à Edfoû, où nous le rencontrâmes lorsqu'il descendoit des cataractes, les dessins que nous avions recueillis, non-seulement du zodiaque du temple d'Esné, mais encore des divers monumens astronomiques que nous avions découverts. La comparaison qu'il fut à portée d'en faire sur-le-champ, détermina son opinion sur la nature de ces bas-reliefs ; il nous

(1) Voyez les *planches 79 et 87, A. vol. I*, et les *planches* a et b de la collection des monumens astronomiques.

(2) Voyez la *planche 96, fig. 2, A. vol. II*, et la *planche* c de la même collection.

(3) C'est le premier tombeau des rois à l'ouest. Voyez-en le plan et la coupe, *planche 79, fig. 13 et 14, A. vol. II.*

(4) Voyez la *planche 82, A. vol. II*, et la *planche* d de la collection des monumens astronomiques.

en fit part, et à l'instant même nous dûmes renoncer à traiter une matière qu'il possédoit avec tant d'avantages. Nous nous trouvâmes heureux de pouvoir l'aider dans son important travail, en lui communiquant sans réserve tous les dessins que nous avions rassemblés. Nous nous bornerons donc à donner ici une description succincte des tableaux astronomiques que nous avons dessinés, en y ajoutant seulement quelques observations générales sur la manière dont ils sont exécutés, et sur la position qu'ils occupent dans les édifices. Nous nous étendrons davantage dans l'exposé des moyens que nous avons employés pour donner à notre travail un degré d'exactitude que rien ne pût surpasser; car il importe sur-tout de ne laisser aucun doute sur l'authenticité de nos dessins. A l'égard des conséquences que l'on peut déduire de l'étude et de la comparaison de ces monumens, nous ferons seulement remarquer que toute discussion partielle et préliminaire, sur une question de cette nature, ne peut conduire qu'à des résultats incertains et confus. On s'expose à des erreurs grossières et inévitables, lorsqu'on exprime une opinion sur ce sujet sans avoir vu les bas-reliefs originaux, ou du moins sans avoir consulté les dessins qui les représentent fidèlement. Nous regrettons que le concours de diverses circonstances ait retardé la publication des mémoires que M. Fourier a composés sur cet objet : ce travail auroit fixé les idées du lecteur, parce qu'il est fondé sur l'observation attentive des lieux et sur la connoissance exacte de tous les monumens.

§. I.er

Zodiaque du Portique d'Esné.

Le portique d'Esné renferme vingt-quatre colonnes disposées sur six rangs parallèles à l'axe du temple (1). Chacun de ces rangs de colonnes est surmonté d'architraves qui s'étendent dans toute la profondeur du portique, et qui portent les pierres du plafond, dont tous les soffites sont ornés de sculptures. Sur l'avant-dernier soffite, à gauche en entrant dans le temple, on a représenté un zodiaque. Ce tableau astronomique se voit au premier plan de la perspective représentée *pl. 83, A. vol. I.* Il renferme les douze signes du zodiaque : à chaque extrémité, il est terminé et en quelque sorte encadré par une figure alongée, dont le corps occupe toute la largeur du soffite, tandis que, d'un côté, les bras et la tête, et, de l'autre, les jambes, s'étendent dans le sens de la longueur du bas-relief. Ce tableau, représenté à l'échelle d'un vingtième, *pl. 79, A. vol. I,* et *pl.* a de la collection des monumens astronomiques, est divisé longitudinalement en deux parties égales par une bande d'hiéroglyphes. Les figures de la partie supérieure marchent en général de gauche à droite ; et dans la partie inférieure, au contraire, elles marchent toutes de droite à gauche. Pour se faire une idée exacte de la situation de tout l'ensemble, il faut supposer que l'on est transporté sous le soffite que nous avons désigné, et placé en face du mur latéral le plus voisin, situé au sud, de manière à tourner le dos à la plus grande partie du portique. Alors, si l'on met la gravure devant soi,

(1) Voyez la *planche 72, fig. 2 et 4, A. vol. I.*

qu'on la prenne par ses deux extrémités, et qu'on l'élève ainsi au-dessus de sa tête, sans cesser de la regarder, on verra toutes les figures dans une position absolument semblable à celle qu'elles occupent. La vue perspective représentée *pl. 83* peut encore aider à donner une idée exacte de la position du zodiaque. On remarquera seulement que, dans ce dessin, le spectateur est supposé avoir en avant de lui la plus grande partie du portique, hypothèse contraire à celle que nous venons de faire.

Dans ce zodiaque, où l'ordre des signes est parfaitement bien observé, toutes les figures ont les pieds tournés vers le mur latéral le plus voisin au sud.

Dans la bande inférieure, et près de la façade du temple, sont la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne et le Verseau. Le Sagittaire est renversé, par rapport aux autres figures. Tous les signes marchent de droite à gauche; à leur suite, est un grand nombre d'autres figures faisant partie du même tableau, qui s'étend jusqu'au fond du portique. Les signes que nous avons nommés, occupent environ les deux tiers de la longueur du tableau, dans la bande inférieure : les six autres signes sont au-dessus des six premiers, et marchent dans un sens inverse; ils sont précédés d'autres figures correspondantes à celles de même nature que nous avons fait remarquer. Ils les suivent dans l'ordre connu, en commençant par les Poissons et finissant par le Lion. Ces signes sont mêlés à d'autres figures; mais ils sont faciles à distinguer, parce qu'ils sont les seuls qui soient accompagnés d'étoiles sculptées en relief.

Ce tableau, dans la position qu'il occupe, étoit extrêmement fatigant à dessiner. Les difficultés que nous éprouvions, nous ont fait aisément sentir combien nous devions craindre de commettre de graves erreurs, et nous ont forcés à redoubler de soins et d'attention. Quoique le portique soit extrêmement encombré, cependant nous nous trouvions encore à huit ou neuf mètres du tableau que nous avions à dessiner. En conséquence, nous ne pouvions prendre directement aucune mesure; mais la longueur totale du soffite nous étoit donnée par la profondeur même du portique, et sa largeur par celle de l'entre-colonnement. Nous avons ensuite partagé notre dessin en deux parties égales dans le sens de la longueur, au moyen de la ligne d'hiéroglyphes qui nous a paru le diviser exactement. Enfin, dans le sens de la largeur, les distances qui existent entre les colonnes, et les dimensions des chapiteaux et des dés, nous ont servi de point de comparaison. Nous avons pu diviser ainsi le tableau en carreaux, dont les plus grands n'avoient que trois mètres sur un mètre et demi environ, et dans lesquels il nous a été facile de placer toutes les figures du bas-relief dans leur position respective.

Néanmoins toutes les heures du jour ne nous étoient pas également favorables pour dessiner; et ce n'est guère que le matin, lorsque les rayons du soleil qui pénétroient dans le portique, étoient reflétés par le sol, que nous pouvions continuer notre travail. La hauteur à laquelle se trouvoit le plafond, et sa couleur rembrunie, nous empêchoient quelquefois de distinguer les objets. Ces inconvéniens sont les seules causes de la lacune qui existe dans notre dessin, où l'on

voit que les hiéroglyphes de la ligne du milieu ne sont pas représentés: ces caractères sont trop petits, et leurs formes trop altérées par une croûte saline qui les recouvre, pour que nous ayons pu en rendre un compte satisfaisant. Notre dessin a été vérifié sur les lieux, à plusieurs reprises; et pendant le long séjour que nous avons fait à Esné, nous n'avons rien négligé pour lui donner le dernier degré d'exactitude.

§. II.

Zodiaque du Temple au nord d'Esné.

Le portique du petit temple au nord d'Esné renferme huit colonnes disposées sur quatre rangs parallèlement à l'axe du temple (1), et réunies par des architraves qui partent de la façade et s'étendent jusqu'au fond du portique. Ces architraves et les murs latéraux soutiennent les pierres du plafond qui forment soffites; il y a donc cinq soffites qui ont une longueur égale à la profondeur du portique, et la même largeur que les entre-colonnemens.

Ces soffites sont couverts de sculptures; ceux des deux extrémités du portique sont ornés de bas-reliefs représentant un zodiaque (2).

La moitié des signes se trouve à gauche en entrant : ce sont, dans l'ordre suivant, les Poissons, le Belier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer et le Lion. L'autre moitié des signes est à droite; mais on n'en voit plus qu'une partie, parce que l'affaissement d'une colonne de la façade a entraîné la chute de la moitié du soffite.

Une partie du Sagittaire, le Capricorne et le Verseau sont encore en place.

Dans le soffite à droite en entrant, les figures marchent presque toutes de gauche à droite, le visage tourné vers la façade du portique, et les pieds du côté du mur latéral. Dans le soffite à gauche en entrant, les figures marchent aussi de gauche à droite; mais, comme elles ont en même temps les pieds tournés vers le mur latéral, il s'ensuit qu'elles marchent réellement dans un autre sens que celles du soffite à droite, c'est-à-dire qu'elles paroissent entrer dans le temple, en sorte que les figures des deux tableaux sont opposées tête à tête.

Ces tableaux sont, comme celui du portique d'Esné, partagés en deux parties, dans le sens de la longueur, par une ligne d'hiéroglyphes. Mais ici les deux parties ne sont pas égales : la bande supérieure est beaucoup plus étroite, et ne renferme pas de signes du zodiaque; la bande inférieure, beaucoup plus large, contient, en outre, d'autres figures qui paroissent y être placées sans ordre. Parmi ces dernières, on en retrouve beaucoup de semblables à celles du monument astronomique du grand temple d'Esné.

La *planche 87, A. vol. I,* et la *planche* b de la collection particulière des monumens astronomiques, offrent, rapprochés l'un de l'autre, les deux soffites extrêmes du portique. Pour se représenter exactement leur position respective, il faut

(1) Voyez la *planche 85, fig. 1, 2 et 3, A. vol. I.*

(2) Voyez la *planche 87, A. vol. I,* et la *planche* b de la collection des monumens astronomiques.

supposer que l'on est transporté sous le soffite à gauche en entrant, le dos tourné vers le mur latéral du temple, du même côté. Alors, si l'on prend par ses deux extrémités le dessin qu'on aura placé verticalement devant soi, et si on l'élève ensuite au-dessus de sa tête, sans perdre de vue les figures, on mettra les deux tableaux à leur place respective : seulement ils sont séparés l'un de l'autre par l'intervalle qu'occuperoient dans le dessin les trois autres soffites du portique.

On croira facilement que nous avons mis à dessiner ce tableau astronomique, la même exactitude et le même soin que nous avons apportés à copier celui du grand temple d'Esné, puisque l'intérêt étoit le même.

Ce zodiaque renferme un plus grand nombre de figures. Comme il étoit mieux et plus long-temps éclairé que celui du temple d'Esné, ce qui provenoit de quelques dégradations du plafond, qui permettoient aux rayons du soleil de pénétrer pendant tout le jour dans le portique, nous avons pu le dessiner avec plus de facilité. Cependant il nous a été impossible de copier la ligne d'hiéroglyphes qui le sépare en deux parties. Il manque à peu près la moitié du soffite à droite, qui, ainsi que nous l'avons dit, a été entraîné par l'affaissement d'une des colonnes de la façade. Nous avons ajouté à notre dessin quelques figures de plus que celles qui restent encore en place, en réunissant deux fragmens d'une des pierres du plafond, que nous avons retrouvés à terre. Il n'est pas douteux que l'on ne puisse ainsi rassembler toutes les autres parties de cet intéressant tableau; mais il faudroit beaucoup de temps et des moyens qui nous ont manqué à Esné. Une chose importante à consigner ici, c'est que nous avons reconnu, à travers les jours que le hasard a laissés entre les pierres amoncelées au pied de l'édifice, des indices certains de tous les signes du zodiaque qu'on ne voit plus au plafond; nous avons remarqué particulièrement l'épi de la Vierge, un des plateaux de la Balance, et la queue du Scorpion.

§. III.

Plafond d'une des Salles du Temple d'Erment.

Le temple d'Erment est partagé en deux salles, qui ont l'une et l'autre la même largeur, mais qui sont de longueurs différentes (1). Ces salles communiquent par une petite porte située à droite dans le fond de la première. Au plafond de la seconde salle, est sculpté le bas-relief dont on voit la représentation dans la *planche 96, fig. 2, A. vol. I*, et dans la *planche* C de la collection des monumens astronomiques. Ce bas-relief occupe toute la surface du plafond; il est rapporté à l'échelle de huit centimètres pour un mètre.

Pour se représenter exactement la position des figures, il faut supposer que l'on est au-dessous de ce tableau, le dos tourné vers le fond du temple; alors, en prenant le dessin par ses deux extrémités, et en l'élevant au-dessus de sa tête, on mettra toutes les figures dans la position qui leur convient. La grande figure de femme

(1) Voyez la *planche 94, fig. 1, A. vol. I.*

qui enveloppe tout le tableau, tourne par conséquent le dos au fond du temple, et a les bras et les jambes étendus des deux côtés du plafond. Sur son corps, qui est d'une longueur disproportionnée, sont représentés des disques, devant lesquels des figures sont agenouillées. L'un de ces disques, qui est voisin de la mamelle, renferme une figure debout, tenant un bâton augural, et coiffée de cornes de belier. Au milieu de la longueur, et vers l'extrémité, sont trois disques pareils : on en voit encore deux autres, dont le premier est placé dans l'angle formé par les jambes et le corps de la figure, et le second dans l'angle opposé, entre le visage et les bras. A celui-ci est jointe une aile qui s'étend le long de la figure.

Trois lignes d'hiéroglyphes que l'on n'a pu dessiner, sont placées de chaque côté parallèlement aux bras et aux jambes. Au-dessus de celles qui sont à gauche, est représenté un taureau; et presque au-dessus de celles qui sont à droite, on voit un scorpion.

Au milieu du tableau, une grande figure est représentée dans une barque : elle paroît marcher avec vîtesse. Un de ses bras est étendu en haut et en arrière, l'autre en avant et en bas. Elle regarde derrière elle le taureau, qu'elle paroît fuir. Entre elle et le taureau sont, en haut, un belier placé en travers du plafond, la tête tournée vers le bas du dessin; au milieu, un scarabée avec des ailes doubles étendues horizontalement; et en bas, une petite barque dans laquelle est une figure accroupie. Devant la grande figure et presque au-dessous du scorpion qui est un peu à droite, sont, dans la partie supérieure, un épervier avec une tête de belier, et au-dessous, un belier ailé, placé en travers du plafond et la tête tournée vers le haut du dessin.

Les figures du taureau et du scorpion ont beaucoup d'analogie avec celles qui se trouvent dans les zodiaques. Les deux beliers, le scarabée et l'épervier à tête de belier, sont coiffés d'une plume ou d'une palme placée verticalement.

§. IV.

Tableau astronomique peint au Plafond du premier Tombeau des Rois à l'ouest.

Ce tableau a été dessiné par M. Legentil, avec une exactitude et un soin minutieux (1). L'explication suivante est tirée des notes qu'il a fournies (2).

« La partie inférieure de la gravure représente le côté du plafond qui est à » gauche en entrant, et la supérieure, le côté droit. Le tableau est peint sur » un fond concave, légèrement arqué, dont la corde a $3^{m},9$; un bandeau de » sept décimètres de large et d'environ cinq décimètres de hauteur, en forme » de poutre, encadre de chaque côté le tableau dans sa longueur, laquelle est » de $8^{m},40$.

» Ce plafond est partagé en deux moitiés par deux grandes figures de femmes

(1) Voyez la *planche* d de la collection des monumens astronomiques, et la *planche 82, A. vol. II.*

(2) Voyez l'Explication des planches, *pl. 82, A. vol. II.*

» nues, dont les corps, alongés en forme de règles, occupent la plus grande dimen-
» sion de la pièce, tandis que leurs bras et leurs jambes se recourbent à angle droit
» en sens opposé, pour envelopper les tableaux auxquels ils paroissent servir de
» cadres. Les contours de ces deux figures sont dessinés avec un trait rouge, et
» leur carnation est d'un jaune très-foncé. Leurs corps renferment cinq grands
» disques dont la couleur est rouge-foncé; c'est aussi la couleur de tous les globes
» qui sont distribués dans ce plafond. Les parties sexuelles sont peintes en noir
» mat.

» Chaque moitié du plafond est encore divisée en deux parties ou bandes rec-
» tangulaires à peu près égales. La première, ou la plus voisine du centre, repré-
» sente un ciel azuré, parsemé d'étoiles d'un jaune pâle et d'hiéroglyphes très-
» petits de la même couleur, lesquels semblent placés derrière un réseau dont
» les lignes se coupent à angle droit; ces lignes sont aussi tracées en jaune pâle (1).
» Cette partie est tellement oblitérée par l'humidité qui en a fait tomber les cou-
» leurs en plusieurs endroits, qu'on n'a pu en dessiner les détails. La seconde
» bande est composée d'une suite de personnages peints sur un fond blanc, des-
» sinés à un trait rouge pâle et presque rose, et d'une carnation jaune moins
» foncée que celle des deux grandes figures; leurs costumes sont rayés en jaune
» terne. Ils sont symétriquement placés des deux côtés d'un tableau qui paroît
» être le sujet principal de cette composition, tant du côté gauche du plafond
» que du côté droit.

CÔTÉ GAUCHE DU PLAFOND.

» La bande inférieure contient une scène composée de trois figures humaines
» et de sept figures d'animaux. La plus grande de celles-ci est debout et appuyée
» sur un vase. Sa tête et son corps ressemblent à ceux du cochon, et sont garnis
» d'une crinière épaisse et tressée qui descend jusqu'en bas. Les pieds de la figure
» sont ceux d'un lion; ses bras, ceux d'un homme, ou peut-être d'un singe.
» Elle porte sur la tête et le dos un grand crocodile, dont la queue s'applique
» sur sa crinière. Quatre petits hiéroglyphes tracés en jaune pâle, ainsi que plu-
» sieurs autres hiéroglyphes de ce tableau, sont devant la gueule de l'animal. En
» bas est une figure d'homme renversée, à tête d'épervier, armée d'une longue
» tige qui est dirigée sur la bande où sont les étoiles, et au bout de laquelle
» est une suite de points détachés qui se prolongent jusqu'au corps de la grande
» figure.

» Après, et au centre même de la scène, se remarque un taureau tourné dans
» le même sens que les deux précédentes figures, et posé sur une barre horizontale
» qu'un homme paroît soutenir de la main droite. En face est un lion couché,
» et au-dessous de lui un crocodile de taille moyenne, qui regardent les per-
» sonnages qu'on vient de décrire : sous les pieds de derrière du lion est une
» troisième figure de crocodile, mais fort petite et reployée sur elle-même. Entre
» le lion et le crocodile, est un scorpion placé sous la queue même du lion. Enfin,

(1) On n'a pu exprimer, dans la gravure, la couleur jaune de ces lignes.

au-dessus

» au-dessus de ce dernier, est une figure de femme renversée, qui tourne le dos » à la bande céleste.

» A droite de cette scène, est une marche de dix figures humaines debout et à » tête d'homme, excepté la cinquième qui a une tête de chacal, la sixième une » tête d'ibis, la septième une tête d'épervier. Le dessin fait voir l'attitude, l'action » et le costume semblables de ces dix figures, qui regardent vers le milieu du tableau. » On y remarquera les différences du nombre de traits que renferment leurs colliers » et le bas de leurs draperies; ces traits ont été comptés par-tout.

» A gauche, on voit neuf personnages qui regardent les précédens, et qui » diffèrent tous. Un dixième, placé entre les bras de la grande figure reployée, » leur tourne le dos. La première de ces dix figures est une femme; les deux » suivantes sont deux hommes à tête de lion, dont le premier paroît plus âgé, &c. » On renvoie au dessin pour l'étude de ces neuf figures, qui sont fort dignes » d'attention. Il faut sur-tout remarquer l'avant-dernière, qui est sans bras, et » qui porte deux longues feuilles sur la tête, ainsi qu'une figure de momie qui la » précède, dont le corps est blanc, et dont la chevelure, nouée sous le menton, » est noire. On doit également noter que, sur le corps des huit premières, on a » distribué de petits cercles peints en rouge foncé. Enfin, pour terminer ce qui » regarde la gauche de ce plafond, il faut faire remarquer que la grande figure » qui l'enveloppe a un disque rouge devant la tête, et devant le nombril, un » disque ailé. Plus loin, sont deux petites figures que l'on a crues ressembler à des » vases renversés, et qui paroissent plutôt les contours de deux légendes hiéro- » glyphiques placées, comme c'est l'ordinaire, à côté des colonnes d'hiéroglyphes » du tableau; d'ailleurs, il y a au-dessus quelques petits caractères, ainsi qu'on en » voit souvent au-dessus de ces légendes.

CÔTÉ DROIT DU PLAFOND.

» La bande de figures qui fait pendant à celle du côté gauche du plafond, est » composée d'une manière absolument semblable. Au milieu est une scène prin- » cipale, à droite et à gauche de laquelle sont neuf personnages debout. On » remarque dans cette scène, comme dans l'autre, un lion et un crocodile cou- » chés l'un au-dessus de l'autre; une figure d'homme renversée, tournant le dos à » la bande étoilée; un vase de la forme de ceux des puits de Saqqârah, peint en » jaune pâle, surmonté d'une tête de taureau et couvert de quelques petites figures » tracées légèrement en rouge pâle et presque effacées. Au-dessous, l'on voit un » homme qui semble, à l'aide d'un bâton, soutenir le vase de la main droite, et » repousser de l'autre le crocodile; un homme à tête d'épervier, renversé hori- » zontalement, armé d'une tige qu'il tourne contre le vase, comme s'il vouloit » le percer; enfin, une figure à tête et à corps de cochon et à longue crinière, » la gueule un peu ouverte, en tout semblable à celle qui a été déjà décrite: » elle a la main gauche posée sur la tête d'un petit crocodile, et l'autre main » sur un objet de forme triangulaire qui sert aussi à porter l'homme à tête

» d'épervier. Ce petit crocodile n'est guère plus grand que celui qui est sous les » pieds du lion de l'autre scène; mais ici il est fort éloigné du lion.

» A droite et à gauche de cette scène, sont deux suites de figures qui font » pendant à celle de l'autre côté et qui regardent vers le milieu, mais qui ont de » plus sur la tête des globes rouges : elles sont au nombre de neuf, à corps et à » tête d'homme, hormis trois qui ont des têtes d'animaux. A gauche, elles sont » absolument les mêmes, pour l'attitude et pour tout le reste (à quelques diffé- » rences près dans le costume), que les neuf premières de la bande qui leur cor- » respond en face : il faut ajouter que la première a dans la main une tige ou une » sorte d'épi. A droite, on remarquera que le neuvième personnage de la suite est » entre les bras de la grande figure reployée, comme on l'a observé pour la dixième » figure de la série qui est parallèle. On y voit encore deux figures qui ont les bras » liés ou cachés : dans les mains des deux dernières sont des attributs qu'il n'est guère » possible de qualifier. Les quatre premières figures sont séparées des autres.

» La grande figure qui encadre ce côté droit du plafond, a aussi un globe rouge » devant la tête : au-devant de la matrice est un scarabée, les ailes déployées, tenant » une boule rouge entre les pattes de devant; il est peint d'une couleur jaune très- » foncée, de même que les deux grandes figures. »

§. V.

Zodiaque du Portique du Temple de Denderah.

L'EMPLACEMENT de l'ancienne Tentyris offre des ruines importantes, qui feront l'objet d'une description très-étendue. Pour remplir l'objet que nous avons en vue en ce moment, il suffira de dire que le portique du grand temple de Denderah renferme, comme celui d'Esné, vingt-quatre colonnes (1), et que tous les soffites sont couverts de tableaux hiéroglyphiques, qui ont plus ou moins de rapports avec l'astronomie (2). Les deux soffites extrêmes, sur-tout, renferment des sculptures qui ne laissent aucun doute sur le sujet qu'elles représentent : on y remarque, en effet, mêlés à beaucoup d'autres figures, les signes du zodiaque (3). Ces sculptures occupent en entier les deux soffites extrêmes, qui ont vingt mètres seize centimètres de longueur et trois mètres soixante-dix-neuf centimètres de largeur.

Une vue perspective (4), semblable à celle du portique d'Esné, fait parfaitement connoître la position du zodiaque de Denderah; mais on peut s'en faire une idée suffisamment exacte, si, en se transportant par la pensée dans le dernier entre-colonnement du portique à droite et en regardant la face du mur latéral, on prend par ses deux extrémités le dessin placé verticalement devant soi, et qu'on le ramène horizontalement au-dessus de sa tête : alors la partie du dessin qui est contiguë à la façade du portique, se trouve à droite, et celle qui est dans le fond est à gauche.

(1) *Voyez* le plan du grand temple de Denderah, *planche 8, A. vol. IV.*

(2) Voyez les *pl. 18 et 19, A. vol. IV*, qui présentent l'ensemble et les détails du plafond du portique.

(3) Voyez la *planche 20, A. vol. IV*, et la *planche* e de la collection des monumens astronomiques.

(4) Voyez la *planche 30, A. vol. IV.*

Le bas-relief représenté en haut de la planche est sculpté sur le soffite du dernier entre-colonnement, à gauche en entrant dans le temple ; et celui qui est au bas, est la décoration du dernier soffite à droite : l'un et l'autre sont ici figurés au vingtième de leur grandeur réelle. Pour donner à ces dessins toute l'exactitude convenable, on a suivi les mêmes procédés et l'on a eu les mêmes attentions qui ont été indiqués pour le zodiaque du portique d'Esné ; seulement, ces bas-reliefs étant plus chargés de détails et se trouvant dans deux entre-colonnemens différens, on a dû redoubler de soins pour conserver à toutes les figures leur position relative. Comme des dessins de cette étendue ne pouvoient être ni terminés dans une seule séance, ni copiés du même point de vue, on a dû, sur-tout à chaque fois qu'on a repris le travail, se remettre dans une position semblable à celle dans laquelle on l'avoit commencé, et s'avancer sur une même ligne droite parallèle à la longueur du temple, en regardant toujours les sculptures du même côté. On conçoit facilement que, sans ces précautions, on auroit été exposé à des méprises inévitables, à des transpositions de figures, et peut-être même à un renversement total, dans le sens de la marche de la plus grande partie des figures. Par exemple, si, après avoir terminé le dessin du dernier entre-colonnement à droite, on eût commencé à copier le bas-relief du dernier entre-colonnement à gauche, sans se mettre, par rapport aux figures de cette seconde bande, dans la même position que l'on avoit prise relativement à celles de la première, une erreur sur la situation de la première figure auroit naturellement, et sans qu'on s'en fût aperçu, déterminé une erreur semblable pour toutes les autres. Nous avons pris toutes les précautions qui viennent d'être indiquées, en nous tenant toujours en garde contre les illusions qui pouvoient résulter de la position forcée et très-fatigante que nous étions obligés de prendre, pour dessiner des objets qui étoient à plus de douze mètres au-dessus de nous.

Les deux parties du zodiaque sont composées d'une manière semblable. Dans l'une et l'autre, une grande figure de femme paroît envelopper tout le tableau : son corps est de la même longueur que le plafond ; ses bras, qui sont passés par-derrière sa tête, où ils ne paroissent avoir qu'une seule et même attache, et ses jambes, terminent le tableau à ses deux extrémités. La disproportion des diverses parties de cette figure ne peut être que de convention, et tout avoit sans doute ici un sens qu'il nous est actuellement impossible de pénétrer. Dans l'un et l'autre soffite, cette grande figure a le dos tourné vers le mur latéral le plus voisin, en sorte que les deux ensemble paroissent embrasser tout le plafond du portique. Leur vêtement est très-remarquable. En haut, près de la mamelle, on voit un scarabée, les ailes étendues ; au-dessus, on aperçoit plusieurs ornemens qui paroissent plutôt peints que sculptés, et au-dessous une ceinture ornée de fleurs de lotus. Une espèce de guirlande de fleurs de la même plante occupe le milieu de la robe dans toute sa longueur, et la borde par le bas ; de chaque côté sont quatre lignes de zigzags qui représentent sans doute de l'eau. C'est ainsi du moins que les Égyptiens ont figuré l'eau qui sort des vases du Verseau, et celle qui remplit l'espèce de bassin que l'on voit entre les deux Poissons : ils ont représenté à peu près de la même manière

les eaux des fleuves, dans les tableaux de batailles que l'on voit encore sur les monumens de Thèbes. Vis-à-vis la bouche de chacune des deux grandes figures symboliques, est un globe avec une seule aile étendue le long des bras. Le reste de chaque tableau est partagé, dans le sens de sa longueur, en deux parties égales, comprises entre trois lignes d'hiéroglyphes. Dans la bande supérieure, on remarque, parmi un grand nombre d'autres figures, six des signes du zodiaque. Dans la bande inférieure, sont des barques montées par d'autres figures symboliques : ces barques sont armées de deux rames qui paroissent figurer des branches de palmier ou des plumes, et dont les poignées sont ornées de têtes d'épervier. Les deux extrémités de chaque barque sont façonnées en forme de fleurs de lotus.

Toutes les étoiles que l'on voit dans les dessins, sont sculptées en relief comme le reste des figures. Il est important de les distinguer d'une multitude d'autres qui ne sont que peintes : car il faut se représenter que toutes les sculptures se détachoient sur un fond bleu, parsemé d'étoiles coloriées en jaune d'or, dont on voit encore une grande quantité dans plusieurs endroits; mais, dans d'autres aussi, elles ont disparu avec la couche bleue qui s'est détachée du plafond, ou qui a été noircie par la fumée des flambeaux qu'on allumoit dans le temple. Tout ce que l'on voit d'hiéroglyphes accompagnant les figures a été copié avec exactitude : il étoit très-difficile de dessiner des caractères aussi petits; et ce n'est qu'à force de soins, et en choisissant les instans du jour où le plafond étoit le mieux éclairé, que nous sommes parvenus à obtenir les détails que nous donnons. Dans les intervalles que nous avons laissés en blanc, il y avoit aussi des hiéroglyphes que nous n'avons pu copier, soit parce que la croûte saline ou la poussière dont ils sont recouverts, nous a empêchés de les distinguer, soit parce qu'ils ont été emportés avec quelques éclats de pierre, comme cela est arrivé pour deux figures entières du bas-relief inférieur de la *planche 20, A. vol. IV*, et de la *planche* C de la collection des monumens astronomiques. Ces accidens paroissent dus aux infiltrations des eaux qui se sont écoulées des maisons de briques bâties dans des temps modernes, et dont il existe encore des ruines sur les terrasses du portique : ils peuvent provenir aussi de coups de fusil qui ont été tirés dans ce portique, et dont on voit des traces au plafond.

Dans le dessin qui est au bas de la planche, on remarquera un scarabée placé à la naissance des cuisses de la grande figure; il n'a qu'une seule aile, qui est étendue diagonalement dans le tableau. Les signes du zodiaque représentés dans la première bande sont le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne. Dans la bande inférieure, on voit dix-neuf figures montées sur des barques.

Le bas-relief gravé en haut de la planche offre, dans la première bande, le Verseau, les Poissons, le Belier, le Taureau, les Gémeaux représentés par deux personnages qui se donnent la main, et le Cancer, qui est en partie engagé dans les jambes de la grande figure. Dans la seconde bande, indépendamment des dix-neuf barques analogues à celles du premier dessin, il y a, du côté des jambes de la grande figure, une vingtième barque beaucoup plus petite que les autres, dans laquelle est placée une fleur de lotus d'où semble sortir un serpent.

A l'angle formé par le corps et les jambes de la grande figure, on voit un soleil lançant des rayons sur une tête d'Isis qui est au-dessus d'un temple. La lumière est figurée par des lignes divergentes de cônes tronqués, dont les diamètres augmentent à mesure que ces cônes sont plus loin du disque du soleil. On trouve la lumière représentée de la même manière sur les parois des soupiraux qui donnent du jour dans les différentes salles du temple de Denderah.

§. VI.

Zodiaque circulaire du Temple de Denderah.

En sortant du portique du temple de Denderah, et en prenant sur la droite pour en faire le tour, on marche sur des monticules de décombres qui, s'élevant par une pente rapide, enveloppent de ce côté le portique jusqu'à une hauteur assez considérable, et le temple proprement dit, jusqu'à la partie inférieure de ces frises richement décorées que l'on voit dans tous les édifices Égyptiens. Une ouverture évidemment forcée à travers l'entablement donne accès sur la terrasse du temple. En y pénétrant, on trouve aussitôt, à sa droite, un petit appartement (1) partagé en trois pièces. La première, dans laquelle on entre, est découverte; ses murs sont décorés de sculptures parfaitement exécutées : elle a quatre mètres quarante centimètres de longueur et six mètres quarante centimètres de largeur. On la traverse pour arriver à une seconde salle qui est couverte et qui reçoit le jour par une porte et deux fenêtres à peu près carrées : tous les murs de celle-ci sont décorés de sculptures dont le travail est extrêmement soigné; on y voit une étonnante profusion de petits hiéroglyphes en relief, qui sont sculptés avec la dernière précision. C'est au plafond de cette salle que l'on trouve le zodiaque représenté *planche 21* (2). Cette chambre a la même largeur que la précédente, et une longueur de trois mètres cinquante-trois centimètres. La pièce que l'on trouve après celle-là, et dont les dimensions sont à peu près les mêmes, est dans l'obscurité la plus profonde : ses murs sont aussi couverts de sculptures, et son plafond, sur-tout, offre des sujets qui sont très-bien exécutés, et qui paroissent avoir trait à l'astronomie.

L'ouverture forcée à travers la corniche est le passage qui se présente naturellement aux voyageurs pour arriver sur les terrasses du temple : mais on y monte aussi par un très-bel escalier (3), que l'on ne trouve point d'abord, et auquel on ne parvient que difficilement; tant est grand l'encombrement de l'intérieur de l'édifice.

La *planche 21* de l'Atlas, *A. vol. IV*, et la *planche* f de la collection des monumens astronomiques, offrent le dessin d'une partie du plafond de la salle intermédiaire de l'appartement que nous venons de décrire. Si l'on suppose que l'on regarde le

(1) Voyez la *planche 8, fig. 2*, et la *planche 11, fig. 2, A. vol. IV.*
(2) Voyez *A. vol. IV*, et la *planche* f de la collection des monumens astronomiques.
(3) Voyez la *planche 8, fig. 1, 2 et 4, A. vol. IV.*

fond de cette salle, en ayant devant soi le dessin placé verticalement, et si l'on ramène ensuite ce dessin horizontalement au-dessus de sa tête, on le mettra dans une position semblable à celle qu'occupent les objets dont il offre la représentation.

La grande figure qui est à droite de ce dessin, a la tête tournée vers l'extérieur de la salle, et s'étend dans toute la longueur du plafond, qu'elle partage en deux parties égales. C'est un des plus beaux morceaux de sculpture Égyptienne que nous ayons trouvés. Cette figure est dans une espèce de niche cylindrique, dont la section perpendiculaire à l'axe seroit une demi-ellipse; elle est exécutée presque de ronde-bosse, et placée de manière que ses parties les plus saillantes ne dépassent pas le plan du plafond. Elle n'est pas aussi bien conservée que le dessin la représente; elle a souffert quelques mutilations au bas du ventre, aux bras, à la poitrine, et particulièrement au visage : mais la restauration que nous en avons faite, étoit bien indiquée. Ses pieds sont encore intacts et du plus beau style. Cette figure est vêtue d'une robe longue et étroite qui descend jusqu'au-dessus des chevilles, et qui laisse apercevoir toutes les formes. Les ornemens de sa coiffure et son collier sont, dans quelques endroits, très-bien conservés. Elle est accompagnée de deux lignes d'hiéroglyphes sculptées en relief, et qui ont été copiées avec le soin que demandoient naturellement leur exécution précieuse et leur conservation parfaite.

Nous n'avons pu dessiner les sculptures qui se trouvent à droite du plafond : elles représentent quatorze disques portés sur un même nombre de barques disposées deux par deux, suivant des lignes parallèles à la largeur du plafond. Ces quatorze barques sont enveloppées par une grande figure, dont les bras, le corps et les jambes occupent trois côtés du tableau.

La *planche 21* offre la décoration de toute la partie du plafond qui se trouve à gauche de la grande figure, par rapport au spectateur entrant dans la salle. On voit que ce qui en fait l'objet principal, est un disque circulaire porté par quatre groupes de deux hommes à tête d'épervier agenouillés, et par quatre figures de femmes debout, qui se succèdent alternativement. Toutes ces figures sont bien ajustées, si l'on en excepte cependant leur position forcée, qui, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, paroît être le résultat de conventions établies. Elles ne manquent pas d'une certaine grâce, et leur action est bien indiquée. A côté de chacune des figures de femmes, sont des hiéroglyphes que nous avons copiés avec le plus grand soin. Une bande circulaire de grands hiéroglyphes enveloppe le médaillon qui renferme les signes du zodiaque. Toutes ces sculptures ont un relief plus ou moins fort : celui des grandes figures est de douze à treize millimètres (1), et celui des hiéroglyphes est moins considérable. Le fond des hiéroglyphes est lui-même en saillie sur celui des grandes figures.

La disposition que nous venons de décrire, nous indiquoit naturellement ce qu'il falloit faire pour obtenir un dessin exact. Nous avons tendu sur le plafond quatre fils, que nous avons fait passer d'un bout à l'autre par le milieu des groupes d'hommes à tête d'épervier et par le milieu des figures de femmes : nous avons

(1) Quatre à cinq lignes.

ainsi partagé le médaillon en huit secteurs égaux. Nous avons ensuite rapporté sur notre dessin, qui est au cinquième de la grandeur naturelle des objets, ces lignes de construction, et nous avons pu placer avec exactitude toutes les figures dans leurs situations et leurs proportions respectives.

Le premier rang de figures du médaillon est disposé régulièrement dans une bande circulaire concentrique. Toutes les figures ont la même hauteur, et toutes leurs lignes de milieu tendent au centre du tableau : elles ont un relief de cinq à six millimètres (1) sur le fond; elles sont accompagnées d'étoiles et d'hiéroglyphes sculptés aussi en relief. Dans l'intérieur de l'espace renfermé par cette rangée circulaire de figures, on en voit une multitude d'autres qui n'y paroissent pas disposées dans le même ordre ni avec la même régularité. Parmi elles, on distingue les douze signes du zodiaque, distribués sur une espèce de spirale, dont le Lion occupe l'extrémité la plus éloignée du centre, et le Cancer l'extrémité la plus rapprochée. Cette spirale ne fait qu'une révolution autour du centre; le Lion et le Cancer sont à peu près sur le même rayon du cercle.

Nous ferons remarquer que, dans l'espace qui est entre le médaillon principal et la grande ligne circulaire d'hiéroglyphes, on voit deux phrases hiéroglyphiques opposées l'une à l'autre, qui se trouvent sur un même diamètre avec le Cancer et le Capricorne. Deux hiéroglyphes placés dans le même espace, et pareillement opposés l'un à l'autre, se trouvent sur un autre diamètre avec le Taureau et le Scorpion. De deux côtés seulement, le tableau est bordé par treize lignes de zigzags, qui, comme nous l'avons dit, offrent la configuration de l'eau. Tout le plafond où se voit ce monument astronomique, est noirci par les flambeaux des voyageurs, et probablement aussi par ceux que les anciens Égyptiens allumoient dans la salle, lorsqu'ils se livroient aux exercices de leur culte. Nous n'avons donc pu retrouver aucune trace des peintures qui devoient revêtir, comme par-tout ailleurs, les sculptures de ce plafond.

RÉSUMÉ ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Une description des monumens astronomiques, plus étendue que celle que nous avons donnée, sortiroit des limites que nous nous sommes prescrites, et présenteroit beaucoup de difficultés. Il faudroit, pour désigner chaque figure, avoir recours à des dénominations incertaines, ou s'assujettir à les décrire individuellement avec tous leurs accessoires; ce que l'on ne pourroit faire sans entrer dans des détails fastidieux. Nous ajouterons seulement quelques observations générales que nous croyons utiles.

Tous les monumens astronomiques sont sculptés aux plafonds des salles dans lesquelles ils se trouvent. Il paroît certain que c'est la place que les anciens Égyptiens avoient particulièrement consacrée à leurs bas-reliefs astronomiques : cela ne peut être ni un effet du hasard, ni une affaire de convention. La nature même des scènes représentées, et qui étoient censées se passer dans le ciel, obligeoit à les placer

(1) Deux à trois lignes.

dans une situation à peu près semblable à celle où on les voyoit tous les jours. Dans les tableaux qui décorent les plafonds, toutes les figures ont les pieds tournés vers le mur latéral le plus voisin, et la tête vers le centre de la salle ; en sorte que les personnages qui sont des deux côtés de l'axe de l'édifice, sont opposés tête à tête. Les figures renfermées dans les zodiaques participent de cette disposition ; et c'est pour cela que, dans le monument astronomique du grand portique d'Esné, les personnages des deux bandes ont les pieds tournés du même côté, comme étant sur le même soffite. On retrouve cette disposition dans le zodiaque circulaire de Denderah, où toutes les figures sont placées dans un même cercle, vers le centre duquel sont dirigées les têtes des personnages.

Les sculptures des plafonds des temples n'ont rien qui les distingue des autres décorations des monumens ; et dans ces plafonds, les tableaux qui représentent les zodiaques, ne diffèrent en rien des autres sous le rapport du dessin et de la perfection du travail.

Enfin les bas-reliefs astronomiques sont évidemment du même temps que toutes les autres sculptures des temples dans lesquels ils se trouvent.

Nous terminerons par une dernière remarque : c'est que les planches des monumens astronomiques ont été gravées sous nos yeux, et que nous avons mis un soin particulier à y conserver l'exactitude scrupuleuse de nos dessins originaux.

TABLE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES ..... Page 1.
§. I.er *Zodiaque du portique d'Esné* ..... 3.
§. II. *Zodiaque du temple au nord d'Esné* ..... 5.
§. III. *Plafond d'une des salles du temple d'Erment* ..... 6.
§. IV. *Tableau astronomique peint au plafond du premier tombeau des rois à l'ouest.* 7.
§. V. *Zodiaque du portique du temple de Denderah* ..... 10.
§. VI. *Zodiaque circulaire du temple de Denderah* ..... 13.
RÉSUMÉ ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES ..... 15.

TABLE DES DESCRIPTIONS

CONTENUES DANS LE TOME I.er

Description de l'île de Philæ, *par feu* Michel-Ange Lancret.... chapitre I.

Description de Syène et des cataractes, par M. Jomard..... II.

Description de l'île d'Éléphantine, par M. Jomard..... III.

Description d'Ombos et des environs..... IV.

SECTION I.re, *par MM.* Chabrol *et* Jomard.

SECTION II, *par M.* Rozière, *ingénieur des mines.*

Description des antiquités d'Edfoû, par M. Jomard..... V.

Description des ruines d'el-Kâb, ou Elethyia, *par M.* Saint-Genis, *ingénieur en chef des ponts et chaussées*..... VI.

Description d'Esné et de ses environs, par MM. Jollois *et* Devilliers, *ingénieurs des ponts et chaussées*..... VII.

Description d'Erment ou Hermonthis, *par M.* Jomard..... VIII.

Note sur les restes de l'ancienne ville de Tuphium, *faisant suite au chapitre VIII, par M.* Costaz.

Description générale de Thèbes..... IX.

—— SECTIONS I à IX, *par MM.* Jollois *et* Devilliers, *ingénieurs des ponts et chaussées.*

—— SECTION X. *Description des hypogées de la ville de Thèbes, par M.* Jomard.

—— SECTION XI. *Description des tombeaux des rois, par M.* Costaz.

—— *Dissertation sur la position géographique et l'étendue de Thèbes, et recherches historiques relatives à cette ancienne capitale, par MM.* Jollois *et* Devilliers, *ingénieurs des ponts et chaussées.*

APPENDICE *aux Descriptions*, n.° I : *Description des carrières qui ont fourni les matériaux des monumens anciens, avec des observations sur la nature et l'emploi de ces matériaux, par M.* de Rozière, *ingénieur en chef des mines.*

APPENDICE, n.° II. *Description des monumens astronomiques découverts en Égypte, par MM.* Jollois *et* Devilliers, *ingénieurs des ponts et chaussées.*

FIN DE LA TABLE.